Ctesse DE SAINTE-AULAIRE

SOUVENIRS

PÉRIGUEUX

IMPRIMERIE J. BOUNET, COURS MICHEL-MONTAIGNE, 28

1875

SOUVENIRS.

PÉRIGUEUX. — IMPRIMERIE J. BOUNET, COURS MICHEL-MONTAIGNE, 28.

C[tesse] DE SAINTE-AULAIRE

SOUVENIRS

PÉRIGUEUX

IMPRIMERIE J. BOUNET, COURS MICHEL-MONTAIGNE, 28

1875


Biblioteka Jagiellońska
1001359028

C'est à Vienne, en 1836, je crois, que ma mère a rassemblé, et mis en ordre pour nous, quelques notes écrites par elle à diverses époques sous l'impression des événements qu'elle voyait de près s'accomplir, et sur diverses circonstances intimes de sa vie. Elle avait alors environ quarante ans. Rentrée en France, elle a communiqué son travail à quelques-uns de ses amis. Nous l'offrons à tous aujourd'hui de sa part, comme un dernier et affectueux souvenir d'elle. Ils la reconnaîtront telle qu'elle était; ils retrouveront dans ces pages tout le charme de sa conversation; sa grâce naturelle, sa sensibilité exquise, sa bienveillance affectueuse pour tous, excepté pour elle-même, à qui seule parfois elle se montrait sévère; ils y retrouveront tous les agréments de son esprit, resté jeune jusqu'à la fin, parce que la source de sa vie était

dans le cœur et qu'elle rattachait toujours une qualité, qui s'use, à une vertu qui ne vieillit pas.

Dans un des cahiers de notes sur ses lectures, à propos d'une lettre de Nestorius à Saint-Augustin, parlant un peu en païen, de l'amour de la patrie, du lieu où l'on est né, « amour qui va toujours croissant dans le cœur et qui l'emporte sur celui que nous devons à ceux qui nous sont chers, même à ceux qui nous ont mis au monde : «... Je n'éprouve rien, écrit-
» elle, de ce que dit ici Nestorius. Ma famille,
» mes amis, voilà qui m'est beaucoup plus cher
» encore que ma patrie matérielle. Pour émou-
» voir mon cœur, ce mot de patrie doit avoir
» un autre sens que celui qu'on lui donnait
» dans l'antiquité... En le prononçant, je revois
» toutes les personnes qui dans le cours de ma
» vie m'ont le plus vivement édifiée, celles que
» j'ai aimées avec un mélange de choix et de
» foi. En écrivant ceci, je revois tous ces chers
» êtres, je me les nomme à moi-même dans une
» sorte de prière ; prière soumise au jugement
» de Dieu, pleine de charme et de confiance en

» lui et pour eux ! Quelle douceur, quelle re-
» connaissance, quand parmi ces noms je pro-
» nonce celui de ma fille chérie... Quelle gloire
» aussi !... J'espère que Dieu permet ce senti-
» ment aux mères quand elles sentent, comme
» je le fais si humblement au fond de ma
» conscience, que c'est lui seul qui l'avait douée
» de tant de vertus !... que j'ai seulement
» apporté un peu de vigilance à préserver ce
» beau champ de l'ivraie !... Oui ! ma patrie,
» ma ville heureuse, c'est la réunion de toutes
» les âmes chrétiennes qui me sont apparues
» dans mon long voyage sur la terre. C'est la
» sainte et vénérable figure de ma grand'mère
» à Louville ; la sœur Rosalie qui soignait avec
» un si admirable dévouement, à Bar-le-Duc,
» les malheureux atteints du typhus ; Marie
» Mendelsohn et ses pieux conseils donnés avec
» tant de charité ; Mme Vallat, à l'hospice des
» Vieillards, et ses avis, souvent sévères, sur
» l'activité dans la charité ; Mme de Saint-Victor,
» sa foi et sa belle mort ; Mon ami Bunsen à
» Rome, au milieu de sa famille comme un

» patriarche ; M. de Radowitz ; Ma chère Mme
» Swetchine... Quelle amie !... quelles heures
» passées près d'elle après mes malheurs ! âme
» devant âme... Sa grandeur et ma misère...
» union par l'amour de Dieu... Il était bien là,
» entre nous, comblant la profondeur qui nous
» séparait ; Anna-Marie ; Le père Gratry à
» l'oratoire ; Erskine à Londres ; la négresse de
» Londres ; Albertine ; Blanche quelquefois ;
» Adèle aussi ; la princesse Marceline ; M.
» Vitet, plusieurs fois ; — il y a des âmes qu'on
» voit marcher vers le but, puis retardées un
» peu en route ; puis, se remettant en mar-
» che... que Dieu les fortifie et les guide ! elles
» arriveront... Voilà cette patrie qui a mon
» amour et non pas seulement la France !...
» Il en viendra d'Orient et d'Occident... Ais-je
» tort, mon Dieu ? Alors éclairez-moi... Parlez
» à mon cœur, et il vous obéira. Jusque-là, le
» bien et le mal que j'ai rencontré dans le
» monde, c'est ce qui m'attire ou me repousse ;
» la langue qui ne frappe l'air d'aucun son,
» mais que le cœur seul prononce et comprend,

» c'est la langue de ma patrie. Je ne parle ici » que de mon sentiment intime. Mon devoir » d'action, mon patriotisme *matériel*, c'est » autre chose. Oui, mon devoir m'impose une » patrie humaine, à laquelle je suis dévouée » plus qu'à une autre. Je suis née en France, » dans une condition, dans une famille donnée; » de là, pour moi, des obligations particulières » auxquelles il ne m'est pas permis de me sous- » traire... » Ceux qui l'ont connue savent bien en effet si son cœur de française est jamais resté insensible aux émotions du patriotisme !

Tous ces noms, sans doute, se sont présentés un peu au hasard à son souvenir et sous sa plume, dans une note écrite à la hâte ; elle aurait certainement pu en ajouter beaucoup d'autres qui avaient leur place marquée dans son cœur. Mais nous avons tenu à copier exactement cette note comme une sorte de dédicace adressée par elle-même à tous; à ceux qu'elle vient de retrouver dans le ciel, comme à ceux qu'elle a laissés encore sur la terre. C'est le 15 mai dernier qu'elle a rendu son âme à Dieu,

entourée de ses enfants et petits enfants. Tout ce qui peut adoucir l'amertume des derniers moments lui a été accordé. Dans la nuit qui a précédé la dernière, elle nous a dit, d'une voix déjà très faible : « J'avais toujours eu grande
» terreur de ce moment ci... je le trouve bien
» moins pénible que je ne me l'imaginais... je
» mets toute ma confiance en Dieu ; je m'aban-
» donne à lui... il ne peut pas me tromper...! »

Elle s'est éteinte sans souffrances, et repose dans le cimetière d'Etioles, entre sa fille chérie, Victorine de Langsdorff, et notre bon père qui, après quarante-trois ans de mariage, avait pris congé d'elle en 1854 par cette phrase de son testament : « Ma bonne femme, vous m'avez
» donné les meilleures années qu'on puisse
» passer sur la terre. J'espère que Dieu vous en
» récompensera, et qu'il nous réunira pour
» l'éternité. »

Le temps emporte si vite les souvenirs de la vie, que je veux recueillir du moins ceux qui me restent, pour qu'ils ne soient pas étrangers à mes enfants.

Ma grand'mère, le château de Louville, la vie que nous y menions, tout cela m'est encore si présent qu'un moment suffit pour m'y ramener toute entière ; Louville est le point de départ de ma vie ; au retour de mes longues absences, je n'y suis jamais rentrée sans une profonde émotion, et après bien des années, d'événements divers, je n'y puis penser sans émotion. Nous n'y rentrerons plus, dans notre pauvre château : il est détruit. Le parc a été défriché ; tout est changé, jusqu'aux maisons du village,

car les ruines de notre demeure ont servi à parer celles des paysans, et chacune de leurs chaumières s'est meublée de nos débris. Au moins, les richesses de souvenirs que j'ai amassés dans ce cher séjour, ne me seront pas enlevées ; j'emploierai mes jours d'hiver à vous les raconter. Votre vie doit s'achever sans moi ; mais je puis vous faire assister à mon passé, pour que nous restions unis le plus longtemps possible.

Ma grand'mère, fille du comte de Baglioni, avait épousé le marquis du Roure. Elle était fort belle ; je me rappelle sa figure sereine et fraîche encore, à plus de soixante ans ; son expression était un peu austère. Nous avions peur, mes sœurs et moi, quand il nous fallait approcher de son grand fauteuil jaune, au coin de la cheminée du salon ; mais quelle joie, aussi, quand elle nous disait en souriant : « C'est bien, petits enfants, vous avez été sages aujourd'hui, la vicomtesse me l'a dit !... » Cette vicomtesse était ma mère ; grâce au ciel, en vous parlant d'elle, ce n'est pas seulement le souvenir que j'invoque : elle fait une partie bien chère de mon présent.

Ma grand'mère était le centre d'une nombreuse

famille, que sa bonne tête dirigeait. Son mari avait pour elle un respect que toute la vie de sa femme justifiait. Elevé comme la plupart des gentilshommes de son temps, colonel à vingt ans, marié peu après, il avait bientôt dérangé sa grande fortune et l'aurait entièrement perdue, si sa femme ne s'était chargée d'y mettre ordre ; elle y parvînt par des sacrifices bien entendus et par l'économie persévérante d'une vie de château, où le respect de ce qui l'entourait fut sa seule récompense ; la fermeté de la foi, l'austérité des pratiques, ont rarement été plus complètes que dans sa vie. Nos traditions de famille racontent qu'un jour de fête, entendant la messe dans la chapelle du château, elle ne vît point son fils y prendre sa place accoutumée ; plusieurs fois elle regarda, toujours plus tristement, plus sévèrement aussi, cette chaise vide ; l'aumônier, qui devina son angoisse, ralentit tant qu'il pût le service divin ; mais il ne pouvait l'interrompre et il fallut bien arriver au moment de l'élévation ; alors, ma grand'mère, tournant une dernière fois son visage sévère du côté de la chaise restée vide, pâlit et s'évanouit.

A l'époque où commencent mes souvenirs,

Louville était occupé par les personnages dont je vais vous parler.

Ma grand'mère, mon grand-père, ma mère, qui était sortie du couvent pour épouser son cousin du même nom qu'elle, lorsque celui-ci devînt l'aîné de notre famille par la mort du marquis du Roure, seul fils de ma grand'mère. L'abbé Gentil, précepteur de mon frère Scipion, homme d'esprit, ardent ami de toutes les idées nouvelles et par conséquent fort en contradiction avec son état de prêtre et avec ma grand'mère. Le chevalier de Monteilles, vieux parasite, pauvre bon gentilhomme, ami de mon grand-père, le louant, sur tout quand personne n'écoutait; caressant les petits enfants et les petits chiens; nous faisant des chansons pour toutes les fêtes et mangeant au dessert les poires molles, parce qu'un jour il avait dit pour plaire au maître d'hôtel David, qu'elles étaient meilleures ainsi, et que depuis, mon grand-père par malice, ma grand-mère pour punir son mensonge, les lui envoyaient toujours.

Je me rappelle en ce moment une chanson que le chevalier de Monteilles fit pour ma fête, et qui

me rendit bien fière ; il faut que le plaisir ait été grand pour avoir fixé dans ma mémoire de tels vers après tant d'années.

On vient vous faire compliment
De deux lieux à la ronde.
Hélas ! quand vous aurez quinze ans,
On y viendra de plus de cent !...

J'en avais cinq alors (1) et les fermiers de mes parents étaient en effet venus de loin pour m'apporter des gâteaux et des bouquets. Un jour, en 1814, ma mère me rappela ce refrain pendant que le roi de Prusse faisait caracoler ses troupes sous nos fenêtres de la rue de l'Université.

Nous étions élevées assez sévèrement, surtout à l'égard du régime physique. On n'aurait pas souffert de plainte sur le froid, le chaud, la nourriture ; nous déjeûnions et dînions dans notre chambre, mes sœurs et moi ; quand nous étions bien sages, on nous faisait venir au dessert, mais sans nous rien donner. Après dîner, nous suivions la promenade de nos parents à travers les blés ; quoiqu'il y eut un beau parc, c'était presque toujours dans les champs que ma grand'mère dirigeait la marche ; le but était ordinairement le moulin

(1) Elle était née en 1791.

d'Herville ou celui de Goyon, à une lieue du château. Quelquefois, les jours de beau temps et de gaîté, on allait jusqu'au *trou boisé* ; on appelait ainsi une cavité de quelques toises produite par des fouilles de grès, où par un heureux hasard, presqu'unique en Beauce, quelques arbres avaient poussé et donnaient un peu d'ombre ; enfin, les jours de grande récréation, nous allions boire du lait à la ferme de Cottainville. Tout était réglé dans nos courses, jusqu'à la marche de chacun. Je vois encore mes parents défilant un à un par de petits sentiers au milieu de nos beaux champs dorés ; les blés avaient dans leur maturité six et souvent sept pieds de haut ; les épies retombaient sur nos têtes. Arrivés à la fin d'un champ, on s'asseyait avant d'entrer dans l'autre pour se reposer et comparer la culture de tous les deux ; alors, nous cueillions des coquelicots et des bleuets, ayant bien soin de ne pas faire trop de bruit et sans nous écarter de la portée de la voix.

Je ne puis me rappeler aucune conversation distincte ; sans doute, mes parents parlaient encore d'autre chose que de la culture des champs ; mais j'étais trop petite pour comprendre, et il ne m'est

resté que des images de ces longues promenades d'été. Je crois que mon caractère s'est développé de très bonne heure, car j'ai éprouvé, dès cette époque, des joies et des peines si vives que le souvenir m'en fait encore tressaillir. Les circonstances qui les causaient sont comme détachées dans ma mémoire, où elles reviennent sans suite ni enchaînement. Ce qui précède ou ce qui suit, je n'en sais rien ; mais ces petits événements de mon enfance sont pour moi comme des points noirs qui me font encore peur, ou comme des points lumineux qui percent tous les nuages et qu'aucun n'a pu m'obscurcir. Aujourd'hui, il me semble être présente à ce que je vais vous raconter.

J'étais à jouer avec mes sœurs sous les orangers du parterre (quatre de ces orangers sont maintenant sous mes fenêtres d'Etioles). Mon frère accourut nous chercher pour nous montrer la boutique d'un juif ambulant qui était étalée sur le billard des domestiques, dans la première antichambre ; il y avait de petites bouteilles d'odeur de toutes couleurs ; des poissons de verre et bien d'autres choses qui charmaient mes

sœurs ; pour moi je ne vis que les petits poissons, mais avec un désir ardent de les posséder. Mon frère, qui m'aimait beaucoup, m'en donna plusieurs ; ils coûtaient deux sous pièce ; il acheta ensuite plusieurs choses pour mes sœurs et pour lui, puis, le marché fait un peu précipitamment, par je ne sais quel instinct prophétique entre le marchand et mon frère, nous courions vite mettre notre butin en sûreté ; mais il était trop tard ; ma grand'mère, avertie par un domestique qu'un juif était avec nous, s'avança sévèrement en nous fermant la retraite. Qu'avez-vous acheté chacun, dit-elle, et pour combien d'argent ? Nous montrâmes tout en disant le prix ; « Monsieur, rendez l'argent à ces enfants, voici ce qui vous appartient ; ma maison n'est pas un marché, et personne ne parle à mes enfants sans ma permission !... »

Le juif fut aussi prompt que nous à obéir et ne répondit pas davantage à cette voix grave et calme. Il ferma sa jolie boutique et reprit le chemin du village, emportant nos joies, que je regrette encore.

Je veux chasser l'image de mes pauvres poissons d'odeur par de plus riants souvenirs.

Un jour, ma bonne, Mlle Meunier, vint nous éveiller deux heures plutôt que de coutume ; on nous mit de belles robes blanches avec des rubans roses ; le jardinier apporta une corbeille remplie de petits bouquets ; chacun en prit un, même les hommes ; puis vint au perron la grosse voiture de ma grand'mère, où elle monta avec son mari, ma mère et l'abbé Gentil ; ensuite une cariole couverte en toile, avec trois bancs de bois en travers ; on y fit tenir ma bonne, mon frère, mes sœurs, le chevalier de Monteilles et moi ; le tout traîné par un cheval orné de rubans qui suivait lestement la majestueuse voiture.

Nous allions ainsi à la ferme de Cottainville pour la noce de Mlle Georgeon, fille du fermier, avec M. Lefèvre, autre fermier de mes parents. Aussitôt arrivés, on se mit à table dans une grange, où une énorme table était dressée ; le dîner m'ennuya parce qu'il dura deux heures. Vers la fin, on chanta des chansons, dont tout le monde répétait le refrain. Pendant le dessert, mon frère, qui était garçon de noce, et devait, à ce titre, se glisser sous la table pour détacher la jarretière de la mariée, ne fit que la première

partie de son rôle, et une fois sous la table il n'osa plus en bouger, ni pour détacher la jarretière de Mlle Georgeon, ni pour avouer qu'il ne l'osait pas; enfin, ma grand'mère, assise près de la mariée, fut obligée de prendre elle-même le beau ruban bleu bordé d'argent pour l'attacher, selon l'usage, à l'habit de Scipion qui sortit tout confus par dessous les chaises au milieu des rires de tous les convives; ceux de ma grand'mère avait mis chacun à son aise, car elle dominait même la gaieté. Je me rappelle deux ou trois occasions où nous la vîmes rire ainsi ; je ne saurais exprimer l'étonnement, je puis dire le bouleversement que cela produisait en moi ! Son austérité habituelle l'avait tellement classée dans mon esprit comme un être à part, que l'idée ne me venait jamais qu'elle put agir ni sentir comme les autres ; qu'elle eut, comme nous, des plaisirs et des peines; la voir pleurer, la voir rire, c'était des événements qui me semblaient déranger l'ordre général.

J'ai oublié tout ce qui se fit après le repas de noce; je sais seulement que je m'éveillai couchée sur un grand lit, enfermée dans des rideaux

vert-pomme, puis que le soir je vis mes sœurs danser bien longtemps avec les paysans ; mais tout cela me passait devant les yeux comme un rêve, car je dormais à moitié, tantôt sur les bras de ma bonne, tantôt sur ceux de ma mère. Nous revînmes au château bien avant dans la nuit.

Le lendemain, on devait retourner à la seconde fête de noce ; ma mère me demanda si cela m'amuserait plus de passer toute cette journée chez ma nourrice que j'aimais avec une sorte de passion, j'acceptai ; je vis partir, sans la moindre envie, tout l'équipage de la veille, moins moi, et je fus bien joyeuse quand ma bonne Couturier (1) vint me prendre pour tout un jour.

La maison de ma nourrice est la première à droite, en entrant dans le village ; elle était ombragée par un vieux noyer qui a réjoui la vue de quatre générations de Couturier et la mienne ;

(1) Ma grand'mère du Roure m'a raconté plusieurs fois, qu'arrêtée à Louville pendant la terreur, et envoyée à Paris, où elle resta en prison jusqu'au 18 thermidor, elle avait légué en partant sa petite Victorine, qu'elle ne croyait plus revoir, à la bonne Couturier, qui lui avait promis de ne jamais l'abandonner. « Je l'aurais élevée avec mes autres enfants », m'a souvent répété cette excellente femme, que j'ai vue à Louville dans ma jeunesse.

j'ai rencontré depuis beaucoup de beaux arbres, et même beaucoup de forêts, je ne crois pas qu'aucune m'ait fait tant d'impression que ce noyer ; c'était pour moi toute une nature ; à six ans, j'y plaçais une fée bienfaisante qui me douait de toutes les prospérités du monde ; un peu plus tard, après avoir lu Paul et Virginie, je le prenais pour le palmier de Paul ; enfin, à toutes les époques de ma vie, je mêlais, à mes plus doux rêves, le noyer de ma nourrice. L'année dernière, revenant à Louville après une longue absence, avec mes filles, j'ai eu peine à ne pas pleurer devant elles en voyant sa place vide. Hélas ! oui, on l'a coupé parce qu'il était trop vieux, dit-on !... Je soupçonne qu'il gênait la vue de la nouvelle maison des Couturier, plus élégante que l'ancienne. Une fois j'ai voulu me faire expliquer le fait par ma nourrice ; mais cela nous donnait envie de pleurer à toutes les deux, et nous n'avons jamais plus rien dit de mon pauvre noyer.

Après le grand événement des noces de Mademoiselle Georgeon, je ne me souviens plus de rien ; il semble que l'éclat de ces deux journées

ait obscurci longtemps celles qui ont suivi. La monotonie de notre vie était invariable comme les habitudes de ma grand'mère ; jamais un visage nouveau ni une promenade nouvelle qui réveillassent l'attention ; jamais une heure changée à nos repas. Quand je dis *repas*, je fais de la poésie ; car pour ma part j'avais, à sept heures du matin, du pain sec ; à onze heures, d'autre pain sec ; puis à quatre heures, du bœuf et des légumes; enfin, à huit heures et demie, avant de me coucher, un troisième morceau de pain avec du vin sucré. Je ne veux pas critiquer ce régime, car je le crois excellent dans l'enfance, moralement et physiquement ; je ne me souviens pas qu'une seule tristesse me soit arrivée par là, et je crois que les enfants élevés moins sobrement souffrent souvent de la gourmandise qu'on leur a créée en leur supposant des besoins et des désirs qu'ils n'avaient pas.

La fête de Louville se célèbre le jour de la Trinité ; ce jour-là, dès le matin, tous les villageois des environs se rendaient sur la place, devant les pavillons du château. Ces pavillons subsistent encore des deux côtés de la grande grille

d'entrée. Nous allions entendre une longue grand'-messe dans la chapelle à gauche de l'Eglise. Quand la foule était trop grande à la porte du milieu, ma grand'mère, et par conséquent, nous tous, passions par le cimetière pour aller gagner nos places par une petite porte de côté ; c'était pour moi un mauvais moment ; la vue du cimetière me faisait grand'peur. Je ne me rendais aucun compte de mon impression dont je n'osais parler à personne, mais elle me poursuivait souvent jusque dans le chant du credo, entonné par la grosse voix du père Lamé.

Comme ma grand'mère restait longtemps prosternée sur son prie-Dieu de velours après « l'Ite missa est », la foule avait le temps de s'écouler, et nous sortions, comme tout le monde, par l'église sans repasser par le cimetière ; quelques années plus tard, après ma première communion, j'ai essayé d'aller seule dans le cimetière de Louville ; mais j'en éprouvais encore une telle souffrance que je ne pouvais y prier ; ce n'est qu'après avoir perdu des êtres bien chers que j'ai pu m'arrêter en paix auprès des tombeaux ; la douleur domine toutes les craintes, lorsque des

images trop réelles sont venues prendre la place des vains fantômes.

On ne saurait trop recommander aux bonnes, peut-être même aux nourrices, de ne pas frapper l'imagination des enfants par des récits ou des images de morts ; il faudrait, quand les tristes occasions se présentent, en parler devant eux le plus simplement possible, et sans ces exclamations, sans ces mouvements de physionomie sinistres, qui agissent sur les nerfs des enfants bien plus fortement et bien plus tôt qu'on ne le croit. Je pense qu'avec de l'intelligence on pourrait même lier une impression religieuse et tendre, à la première perte de famille qui aurait été placée devant un enfant ; ce serait un bienfait pour lui, car on ne saurait croire combien ce genre de peur le détourne souvent de la charité et de la prière qui s'unit pour lui aux terreurs de la mort, comme l'image du cimetière s'unit à celle de l'Eglise.

Après l'office de la Trinité, on dansait sur la place jusqu'au soir ; puis quand la nuit était venue, le violon du village se transportait dans la grande salle à manger du château, où mes

sœurs dansaient avec l'élite des paysans jusqu'à dix heures. Pour moi, j'allais me coucher sans regret et sans souci, pensant aux belles boutiques de joujoux et de pain d'épice, et aux robes rouges à mille raies, qui étaient alors l'uniforme des élégantes de toute la Beauce.

Le curé de Louville choisissait chaque mois une quêteuse pour les quatre dimanches suivants ; il vint un jour demander que ce fut moi. Cela me flatta beaucoup, quoique je fusse très embarrassée. On m'affubla de la tête aux pieds, et je suivis timidement le bedeau de place en place, osant à peine tendre ma grande bourse ni lever la tête quand j'entendais le bruit des gros sous. En revenant au château, ma grand'-mère me dit que j'aurais dû faire des révérences au lieu d'un petit signe de tête qui n'était pas assez poli ; je répondis que le premier dimanche je ferais une grande révérence à chacun ; là dessus on m'embrassa en disant qu'il était impossible de mieux répondre. Le dimanche suivant, la timidité m'empêcha encore de faire la révérence, et le même reproche me fut adressé ; je fis la même réponse, ne doutant pas que je ne

fusse encore embrassée et louée pour avoir si bien répondu ; mais ma grand'mère me dit avec un son de voix sévère que l'obéissance n'était pas seulement dans la parole, mais dans les actions, et que ce serait une autre petite fille qui achèverait mes dimanches, puisque j'avais promis et n'avais point tenu parole. Je me rappelle le désappointement d'amour-propre que j'éprouvai d'abord ; puis l'étonnement, et enfin le respect que je sentis pour un jugement qui avait si bien pénétré le mal à travers ma petite minauderie d'obéissance. Je me suis souvent rappellé cette circonstance minutieuse parce qu'elle a, je crois, fourni à ma conscience la première notion de justice et de vérité.

Ma mère partit pour Paris ; elle y allait pour donner des maîtres à mon frère et à mes sœurs, qui commençaient à être grands. Le départ nous fut annoncé seulement deux ou trois jours auparavant. J'eus une grande joie, car c'était mon premier voyage. Je passais toutes mes heures à me demander comment était faite une ville ? Je grandissais le village dans ma pensée, une fois, deux fois, dix fois ; puis quelque chose me disait

que ce n'était pas encore cela. Enfin vint le jour du départ ; nous vîmes faire et refaire les paquets ; sans doute mon attention était fixée sur eux et sur mes rêves de Paris, car je ne puis rien retrouver de nos adieux à mes grands parents ni à ma chère nourrice.

La sensibilité des enfants est sans partage comme sans mesure ; elle se jette toute entière là où est sa plus ardente pensée, et fait défaut lorsqu'on compte sur elle ; cela gêne pour écrire le roman de son enfance, car on aimerait à se raconter toujours conséquent, sensible, poétique du berceau à la tombe ; mais il faut y renoncer en renonçant à mentir, et dire la prosaïque vérité, qui blesse si souvent les intérêts de nos vanités. Il faut donc vous avouer que je quittai pour la première fois Louville sans regret et sans tendres adieux. Louville ! mon berceau, mon palais enchanté, la patrie et l'univers de mon imagination !... Comment cela se peut-il faire ? Peut-être tout simplement, parce que le monde qu'on rêve est plus beau que celui qu'on voit !

Je ne me souviens pas du voyage ; j'étais endormie dans la voiture lorsque ma mère m'éveilla pour

me montrer le pont Louis XVI sur lequel nous passions lentement. C'était le soir ; les lanternes éclairaient la rivière ; j'eus peur d'abord, en nous voyant ainsi suspendus sur cette longue étendue d'eau mouvante dont je ne comprenais pas la fin. Mais bientôt je fus distraite et remplie d'admiration par l'éclat des deux files de réverbères qui se doublaient dans l'eau ; ce spectacle nouveau pour moi se grava si profondément dans mon imagination, que l'impression s'en est réveillée dans toute sa force, il y a peu d'années. Un soir, traversant le pont Louis XVI avec la duchesse de Brunswick, elle fit arrêter ma voiture pour regarder longtemps avec une sorte d'extase la file lumineuse qui borde la Seine ; j'eus d'abord envie de rire de son admiration provinciale, puis tout à coup, dirigeant mes yeux comme les siens, je vis ce qu'elle voyait ; et me rappelant le soir de mon arrivée à Paris, je retrouvai le premier spectacle et l'extase de mon enfance. Il arrive souvent ainsi que des images et des sentiments poétiques s'endorment dans la prose des habitudes, où tout à coup un regard ou une parole les viennent réveiller !

La première maison que nous habitâmes à Paris était située dans la rue verte ; je ne me rappelle pas sa distribution, ni même ma chambre ; je me souviens seulement d'un long jardin et d'une petite cabane qui était au bout, parce que c'est là que j'allais lire toute seule les petits volumes rouges de Florian, que l'abbé Gentil avoit donnés à mon frère et qu'il me prêtait tous les jours.

C'est de cette époque que je puis raconter avec quelque suite mon entrée dans la vie de l'intelligence ; certes, il eut mieux vallu prendre une autre porte par laquelle le faux goût et l'exaltation romanesque n'entrassent pas. Je crois pouvoir affirmer que cette première lecture a eu sur toute ma vie une immense influence. Jusqu'alors je n'avais rien lu ; toute mon éducation de Louville se bornait à écrire chaque jour deux pages en gros, une en *moulée*, avec le maître d'école Lancelin ; à apprendre quelques lignes de mon catéchisme, que je répétais à ma bonne sans y rien comprendre, et sans qu'elle me grondât jamais d'avoir dit un mot pour un autre. Les dimanches, j'apprenais un peu de l'Evangile

du jour; je n'écrivais ni en gros ni en *moulé*, et je jouais toute la journée dans le parc; vous voyez qu'il y avait peu de différence entre mes jours de travail et ceux de récréation. Je n'étais jamais grondée, ni enseignée; j'aimais tout le monde; j'étais aimée; j'étais contente tout le jour, et endormie toute la nuit, pour me réveiller fraîche et reposée le matin, prête à recommencer ma douce tâche.

Habiter la campagne dans ses premières années me semble une excellente condition pour le plus grand bonheur des enfants; leur santé et leur caractère s'en trouvent à merveille; ils s'y amusent sans événements, ce qui est alors et toujours bien salutaire dans tous les sens du mot. Ce qui les anime, c'est un orage qui les fait rentrer en courant, un beau soleil qui permet de plus longues promenades; leurs chances, bonnes ou mauvaises, viennent de la nature et de leurs parents. Ah! si cet état pouvait durer toute la vie! l'instruction par cachet, ou l'instruction par le monde, ne seraient certes pas regrettables, et l'intelligence puiserait son développement à de plus nobles sources, pendant que le cœur appren-

drait à n'aimer que ce qu'il doit aimer !..... Mais la voiture de ma mère m'avait emportée bien loin de cette douce vie, et pour toujours ; beaucoup trop tôt, malheureusement, car pour entrer dans une existence toute nouvelle, je n'avais ni l'âge ni le développement de raison, ni l'habitude d'un travail quelconque qui m'auraient permis de profiter des moyens d'instruction qu'on m'offrait subitement ; et, d'un autre côté, n'ayant plus l'emploi de mes heures au grand air, dans le parc de Louville, ne jouant plus avec mes sœurs qui travaillaient, je ne fis bientôt d'autre usage de la liberté qui m'était laissée que de lire des contes, puis des histoires romanesques, puis enfin de petits romans d'enfants, comme on dit, tels que Gonzalve de Cordoue, Estelle et Némorin, etc. Toutes ces pitoyables lectures versent des héros de roman à pleines mains dans les imaginations d'enfants, héros qui grandissent avec eux et se transforment successivement, selon leurs fantaisies mobiles et ardentes, sans que rien les en puisse chasser ; fantômes dangereux que la sagesse de toutes les époques aura à combattre sous leurs divers masques. Entre le prince chéri,

Némorin, Maleck-Adhel, et la chimère qu'une imagination exaltée par de telles lectures, poursuit aux dépens de vrais et sages bonheurs, il n'y a guère de différence que dans l'année qui a servi de cadre ; le mensonge est le même, et les dangers qu'il sème croissent et se multiplient pendant tout le cours de la vie.

J'allais donc tous les jours dévorer mes petits volumes au fond du jardin, et je n'en sortais qu'aux heures où il fallait absolument me montrer. Cela dura, je crois, un ou deux ans, pendant lesquels je ne fus point malheureuse ; je ne m'ennuyai point, mais je n'eus pas ce bonheur gai que j'avais toujours à Louville.

Nous allions tous les jours à St-Philippe-du-Roule entendre la messe ; une fois, en y entrant, je m'évanouis ; on me porta dans la sacristie ; en revenant à moi je ne souffrais point, et je me rappelais seulement la délicieuse sensation que j'avais eue en voyant tous les objets s'effacer peu à peu et moi-même devenir légère comme un nuage qui monte au ciel ! peut-être est-ce ainsi que la mort peut être douce dans l'enfance ; le poids qui retient plus tard, c'est tout ce dont on s'est chargé sur la route.

Pendant plusieurs semaines, ma mère ne voulut plus me quitter un instant ; et ayant été forcée de passer trois jours à Guermante, chez Mme de Tolozan, elle me mena avec elle, quoiqu'il n'y eut dans ce château que de vieilles gens que j'ennuyais, et qui m'ennuyaient.

Peu de temps après notre arrivée à Paris, l'abbé Gentil quitta l'éducation de mon frère ; des malheurs de famille le forcèrent à s'éloigner de la France et même de l'Europe ; il partit pour Saint-Domingue, où il est mort. Nous pleurâmes tous en le quittant, et lui aussi, car il nous aimait beaucoup.

L'abbé Galard, homme admirable de talent et de piété, remplaça monsieur Gentil ; mais sa frêle santé ne lui permit pas de continuer longtemps, et monsieur Le Fortier devint le troisième et dernier précepteur de mon frère. C'était un homme d'esprit, morose, philosophe, grand admirateur de Voltaire. L'intelligence de Scipion fut ainsi ballotée entre trois guides fort divers, et trop distingués pour ne pas laisser leurs traces dans une intelligence jeune et vive. L'un, abbé de nom, déïste de fait ; le second, prêtre digne de

Fénelon, dont il a écrit un éloge couronné par l'Académie. Le troisième, savant incrédule, moqueur de toutes les croyances sérieuses ; toujours mécontent des autres et de lui-même ; ennuyé de sa vie, que l'étude n'avait pas su remplir, au point de faire craindre souvent qu'il ne voulut plus la supporter.

Ma grand'mère vint passer un hiver à Paris pour ses affaires ; elle logea dans une maison qui lui appartenait rue St-Dominique ; ma mère se trouvant trop loin d'elle, loua un petit appartement rue St-Guillaume, dans la maison de M. de Janson. Nous y avons demeuré deux ans, pendant lesquels il ne se passa pour moi d'autres événements que ceux-ci : Mon frère et moi eûmes la rougeole ; je souffris doucement trois jours d'un très petit mal de tête, ce qui parut si beau qu'on me donna en récompense deux jolis serins verts, pour lesquels j'aurais souffert volontiers plusieurs rougeoles.

Nous quittâmes le petit appartement de la rue St-Guillaume pour une maison de la rue de Sèvres qui avait un grand jardin vis-à-vis les Incurables. Voici à quelle occasion : M. et

Mme de Brison du Roure, père et mère de mon père, et leur fille, Mme de Bellegarde (1), vinrent s'établir avec nous à leur retour de l'émigration. Ils avaient été rayés de la liste des émigrés par les bons offices de Mme Bonaparte, dont mon oncle, Scipion de Brison, avait été *fort amoureux*, pour le moins, en Amérique. Elle obtint le retour de toute la famille, à la condition que mon oncle s'éloignerait d'elle et accepterait la place modeste de receveur particulier à Mondovi. C'était apprécier bien modestement son cœur. Le marché fut cependant conclu, et mon oncle partit pour l'Italie au moment où ses parents venaient s'établir avec nous. Mon père revint à la même époque ; il avait suivi le général Lafayette, dont il était aide-de-camp ; nous ne l'avions connu que trop enfants pour nous le rappeler. Ma grand'mère, qui ne l'aimait pas, évitait d'en parler, et je ne savais rien de mon père, si ce n'est qu'il était bien loin, et depuis bien longtemps.

M. de Brison, mon grand-père, était un petit vieillard très maigre, avec des yeux fins et le nez

(1) Aujourd'hui Mme du Bouchage, mère de Gabrielle de Grille.

pointu, il récitait souvent des vers avec une vivacité qui me plaisait beaucoup, et s'amusait à me faire répéter, en l'imitant, des tirades de Racine ou de Voltaire. Il courait dans le jardin avec nous, à l'âge de quatre-vingt-deux ans. Sa femme, presque aussi âgée que lui, ne quittait guère son fauteuil, où elle filait tous les jours avec un chat sur ses genoux et un chien à ses pieds.

Mme de Bellegarde, encore jeune, veuve d'un très vieux mari, était jolie, gracieuse, et si aimable, que sans jamais quitter ses vieux parents qu'elle aimait et soignait admirablement, elle attirait près d'eux un cercle de gens d'esprit qui trouvaient leur soirée bien employée en venant la passer entre elle et ces deux bons vieillards. Parmi ces respectueux adorateurs, le préféré de beaucoup était le chevalier d'Esterno, père de notre Ferdinand d'Esterno. Elle croyait l'épouser ; je ne me doutais guère, en jouant sur les genoux du père, que le fils deviendrait mon gendre.

La maison que ma mère avait louée tout entière rue de Sèvres étant trop vaste et le loyer trop cher pour sa fortune, elle sous-loua un appartement à

Mme de B..., aujourd'hui la vieille marquise de Vernon, qui était riche et recevait beaucoup de monde. Je n'allais pas à ses bals, parce que j'étais trop petite ; mais un soir pourtant, on m'envoya chercher, pour me montrer, comme un joli enfant, à Mme Bonaparte, femme du premier consul, et à Mlle Pauline de Meulan, depuis Mme Guizot ; deux illustrations fort différentes que je revis plus tard, l'une comme impératrice, l'autre comme amie.

Quelque temps après notre nouvel établissement, rue de Sèvres, ma mère commença à me faire un peu travailler ; on me donna un maître de grammaire; un maître de danse : c'était M. Despréau, le chansonnier, mari de la fameuse Mlle Guimard, que j'ai vue plusieurs fois ; enfin, une maîtresse de piano. Je lisais seule Rollin et Gaillard, dont je devais faire des extraits ; mais j'en faisais peu et sans suite ; la régularité me manquait sur tout ; c'est cependant l'ordre des études, plus encore que le choix des choses étudiées, qui importe à l'éducation d'une femme, puisqu'elle n'aura guère d'autre profit à tirer de ce qu'elle sait que celui de se passer du monde et d'être habituée à la règle qui fortifie la morale.

Ma mère avait une amie, Mme de Rochemort, nouvellement rentrée d'émigration, qui venait souvent nous voir avec ses quatre filles ; l'aînée, Constance, aujourd'hui la marquise d'A..., n'était qu'un peu plus âgée que moi ; je me liai avec elle, et cette amitié devint bientôt aussi passionnée que les récits romanesques dont ma tête était remplie. Nous faisions des plans de vie commune pour tout notre avenir ; nous étions parfaitement décidées à épouser deux frères jumeaux, n'importe lesquels, pourvu qu'ils s'engageassent à marier le fils aîné de l'un avec la fille aînée de l'autre.

Constance était une bonne créature, naturellement aussi calme et raisonnable que je l'étais peu ; elle se laissait adorer par complaisance, et me répétait des choses tendres, plutôt par imitation que par tendresse. Les jours où je ne la voyais pas, je lui écrivais des pages de doléances, auxquelles je remarquais souvent qu'elle répondait en se servant des mêmes termes que moi, faute de sentir le moindre chagrin de son chef ; cela gênait bien un peu mon enthousiasme, mais qu'y faire? Je ne savais rien de plus à portée de

mon adoration, que la fille aînée de l'amie intime de ma mère. Je l'adorai donc ainsi pendant deux ou trois ans ; puis Mme de Rochemort fut s'établir avec toute sa famille dans un château de Bretagne ; ses filles y sont mariées. Constance a épousé le marquis d'A..., qui est mort l'année dernière. Elle a parfaitement vécu vingt ans avec lui ; elle vit aujourd'hui en digne veuve avec son fils unique Edgard d'A.. . Nous ne nous sommes plus revues qu'à de longs intervalles, toujours pourtant avec plaisir ; et j'en aurais beaucoup encore à la revoir. Son âme, tranquille et simple, conserve peut-être encore le souvenir de notre ancienne amitié.

Après le départ de Constance, je tombai dans une tristesse qui ne céda qu'à la joie d'avoir un lapin blanc. Ma mère inventa sans doute cette distraction, qui eut un plein succès. J'entourai le cou de mon lapin d'un ruban rose ; je lui fis un enclos au bout du jardin ; j'allais passer les heures à lui voir manger les herbes que je lui portais chaque jour. Après quelques mois d'habitation commune, il fut si familier et répondit si bien à toutes mes avances, que je me

risquais à le faire sortir de notre enclos et je le menais dans le grand jardin, ayant soin d'attacher à son collier un long cordon que je cachais quand nous rencontrions quelqu'un, pour faire croire que j'étais sûre de lui. Un matin, des étrangers de mauvaise mine effrayèrent mon pauvre lapin ; il s'enfuit et ne l'ai plus revu. Je le pleurai quelques jours avant de l'oublier.

Je dois maintenant parler de choses plus graves, de choses fort tristes même, car elles ont troublé la paix dans ma famille.

En quittant la France, mon père y avait laissé des dettes qu'il trouva en y rentrant, sans retrouver sa fortune pour les payer. Il ne put satisfaire ses créanciers, qui le poursuivirent impitoyablement. Ma mère vendit tous ses bijoux pour calmer leur première faim, puis elle donna successivement tout ce dont elle pouvait se passer, ne gardant que l'argent nécessaire à l'entretien de sa famille ; mais tout ce qu'elle donnait ne faisait qu'accroître l'avidité des créanciers, car ils concluaient de ses sacrifices qu'elle en pouvait faire d'autres, et ne se contentaient plus de ce qu'ils avaient d'abord exigé. Ma pauvre mère se désolait, et nous cachait ses peines

pour ne pas troubler notre enfance ; aussi, bien des détails que je raconte ici ne m'ont été connus que beaucoup plus tard.

Lorsque ma mère eut tout donné, mon père fut arrêté et resta en prison quelques mois, avant que ma mère eut trouvé, à grand'peine, la somme nécessaire pour le délivrer. On obtint de lui qu'au sortir de la prison il se retirerait, sous un nom supposé, dans une petite maison d'Auteuil, où on nous menait quelquefois le voir en cachette ; il habitait là avec un de ses amis, M. de Lablache d'Haraucourt, frère de Mme d'Haussonville, que la même cause, je crois, obligeait aussi à se tenir caché. Ils y vécurent quelque temps mystérieusement, puis ma famille obtint que mon père rentrât au service, et il partit pour une petite ville de Belgique. Ma mère eut alors un peu de repos.

Nous faisions souvent de longues promenades au Luxembourg ; Mme de Raigecourt, amie de ma mère, lui confiait ses filles qui nous accompagnaient. Hélène, aujourd'hui Mme de Beuvier, était déjà pour moi une amie précieuse ; sa raison et son admirable piété ont été la digne compen-

sation que la Providence divine réservait à des malheurs presque sans exemple. Un jour (1) après une de nos longues promenades, nous suivions la rue de Vaugirard, lorsqu'en passant devant l'église des Carmes, nous vîmes plusieurs voitures qui y arrivaient en même temps; les bedeaux attendaient à la porte, parés comme pour une grande cérémonie. Nous eûmes envie de voir ce que c'était, et ma mère nous fit entrer dans l'église, où on nous dit qu'un beau mariage allait être célébré. Peu après, la noce entra, et je la vis défiler tout à mon aise, car on m'avait fait monter sur une chaise pour mieux voir les mariés, qui n'étaient autres que Mlle de Soyecourt et M. de Sainte-Aulaire. C'est dans cette singulière rencontre que je vis pour la première fois votre père.

Nous vivions en famille, ou dans un petit cercle d'amis, tous victimes à quelque degré de la révolution; tous la détestaient avec plus ou moins d'ardeur, mais s'accordaient pour en craindre le retour, à tel point qu'ils n'osaient se parler tout haut du passé ni de l'avenir politique. Nous avions donc peu de chances pour acquérir quelques idées en ce

(1) En 1798.

genre, et je ne crois pas qu'il me fût arrivé une seule fois, jusqu'à l'époque où je suis parvenue ici, de m'enquérir de la manière dont la France était alors gouvernée. Une aventure assez romanesque, bien que parfaitement vraie, vint mêler ma mère et même nous, petites filles, à des intérêts politiques fort graves.

Un frère de Mme de Rochemort, le chevalier de La Rocheboussault, avait servi dans la Vendée ; après la dissolution de l'armée de Condé, il s'était battu en partisan ou en chouan. Le pauvre homme avait été pris, condamné à mort, puis s'était échappé de prison, et enfin, traqué dans Paris, où il ne connaissait personne, il s'avisa de venir un soir chez l'amie de sa sœur, ma mère ; il lui confia son danger, en lui demandant un asile. Ma mère le cacha dans notre petit appartement ; il fallut nous mettre dans la confidence pour s'assurer de notre discrétion ; elle nous raconta donc comme elle put, la révolution française, pour arriver à nous dire qu'un brave homme qu'elle allait cacher pendant quelques jours, serait tué si nous laissions deviner par une parole ou par un geste qu'il était là. Elle s'empara si bien de nous, que

pendant quinze jours que cela dura, nous n'eûmes pas une distration, et ne fîmes, grâce à Dieu, aucune imprudence.

Les visites domiciliaires étaient alors fréquentes; il fallait donc tout calculer pour se mettre en garde contre elles. Mme Lejeune, notre bonne, fut seule mise dans le secret; ma mère et elle inventèrent une cachette dans une armoire à double fond, pour y placer le prisonnier au moindre bruit. Plusieurs alertes le firent courir à son armoire ; l'une sans autre cause que beaucoup de bruit dans la rue ; l'autre, plus sérieuse, parce que des commissaires vinrent faire une visite domiciliaire chez M. de Vernon qui logeait avec Mme de Brissac dans la maison. Mme Lejeune, toujours aux aguets, courut nous éveiller ; nous attendîmes ainsi sans mot dire pendant deux longues heures, croyant à toute minute voir entrer les commissaires. Ils ne vinrent pas, et on nous dit enfin qu'après une longue recherche dans les papiers de M. de Vernon, ils venaient de quitter la maison, fort édifiés de n'y rien trouver.

La sécurité, néanmoins, ne revint pas à notre hôte. Il se désolait des dangers qu'il faisait courir

à ma mère ; enfin, un matin, il lui déclara qu'il était décidé à quitter la maison, et à aller loger dans quelque auberge où, s'il était pris, il serait tout simplement fusillé sans compromettre personne. Toutes les supplications pour lui persuader de rester furent inutiles ; tout ce qu'on put en obtenir, c'est de passer encore la journée tranquille sous notre toit. Ma mère eut alors une pensée qu'elle exécuta à l'instant, malgré les inconvénients que cela pouvait avoir, et eut en effet pour elle.

Ma famille ne savait que trop l'existence d'un homme qui portait notre nom et l'avait souillé par d'horribles crimes révolutionnaires, entr'autres par celui des Glacières d'Avignon, auxquelles on l'accusait d'avoir travaillé de sa main !... Cet homme s'appelait Scipion de Roure ; sa parenté légitime était récusée par ma famille ; mais il continuait à la réclamer avec une ardeur, peu d'accord avec ses opinions démagogiques et la situation qu'elles lui avaient faite. Plusieurs fois, dans les moments les plus périlleux de la terreur, il avait fait offrir à mes parents sa protection à titre de cousin ; depuis quelque temps, il ne

paraissait plus, mais on savait qu'il était resté avec quelque crédit parmi certains membres du gouvernement, débris républicains, qui luttaient encore sourdement contre l'épée triomphante de Napoléon.

Ma mère écrivit, sans en rien dire à son chevaleresque prisonnier, à ce Scipion du Roure ; elle lui confia ses embarras et ses angoisses, et le conjura de lui fournir les moyens de faire sortir de France, sûrement, un Vendéen condamné à mort. Elle le toucha et obtint ce qu'elle demandait, plus promptement même qu'elle ne l'avait espéré ; car, dans l'état d'agitation où était la France, aucun parti ne pouvant assez compter sur la sécurité du jour pour ne pas se préparer à fuir le lendemain, les chefs avaient toujours en réserve les moyens de s'éloigner promptement eux et leurs amis.

Scipion du Roure envoya de faux passeports avec la marche des étapes à suivre jusqu'à la frontière. Dans sa réponse, il disait à ma mère : « *Si jamais Bonaparte en veut à ma tête, je la porterai chez vous pour la mettre en sûreté...* » M. de La Rocheboussault, comme ma mère l'avait

prévu, se fâcha de ce qu'elle s'était adressée à un tel homme pour le sauver. Après bien des sermons, elle obtint pourtant qu'il profiterait du passeport, et enfin, le jour même, à la nuit tombante, il partit avec un de nos amis qui le conduisit à la diligence. Quelque temps après, nous sûmes qu'il était heureusement arrivé à la frontière de Suisse, où il allait rejoindre sa famille.

A peine trois mois plus tard, lorsque Bonaparte, se décidant à détruire le parti jacobin, fit son marché avec la plupart des chefs et lança des mandats d'arrêt contre quelques *ingagnables*, ma mère reçut un billet dont elle reconnut en tremblant l'écriture. On lui demandait un rendez-vous, le soir, chez elle : « on espérait que sa bonne mémoire l'empêcherait de refuser... » Elle comprit tout de suite d'où venait ce billet et attendit dans une grande perplexité la pénible visite. C'était, en effet, le terroriste qui, en toute confiance, demandait place dans la cachette du Vendéen. Il passa chez nous deux nuits et deux jours ; je ne l'avais jamais vu avant ; je ne l'ai jamais revu depuis, et pourtant je reconnaîtrais encore cette horrible figure, menaçante et agitée,

qui contrastait si fort avec la physionomie loyale de M. de La Rocheboussault. Je crois que Scipion du Roure se sauva en Ecosse, où il avait des parents ; et qu'après s'y être marié il y mourut, laissant un fils dont nous avons perdu la trace. Je n'ai pas revu davantage le Vendéen ; mais je sais qu'il vit heureux en Bretagne, avec une nombreuse et bonne famille.

Après cette double dette payée à l'amitié et à la reconnaissance, ma mère reprit sa vie accoutumée, tout à fait étrangère à ce qui se passait au dehors, et nous n'entendîmes plus parler politique. Mais le repos dont nous jouissions fut alors troublé par un grand malheur de famille qui fut comme une ère nouvelle dans notre vie.

Un soir, le 6 novembre (1), M[me] Lejeune entre toute effrayée dans le salon, annonçant à ma mère qu'un courrier de Louville venait chercher elle et son médecin pour secourir ma grand'mère dans un terrible accident. En quelques heures, tous les deux furent en route, et le docteur Auvity, à son arrivée, déclara qu'il n'y avait

(1) 1798.

plus d'espoir que dans une opération douloureuse, toujours bien incertaine ; on consulta la malade, sans lui rien cacher de son état. Elle demanda son confesseur, et, après une longue conférence, elle dit que malgré son extrême répugnance pour cette opération, elle ne se croyait pas permis de se soustraire à la seule chance de guérison que Dieu lui laissait. Elle prit quelques heures pour se recueillir, communier, dire adieu à sa famille, exhorter ses domestiques ; puis elle se remit avec calme entre les mains des deux chirurgiens qu'Auvity avait mandés à Louville. L'opération se fit avec habileté, et l'on eut quelques heures d'espérance ; mais il était trop tard, et avant le jour elle mourut en chrétienne soumise, à l'âge de soixante-six ans.

Ceux qui ont connu ma grand'mère comprendront quelle place elle tenait dans sa famille et quelle immense perte sa mort fut pour nous tous, même pour ceux de nous qui ne pûmes en apprécier alors toute l'étendue. De quel respect elle avait environné son nom ! Ceux qui le portaient se sentaient protégés. Son austère piété rayonnait sur ses enfants ; leur conscience en était

eclairée ; ils pouvaient souffrir, selon leurs situations diverses ; ils pouvaient regretter une vie moins monotone et moins grave que celle qu'elle leur imposait ; mais ils n'auraient osé en rêver une autre. Elle était, pour tout ce qui l'entourait, le Destin saint et irrévocable.

Elle laissait deux filles : Madame de Saisseval et ma mère. Le testament donnait la moitié des revenus à son mari ; toute la fortune foncière se partageait entre ses deux filles, la marquise de Saisseval, sans enfants, et ma mère qui en avait quatre.

Voilà ce qu'était la masse de cette fortune, après les échecs de la Révolution, et grâce à l'ordre admirable de celle qui l'avait seule administrée :

La terre de Louville, vendue depuis	1,800,000f
Celle de Lasalle, près Lyon, vendue par M. de Saisseval...........	1,100,000
Une maison rue St-Dominique...	280,000
Une autre rue de l'Université....	130,000
Plusieurs créances, montant à...	200,000
TOTAL....	3,510,000f

Madame de Saisseval ayant déjà reçu une partie de sa dot, il ne lui restait plus que la terre de Lassalle ; ainsi, la part de ma mère fut de *deux millions deux cent dix mille francs.* Le passif de la succession générale était un procès, dont la partie adverse demandait quatre cent mille francs et que, un an après la mort de ma grand'mère, ces mêmes adversaires proposèrent d'arranger pour quatre-vingts. Malheureusement, la demande fut jugée inique par M. de Saisseval. Plusieurs avocats de Paris et mes parents crurent devoir continuer le procès, qui, par une suite de circonstances malheureuses, devint la cause de la ruine presque complète de ma mère, dans l'espace de quinze années !

C'est à cause de cette conclusion que vous me pardonnerez d'être entrée dans ce long détail financier qui ne me va guère. Mais je voudrais pénétrer mes enfants de l'horreur des procès, fussent-ils *excellents*, comme disent les avocats consultants ou plaidants ; mieux vaudrait toujours un arrangement *très-mauvais*, mais bien net et qui laisse à chacun la connaissance précise de ce qu'il possède en réalité, que les incertitudes de la

justice, l'avidité incalculable desgens de lois, et plus que tout enfin les brillantes illusions sur sa propre fortune.

Après les tristes cérémonies qui suivirent la mort de ma grand'mère, la famille revint à Paris ; l'absence de ma mère avait duré cinq jours ; elle arriva le soir ; elle nous appela tout de suite ; elle pleurait beaucoup ; la vue de sa douleur me fit grand mal, je ne pouvais m'accoutumer à l'embrasser de toutes mes forces sans la rendre gaie ; cela dura quelque temps ; puis, peu à peu les tristes images s'éloignèrent. Ma mère elle-même, chercha à nous distraire, car avant tout sentiment personnel, avant toute chose, elle nous voulait heureuses ; ce désir a été la seule passion de sa vie toute pure ; et si jamais elle s'est trompée dans la conduite de notre éducation, ou dans celle de sa fortune, c'est cette tendre passion de nous voir une surabondance de gaîté, de richesse, de bonheur, qui, sous diverses formes, a pu seule troubler la sagacité de son jugement. Peut-être une tendresse maternelle moins constamment prête à intercepter toutes les épreuves, pour mettre à la place une facilité, une

jouissance, est-elle mieux entendue et plus prévoyante !... La *vertu*, c'est-à-dire la *force*, ne doit-elle pas pénétrer dans tous les sentiments, même les plus tendrement dévoués, même l'amour maternel, pour le dégager de toute illusion et le rendre capable d'imposer, selon le besoin, quelques souffrances à ceux pour qui on voudrait pouvoir souffrir soi-même ?... Quoi qu'il en soit, ses tendres soins pour nous distraire de sa douleur ne furent pas perdus, et il ne nous resta bientôt plus de ce grand malheur que nos robes de deuil. Les peines, dans l'enfance, ne laissent pas plus de traces que l'eau sur un marbre neuf et poli ; c'est en avançant, lorsque les douleurs sont venues bien des fois se poser et peser sur le cœur, qu'elles y creusent une empreinte que rien ne peut plus effacer.

L'hiver qui suivit ne me laisse rien à raconter ; nous sortions peu, mes sœurs apprenaient le dessin ; j'avais avec elles un maître de danse, un de français, une maîtresse de piano que j'aimais parce que j'adorais la musique. Et quoique nos talents d'alors fussent bien médiocres auprès de ceux de presque tout le monde aujourd'hui, je

ne regrette pas le temps que je lui donnais ; elle a toujours été pour moi, et elle est encore maintenant une source de vives jouissances.

C'est, je crois, cette année-là que nous fîmes connaissance avec le bon Selvaggi. Cette relation, toute musicale d'abord, devînt bientôt intime pour toute la famille. Nous avons revu avec joie Selvaggi à Naples, après bien des années de séparation ; il est aujourd'hui, à 82 ans, bibliothécaire du roi de Naples.

La terre de Louville appartenant désormais à ma mère, elle voulut en prendre possession, et nous partîmes tous dès que le printemps fut venu, pour y passer l'été. Selvaggi nous accompagna pour nous donner des leçons de musique et d'italien.

Combien notre vie de Louville fut alors changée ! Quelle liberté facile et tendre nous était laissée tout le jour ! Une recherche continuelle de ce qui pouvait nous amuser succédait à l'austère contrainte sous laquelle nous avions vécu. Ma mère voulut que tous les dimanches nous eussions un bal au château ; elle nous menait aux fêtes

des environs, et pour que nous y fussions les plus belles, on faisait venir de Paris des robes et des chapeaux à la mode. Nous allions dans le parc quand nous voulions ; souvent on faisait de grandes chasses au chevreuil, où tous les voisins étaient invités. Mais quand les feuilles commencèrent à tomber, ma mère eut peur que Louville nous parut triste, et elle nous ramena à Paris.

A peine revenus dans notre maison de la rue de Sèvres, nous changeâmes l'appartement du second contre un fort grand au premier. On nous mena chez M[lle] Minette, la Palmyre d'alors, pour nous faire bien élégantes. J'avais à peine neuf ans (1) ; on commença pourtant à me mener au bal avec mes sœurs, de peur que je ne fusse triste de rester seule à la maison. J'ai peu de souvenir de cette première année du monde, où le sommeil me faisait plus souffrir que la gaîté des autres ne m'amusait.

La Société intime de ma mère se composait alors de Mesdames de Boisse, de Gontaut, de

(1) En 1800.

Luxembourg, de Marbœuf, de Vibraye ; messieurs d'Hautefort, de Chalais, de Léon. J'ai revu ce dernier cardinal à Rome en 1831 ; le petit prince de Carignan, aujourd'hui roi de Sardaigne, etc., etc. Presque toutes les soirées étaient prises par une de ces personnes, chez qui les autres allaient tour à tour. Le dimanche appartenait à ma mère ; on l'appelait le *Sabbat*; et en effet notre joie bruyante lui méritait bien ce nom.

Ma mère a plusieurs fois changé de société, mais elle a toujours eu *un jour* et tenu un salon très gai jusqu'à nos mariages, où chacun se dispersa. Plus tard, j'ai pris les mardis qui me rappelaient par le bruit, les *sabbats* de mon enfance, bien que ce bruit eut beaucoup changé de nature. Ce n'était plus des jeux avec les belles demoiselles du faubourg St-Germain, mais d'éloquentes discussions politiques entre le général Foy, Casimir Périer et son frère Augustin, MM. Guizot, de Broglie, Cousin, Villemain, Girardin, Lebrun, Duparquet, etc., etc.

Les événements politiques ont rompu presque toutes les intimités de mon enfance ; ces jeunes

filles qui me tutoyaient alors sont devenues des femmes qui me saluent à peine ; cependant quelques-unes me sont restées attachées, quoique placées dans le camp ennemi ; entre autres Thaïs d'Hautefort, Mme de Maillé ; Mmes de Boisse, Mme de Juigné, avec lesquelles nous contractâmes depuis une double alliance qui fait le bonheur de mon frère et de ma sœur aînée ; quelques autres encore.

Comme j'étais la plus enfant de notre coterie, chacun me gâtait à plaisir ; on me parait comme une châsse ; puis on me passait de main en main pour m'admirer comme un joujou. Heureusement, je trouvais un correctif à la vanité qu'aurait pu m'inspirer ce régime mondain dans l'ennui profond que me causait le monde et dans la fatigue qui augmentait l'ennui ; ma robe de bal me gênait ; les longues épingles qui retenaient mes cheveux, aussi épais que ceux de Paule (1), me piquaient la tête ; dès huit heures, le sommeil me gagnait, et nous rentrions souvent fort tard ; aussi le départ pour Louville était-il mon bon moment. Le printemps venu, en effet, nous par-

(1) Ma sœur Paule d'Harcourt, dont les beaux cheveux étaient un des moindres agréments.

tions, emmenant toujours quelques amis, Boisse ou Juigné, pour passer l'été avec nous.

Le château de Louville, bâti sur les plans de l'hôtel d'Avré, à Paris, avait un rez-de-chaussée, un premier et un second étage ; puis, au-dessus, une grande terrasse d'où l'on découvrait toute la Beauce ; sans arbres, sans collines, sans nul accident de vue, que les clochers de quelques villages ; et bien loin, avec un bon télescope, le sommet de la cathédrale de Chartres. Quand nous attendions quelqu'un, nous allions braquer notre lorgnette sur le moulin de Gozon, et nous avions le plaisir de courir au salon annoncer l'arrivant une grande heure à l'avance.

Mon frère avait pour ami un élégant de ce temps-là, Albéric de Narbonne, qui venait souvent le voir à Louville. Il avait un grand talent de déclamation et récitait à merveille des tragédies, surtout celles de Voltaire. Comme j'étais la seule petite fille, sans conséquence, on me prenait pour lui servir de muette Zaïre. On m'établissait sur un canapé, les pieds sur de gros coussins, puis mon bel Orosmane se plaçait devant moi, et commençait de tendres tirades, à quoi je ne

répondais rien, et certes je n'en pensais pas davantage.

Une année, il prit à tous le goût des tours de château ; chaque nuit, on était réveillé par les éclats de rire de ceux qui trouvaient dans leur lit vingt billes de billards bien froides, ou bien une quantité de foin hâché, que la chaleur du lit rendait piquant comme des aiguilles. D'autres fois, c'était un coq placé sur l'impériale d'un lit, et qui se réveillait aux premiers rayons du jour. Nous dînions souvent dehors, dans la grande allée de marronniers près du château, la seule qui soit encore debout.

Vous jugez que les six mois de campagne passés dans de tels divertissements ne compensaient guère six mois d'hiver, remplis de bals et de *sabbats* ; aussi l'étude sérieuse, les réflexions qu'elle amène et l'habitude de journées sans incidents me manquèrent à l'âge où leur action est le plus utile.

Trois ou quatre ans se passèrent ainsi entre Louville et Paris. Dans cet intervalle, nous perdîmes ma tante Mme de Saisseval, et M. et Mme

de Brison partirent pour Grenoble, où ils sont restés jusqu'à leur mort.

Ma mère, se trouvant libre, fut s'établir avec M. de Saisseval pour tenir sa maison. Cette maison, bâtie par lui, et qui lui appartenait, (maintenant l'hôtel de Lillers) (1), était alors une des plus élégantes de Paris. Chaque jour y venaient M. de Talleyrand, l'abbé Louis, M. Dernande, Robert le peintre, Charles le physicien et plusieurs autres personnages remarquables à quelque titre. Leur conversation devait développer nos intelligences, et nous pouvions y puiser quelques notions générales sur beaucoup de sujets de science et de littérature. Mon oncle était fort instruit, spirituel, facile à vivre. Il mangeait gaîment sa fortune pour la quatrième fois, après l'avoir refaite trois fois par son industrie de spéculateur ; enfin son mauvais génie eut le dernier, et, après un voyage à Londres, où il risqua et perdit beaucoup d'argent, ses désastres éclatèrent. Les créanciers vendirent sa maison au maréchal Ney, et les meubles à l'encan. Le pauvre homme

(1) Rue de Lille; aujourd'hui détruit par le boulevard Saint-Germain.

conserva une pension alimentaire et fut s'établir seul dans un quartier éloigné.

Nous habitâmes alors une des maisons de ma mère, rue de l'Université, n° 74 (1). Nous y tenions toujours *nos sabbats*. Quelquefois aussi nous donnions de grands bals. Un de mes danseurs favoris était Jules de Canouville, qui me demanda en mariage à l'âge de treize ans. Ma mère se moqua de cette demande précoce, et Jules de Canouville se consola par de brillantes conquêtes qui lui devinrent funestes, car l'Empereur, trouvant qu'il rendait trop publiques les bonnes grâces de la princesse Borghèse, le fit partir pour la Russie, où il fut tué. Son frère Ernest de Canouville est toujours resté pour nous un fidèle et bienveillant ami.

Un de mes grands admirateurs était M. de Forbin ; il se plaçait toujours, comme par hasard, près de moi, disant à ma voisine que j'étais bien jolie, assez bas pour se faire remarquer, assez haut pour que j'entendisse. Heureusement, je n'avais pas beaucoup de dispositions à l'orgueil,

(1) Elle a été vendue par ma mère à Mme de Choiseuil.

et j'étais plus embarrassée que flattée des compliments faits à ma figure. Mais la mauvaise influence du monde ne perd jamais ses droits ; quand elle n'atteint pas le but qu'elle vise, elle blesse par quelque autre endroit. L'habitude d'être regardée n'eût-elle que l'inconvénient d'attrister quand on ne l'est plus, ce serait trop ; et elle en a bien d'autres plus graves, qui se développent suivant les circonstances.

On s'occupait de marier ma sœur aînée ; plusieurs partis se présentèrent, parmi lesquels je me rappelle quelques noms, entre autres le marquis d'Argence, qui épousa depuis Constance de Rochemort. Il vint à Louville pour l'entrevue. Nathalie le trouva triste et vieux ; lui, trouva Constance de Rochemort, qui était avec nous, plus sérieuse que ma sœur et meilleure campagnarde. L'échange se fit sur place, à la grande satisfaction des deux parties.

Un autre prétendant, M. de S.... nous plut beaucoup à toutes ; mais heureusement, la Providence préserva ma sœur de l'avoir pour mari. C'était un charmant jeune homme, spirituel, amusant, qui se disait riche et ne l'était pas.

Il voulait épouser la dot que l'on supposait à ma sœur ; enfin un vrai prétendant de vaudeville, qui, avec je ne sais plus quelle recommandation, fut sur le point d'attraper ma famille et d'en faire le malheur ; une circonstance nous sauva ; elle est si étrange que je ne vous la raconterais pas si j'étais seule à l'attester. Je veux prier ma mère de l'écrire elle-même ici, pour qu'il y ait une autre garantie de cette aventure que le témoignage d'une enfant telle que j'étais alors (1).

. . . .

Nous partîmes peu après pour Louville ; j'y fis ma première communion, le jour de la Toussaint ; le vieux curé m'avait instruite, c'était un bon homme, pieux, sans réflexion et sans émotion, ne pouvant par conséquent frapper l'esprit ni toucher beaucoup le cœur. Aussi ce jour si important pour

(1) Ma mère a laissé ici dans son manuscrit une page blanche et oublié de la remplir plus tard après avoir recueilli les souvenirs de sa mère. Je me rappelle moi-même, un peu confusément, lui avoir entendu raconter que l'éveil fut donné à la famille par la marchande à qui l'on commandait le trousseau et les chiffres à broder. En apprenant le nom du jeune homme, elle donna des renseignements qui mirent sur la voie et firent bientôt découvrir qu'on avait affaire à un chevalier d'industrie de la pire espèce.

la vie, passa pour moi sans faire événement, apporté et emporté par les autres jours, sans grande préparation ni longs souvenirs. J'ai beaucoup regretté depuis de n'avoir pas goûté plus vivement les joies pures de la première communion ; j'étais pourtant capable de bien vives émotions, et souvent par des causes qui ne seraient plus comprises, même de moi.

L'hiver suivant, on nous mena beaucoup dans le monde, nous commençâmes à aller dans une société plus nombreuse et moins sévère que celle qui nous avait été léguée par ma grand'mère ; l'activité pour le plaisir était un des caractères de cette époque ; bien des gens qui avaient beaucoup souffert par les crimes de la Révolution, s'unissaient à ceux qui préssentaient de nouvelles souffrances, en voyant la gloire de Napoléon et son ambition insatiable ; tous avaient l'instinct de s'amuser vite, pour le passé et pour l'avenir ; Paris ressemblait à un camp vainqueur entre deux batailles, pressé de fêter la victoire avant de risquer les nouvelles chances.

Mme de Chevreuse avait alors la maison la plus

brillante de Paris ; elle était jeune, spirituelle, belle ; sa belle-mère, la duchesse de Luynes, lui laissait le gouvernement de son immense fortune, à une seule condition, c'était de plaire à tout le monde ; elle s'en acquittait si bien, que j'ose à peine raconter le degré d'exaltation auquel cette étrange *Ermesinde* avait monté toute la société. Ses moindres paroles étaient des oracles ; elle recevait toute la ville sans jamais rendre une visite ; elle ne paraissait dans ses propres bals que deux ou trois heures après qu'ils étaient commencés, parce que, disait-elle tout simplement, « le spectacle m'en est plus agréable ainsi, et que je puis jusque-là me reposer sur ma chaise longue...! » Les plus récalcitrantes n'osaient se formaliser de rien. « C'est Ermesinde, » disait-on, et cela arrêtait toute critique. Je me souviens d'avoir gardé bien longtemps, enfermé dans mon portefeuille, un petit bombon qu'elle m'avait donné au bal, et cela avec le sentiment d'un antiquaire qui conserverait les armes authentiques de César. Aux pieds de cette déesse, on voyait des divinités secondaires qu'elle avait créés par un mot favorable et qu'elle détruisait subitement par une moquerie. Aucun bal ne

comptait quand elle n'y paraissait pas. On disait sérieusement : « Ce ne sera pas un bal, Mme de Chevreuse n'y sera pas. » Alors les demoiselles ne mettaient pas leurs *robes de bal*, mais leurs *robes de soirées dansantes*.

Nous menions une vie fort animée; nous étions de toutes les fêtes; le temps courait pour moi chargé de plaisirs plus que de leçons; tantôt à Louville, tantôt à Paris, toujours gaie et amusée; l'hiver me semblait à un siècle de l'été, et chaque saison passait comme un jour. Je me rappelle, comme si c'était hier, nos promenades aux Tuileries; l'odeur des orangers et des violettes; l'orgue des rues qui recommençait au printemps et toutes ces gaîtés du soleil de Paris quand la belle saison revient comme inattendue chaque année. Je me rappelle aussi d'étranges associations d'idées et d'actions, par exemple, la ferveur sincère avec laquelle j'allais entendre les ténèbres du Jeudi-saint à St-Thomas-d'Aquin. J'étais touchée aux larmes quand venait le chant si pénétrant de *Jérusalem, Jérusalem convertissez-vous au Seigneur !* mais cette pieuse émotion cédait vite à l'impatience d'aller, en sortant de

l'église, m'asseoir aux Champs-Elysées pour y voir passer les beaux équipages de Longchamps.

Cette journée si pleine d'émotions diverses finissait ordinairement par une soirée chez Mme d'Osmond, où l'on dansait au piano sans préparation ; la difficulté était de trouver un costume qui pût, comme la disposition de nos âmes, répondre à la triple convenance de l'Eglise, de la promenade et du bal, car on n'avait pas le temps de rentrer chez soi ; les ténèbres se chantaient à quatre heures ; les élégantes passaient aux Champs-Elysée de cinq à huit, et Mme d'Osmond recevait de huit à onze. D'ailleurs, un costume équivoque entre le soir et le matin convenait à la multiplicité des occupations de ce jour ; une vraie robe de bal aurait scandalisé un Jeudi-saint, et une robe noire de carême aurait attristé la danse...! Tout cela est vrai, minutieusement vrai; j'en appelle au souvenir de mes contemporains. Croirait-on que des êtres sensés comprissent ainsi avec bonne foi l'union des choses les plus contraires...? Peut-être cependant, si chaque époque faisait la confession de tout ce qu'elle sait, révélerait-elle toujours l'inconséquence humaine diver-

sement déguisée, mais également incroyable pour ceux qui n'en ont pas vu passer la forme.

Mon frère devint fort amoureux de Félicité de Juigné. Victor de Juigné s'attacha à ma sœur Nathalie. Un ami des deux familles fit à ma mère la double proposition de mariage ; mais elle avait pour nous tous de plus hautes prétentions de fortune ; Scipion surtout devait être alors un riche parti, et parmi toutes les héritières accomplies que sa famille rêvait pour lui, ma mère crut qu'elle n'avait qu'à indiquer son choix ; cet amour fut donc un chagrin pour elle ; mais comme son incomparable cœur ne put jamais en attrister volontairement un autre, tout ce qu'elle parvint à obtenir d'elle-même, en fait de sévérité, ce fut de demander à ses enfants l'épreuve d'une année de constance, pendant laquelle aucune communication n'existerait entr'eux et la famille de Juigné. Nous étions à la fin de l'hiver ; cela dura jusqu'au printemps. Puis quand les arbres reverdirent et qu'arriva le moment du départ pour Louville, Scipion et Nathalie s'attristèrent, et ma mère, pour les consoler, engagea toute la famille de Juigné à

passer deux mois avec nous, sous la condition « qu'il ne serait rien dit de tendre entre eux... » Nous partîmes donc tous, aussi joyeux que de coutume. Dans le courant de l'été, un nouveau Juigné nous arriva ; c'était Anatole. Pour le coup je crus que la Providence l'envoyait à ma sœur Pauline pour compléter un triple roman ; cela me charmait, car je n'en avais jamais rencontré dans mes lectures que de doubles ; aussi quand Pauline m'eut confié qu'elle n'en voulait pas, je pensai que c'était à moi à accomplir le vœu de la Providence, et je fis tout mon possible pour me persuader que nous étions fous l'un de l'autre. Mais un instinct de bon sens protestait contre mon imagination romanesque, et quand ma mère me dit un jour que je ne devais pas l'aimer, je m'aperçus avec joie que je ne l'aimais pas du tout.

Pendant cet été, destiné à une si sévère épreuve pour l'amour de Scipion et de Félicité, ils se voyaient du matin au soir ; et si les arbres du parc étaient encore debout, on y lirait je crois leurs deux noms plus d'une fois gravés sur l'écorce. Elle était si belle et si bonne ; il l'aimait

tant, que ma mère se laissa toucher par de nouvelles instances, et avant de quitter Louville, le mariage fut décidé pour la fin de l'hiver prochain. Victor et Nathalie, aussi tendres mais plus calmes, consentirent à attendre pour quelques arrangements de fortune ; en effet, leur mariage n'eut lieu que trois ans après.

L'hiver fut comme de coutume fort brillant ; les tristesses politiques qui nous entouraient ne pénétraient pas jusqu'à nous autres jeunes filles. Avant vingt ans, peu importe celui qui doit régner ou celui qui règne. On parlait souvent d'exilés devant nous, on nommait telle ou telle personne, homme ou femme, qui, pour des propos imprudents, venaient d'être envoyées à soixante, à cent lieues de Paris ou bien hors de la France ; là-dessus j'entendais de gros soupirs de Mme de Brissac, qui s'écriait : « Oh quel temps ! » Je ne comprenais pas sa grande pitié pour l'exilé, car tout voyage me semblait plutôt une aventure et une distraction qu'un malheur.

Cependant, à la fin de l'hiver, Mme de Chevreuse ayant refusé de faire le service de dame auprès de la reine d'Espagne pendant la prison

de Ferdinand VII, à Valençay, l'Empereur l'exila à Lyon. Ce fut un coup de foudre qui éclata sur notre société et la dispersa subitement. L'absence de bals plus encore que les gémissements des mécontents, me fit comprendre enfin la tristesse des persécutions politiques. Mme de Chevreuse partit au désespoir ; sa belle-mère l'accompagna ; elles eurent d'abord de nombreuses visites ; puis, de mois en mois le courage de leurs amis s'affaiblit ; plusieurs avaient été mis en surveillance, au retour de leurs courses à Lyon ; enfin, la peur et l'oubli les isolèrent du monde, et cette belle Ermesinde si brillante et si régnante à Paris quelques années avant, mourut d'ennui et de tristesse dans une petite auberge de Lyon.

Le mariage de mon frère se fit dans la semaine de Quasimodo (1), à Saint-Thomas-d'Aquin. L'ancien archevêque de Paris, M. de Juigné, officia. Félicité était bien belle alors, grande, noble et pâle ; elle avait beaucoup souffert de la crainte d'être séparée pour toujours de mon frère, et sa

(1) Avril 1806.

beauté avait pris un caractère de mélancolie que le bonheur et la paix ne lui ôtèrent jamais plus. Certes, le choix et l'amour de Scipion sont bien expliqués par les vertus de sa femme. Pendant une union de trente ans, leur bonheur n'a été vulnérable que par une même blessure faite à leurs deux cœurs, la perte d'un fils unique, mort à quinze ans dans leurs bras.

Je veux me reposer un peu ici, parce que le mariage de mon frère termine la première période de ma jeunesse. Je voudrais retrouver ma disposition d'alors pour vous la peindre ; car, si je crois dangereux de s'étudier trop constamment, même dans le but de se corriger de ses défauts, il me semble utile à l'avancement moral, de signaler quleques époques importantes de la vie, pour se rendre un compte détaillé des dispositions qu'on y apportait ; c'est une échelle qui mesure plus tard nos progrès. Jusqu'alors j'avais été un joyeux spectateur de tout ce qui avait passé sous mes yeux, mais je ne me comptais pas sérieusement pour quelque chose ; je ne me sentais ni indépendante, ni responsable, pour ainsi dire, d'aucun

de mes sentiments. Mon imagination s'exaltait sur tout, sans méfiance et sans scrupule; j'entendais beaucoup dire que j'étais un *joli enfant*; je me répétais : *je suis un enfant*, et tout en grandissant, ce mot me servit d'égide contre les ennuis de la raison. Aussi mes romans intérieurs se multipliaient, variés d'autant de formes et de couleurs qu'on en voit passer dans le caléïdoscope au moindre mouvement de la main. Je rêvais bien des avenirs divers; presque toujours heureux comme il n'y en a point sur la terre, quelquefois contrariés par des événements étranges. Je réunissais sur un seul point de ma vie les joies diverses qui se déroulent lentement pour parer ou consoler chaque saison. Ou bien j'accumulais sur ma seule tête tous les mauvais coups du sort; mais jamais je ne composais une destinée calme et douce telle que la Providence des femmes la réserve à ses élues! Je confiais tous ces mauvais rêves à des amies aussi déraisonnables que moi; elles m'approuvaient au lieu de me combattre.

Je me suis souvenue plus tard des mauvais encouragements que j'avais souvent trouvés

dans de jeunes amies, et je n'ai pas voulu que mes filles en eussent d'autres que leurs sœurs, à de bien rares exceptions près. Quoique l'isolement qui en est résulté pour elles à leur entrée dans le monde ait eu quelques inconvénients (par exemple un peu d'ennui et de petites souffrances de vanité), je crois leur avoir rendu par là un immense service... et, j'ose le dire, fort méritoire, parce qu'elles ne pourront en comprendre l'importance que lorsqu'elles auront elles-mêmes des filles de quinze ans ; alors elles verront que ces réunions de petites imaginations sans guide, peut amener un mal sérieux. Les rêves de l'enfance, qui se multiplient en se racontant, ne se réalisent jamais complètement, et leur éclat ternit la vie commune.

On ne saurait trop tôt faire comprendre l'utilité de la raison, et ce ne sont pas des petites filles qui se l'apprendront mutuellement. J'ai vu des mères qui se persuadaient que leur fille se réveillerait un jour toute sage, comme Ondine s'éveillait subitement avec son âme. Mais, hélas ! le vrai bon sens dont chacun a besoin pour conduire sa vie et régler sa conscience, ne vient pas

à heure fixe après beaucoup d'heures de folie ; il est une des facultés bienfaisantes déposées en germe dans l'enfant ; qui ne croît pas sans culture et que l'esprit romanesque peut étouffer. Pour moi, l'affection et le devoir étaient trop confondus ; je ne me les figurais jamais en guerre ; mes croyances étaient sans raison et sans sainteté, il me semblait que croire en Dieu, l'aimer et lui obéir était une même chose et que les monstres seuls pouvaient ne pas l'accomplir. Mais l'ordre de Dieu contraire à notre volonté, la liberté de l'offenser marchant de front avec la nécessité de lui obéir ; enfin, l'amour du bien et l'amour du mal luttant, jusque dans le plus profond de nos cœurs, toutes ces pensées, toutes ces images trop vraies, étaient pour moi vides de sens.

Cette ignorance de la vie pouvait bien s'appeler une *simplicité pleine de charme*, car, assurément, j'étais fort naturelle ; mais un même nom peut cacher des choses fort différentes, fort contraires mêmes ; on est simple avant d'avoir compris le devoir, on est simple aussi lorsqu'on cesse de lutter avec ce qui s'oppose à lui ; et il ne

faut point compter sur la simplicité joyeuse de l'enfance pour amener la simplicité grave de l'âge mûr, dans laquelle le sacrifice se mêle toujours à l'abandon.

Ces réflexions, qui demanderaient plus de développement, m'ont jetée bien loin des gais souvenirs de mes premières années ; je leur dis tristement adieu. Que m'en reste-t-il, si ce n'est la consolation de vous les faire connaître ? Quels liens entre un si lointain passé et ma vie actuelle ! Il serait doux pourtant que toutes les années s'enchaînassent l'une à l'autre sans choc et sans rupture, et que la vieillesse pût tenir encore quelques anneaux de cette longue chaîne ! Qu'il est triste, au contraire, de voir tant d'illusions détruites, tant d'événements emportés par d'autres, et tous ces fils qui se mêlent et se brisent jusqu'à ce que nos mains restent presque vides !

Voilà de tristes pensées, qui décourageraient notre pauvre nature si elle était abandonnée à ses seules forces ; mais elle n'est pas abandonnée ! Dès qu'elle reconnaît ses bornes, un horizon sans fin s'ouvre devant elle, et de cet horizon lumineux, si lointain qu'il soit, s'échappent de beaux

rayons qui échauffent nos cœurs et colorent nos pensées. L'amour maternel, le plus dévoué des amours, fait taire le bourdonnement mélancolique de nos souvenirs, et, par son ardeur toute pure, il nous console des douleurs de la terre en nous initiant aux espérances célestes.

DEUXIÈME PARTIE.

Depuis le mariage de mon frère (1807) jusqu'au mariage d'Egédie (1818).

Les deux années qui suivirent le mariage de mon frère ne me laissent aucun souvenir digne de vous être raconté. Le premier grand événement qui survint dans la famille fut la demande en mariage que M. de Sainte-Aulaire fit de moi. Quoique je fusse la plus jeune, ma mère ne crut pas devoir refuser cette alliance qui se conclut à la satisfaction commune, à Louville, le 3 juin 1809, dans l'église du village, où j'avais reçu le baptême dix-sept ans, et la première communion deux ans, auparavant. La chapelle fut tendue des plus belles tapisseries du château, représentant les amours de Gombaud et de Massé. Ces tapisseries et moi se partagèrent la curiosité

des bons paysans qui remplissaient l'église. En sortant de la messe, j'éprouvai un vif plaisir de m'entendre appeler madame pour la première fois. Si ce mot témoigne le respect, il n'était certes pas dû au sentiment qu'il me causait dans un pareil moment. A peine la cérémonie terminée, j'allai courir dans le parc avec les deux petites filles de mon mari, Caroline et Egédie. Elles devenaient les miennes, et déjà je les aimais très-tendrement. Caroline avait huit ans, Egédie sept, et moi dix-sept.

Joseph d'Estournel et Auguste de Latourette nous avaient servi de témoin et de garçon de noces. Je ne puis vous nommer ce dernier, mon pauvre cousin, sans vous conter son histoire.

Auguste de Latourette avait échappé miraculeusement, à l'âge de douze ans, au massacre de Saint-Domingue. Après avoir vu égorger ses parents, riches colons, il s'était sauvé dans une petite barque, seul avec une de ses négresses, âgée elle-même de treize ans. Les deux enfants ramèrent toute la nuit ; au point du jour, ils aperçurent en pleine mer un bâtiment anglais, qu'ils parvinrent à joindre. Le capitaine les accueillit

tous deux. Mais la négresse ne voulut jamais quitter son pays, et, contente d'avoir sauvé son jeune maître, elle resta sur son bateau, décidée à retourner seule à Saint-Domingue. Le vaisseau anglais allait à New-York. Auguste y trouva un M. de Léomont, ancien ami de sa famille, qui l'adopta, et peu après le ramena en France.

Un soir, ma mère était assise avec nous dans la grande allée des Tuileries, quand elle entendit un homme placé près d'elle, raconter à son voisin la touchante aventure d'Auguste de Latourette, et déplorer la révolution qui avait détruit ou dispersé cette famille, si bien qu'il ne se trouvait plus personne de ce nom à qui remettre le pauvre orphelin. Ma mère, fort émue, se nomma au grand homme sec et jaune qui n'était autre que M. de Léomont (1). Elle lui dit qu'elle était la propre tante d'Auguste, et s'en chargerait avec joie, jusqu'à ce que l'abbé de Latourette, alors à Lyon et à qui elle allait écrire immédiatement, eut décidé ce qu'il voulait faire de son neveu. Par suite de plusieurs circonstances que j'ai oubliées, Au-

(1) Ce M. de Léomont vit encore. On peut le rencontrer chaque jour au café Desmares. *(Note de ma mère, écrite en 1836.)*

guste resta plusieurs années dans notre famille. Il prenait avec nous toutes ses leçons et nous le regardions comme un frère. Il était chéri de tous pour sa douceur de caractère et avait un certain charme mélancolique que nous prenions pour le souvenir de ses malheurs passés. Hélas! c'était peut-être aussi bien le pressentiment des malheurs qui l'attendaient.

Au bout de quelques années, il demanda à servir, s'engagea et fit plusieurs campagnes. Il partit pour celle de Russie en 1813. Nous eûmes de ses nouvelles de Moscou. Mais depuis la terrible retraite, personne n'a plus rien appris de ce bon jeune homme, qui sans doute aura péri misérablement dans quelque village russe, sans qu'une voix amie l'ait consolé à ses derniers moments. Puissent ses dernières pensées avoir été pieuses et résignées! puisse son âme reposer dans le sein de Dieu! Il ne reste de lui sur la terre qu'une boucle de cheveux qu'il avait donnée en partant à ma mère.

Après mon mariage, nous passâmes trois mois à Louville; c'est la dernière fois que je m'y suis trouvée ainsi au milieu de ma famille réunie.

Plus tard, mes sœurs étaient mariées, chacun dispersé ; nous revenions bien aussi souvent que nous le pouvions au bercail, mais rarement nous étions libres en même temps, et bientôt le bercail même nous manqua! Le grand château fut abattu et tout ce que put obtenir le génie maternel fut de faire tenir ensemble deux ou trois de nous dans un petit pavillon resté seul debout, où se trouvaient autrefois les cuisines et où logeaient les marmitons de ma grand'mère.

Après ces trois mois, mon mari, qui avait des affaires en Picardie, me conduisit à sa terre d'Amy. Le château est bâti dans une grande plaine, à trois lieues de la grande route ; nous avions pour voisinage Sorel, appartenant à Mme du Brosseron, aimable et excellente femme que je vis alors riche, jolie, bien portante ; puis, quelques années plus tard, ruinée, malade, mourante; mais toujours égale d'humeur, bonne d'une bonté proverbiale dans la société, où l'on riait même quelquefois de ses mécomptes perpétuels.

Un autre château, celui de Mme de Chazyron, mère de la duchesse de Céreste, formait avec Sorel un triste contraste. Le caractère acariâtre

de la vieille châtelaine, fort ennuyeuse personne, était aussi renommé que la bienveillance de sa voisine. Joseph d'Estournel, qui ne ment jamais, m'a conté qu'un jour, se trouvant seul avec elle, il fit bonne contenance pendant une demi-heure; puis, ne voyant venir personne pour le relever, il commença à perdre courage, si bien qu'après une autre demi-heure d'efforts, il tomba évanoui d'ennui aux pieds de la dame. C'est elle qui, lorsque je lui fus présentée en visite de noces, voulant connaître ma vraie valeur, me dit brusquement : « Madame, savez-vous ce que coûte un chaudron ? » puis voyant que je restais toute inderdite de la question, elle répéta : « Oui madame, un chaudron, un beau chaudron ?.....»

Un troisième château, Séchelles, était habité par Mme de Bérenger, belle, aimable et spirituelle personne, qui m'intimidait pourtant un peu par sa réputation d'élégance et d'instruction. C'était à Sorel que j'allais le plus souvent et toujours avec plaisir. A Amy, mes journées se passaient fort solitairement. J'apprenais l'anglais. Je pris aussi quelques leçons de latin qui ne m'ont pas conduite au delà du « *de viris.* » Je profitais de la bibliothèque d'Amy pour lire

de bons livres d'histoire et de littérature avec un peu plus de suite que je n'en avais mis jusqu'alors dans mes lectures, et je commençais à sentir le désir d'une instruction plus solide que celle qui m'avait été donnée. Il m'arrivait bien quelquefois d'apercevoir sur les rayons supérieurs les titres de romans peu instructifs, et de mettre chaise sur chaise pour les atteindre sans déranger personne. Ces jours-là, je ne parlais pas de mes lectures, quoique j'eusse été plus assidue qu'à l'ordinaire. Ma liberté était sans contrôle ; je lisais aussi solitairement mes romans dans la bibliothèque d'Amy, située dans un pavillon isolé du jardin, qu'autrefois à Louville le petit Florian de mon frère, dans la cabane aux lapins.

J'étais d'une extrême timidité ; quand il m'arrivait par hasard une visite, j'avais si peur de dire une bêtise que je me troublais au point de n'en pas manquer une seule. Un jour, Mme de C..... vint à cheval, accompagnée de deux ou trois élégants. Elle me connaissait à peine, et ne sachant que me dire, elle me fit compliment sur un beau chien de garde qui était attaché près de la grille : « Vous êtes bien bonne, madame, lui

dis-je ; en effet, il a de très-belles oreilles !...» Par malheur, elles lui manquaient précisément. On avait coupé les oreilles à ce chien. Ce fut un rire général, et moi je pensai pleurer d'embarras. Mme de C..... me trouva alors si bête que, depuis, le jugement moins sévère de mes amis n'a pu lui faire changer d'opinion. J'ai souvent pensé, en entendant juger sévèrement des jeunes femmes timides, à ces malheureuses oreilles de mon chien, qui n'en avait pas.

Avant l'hiver, je revins à Paris assez avancée dans ma grossesse ; nous logeâmes d'abord chez ma mère ; puis dans un petit appartement que M. de Sainte-Aulaire avait occupé depuis son veuvage dans sa maison de la rue de l'Université, l'hôtel Soyecourt, aujourd'hui l'hôtel du duc Pozzo ; je passais toutes mes soirées chez ma mère, ne recevant personne chez moi, excepté quelques amis de mon mari qu'il m'amenait à mon grand regret. Le 25 mars 1810, Louis vint au monde. J'étais loin de comprendre alors le bonheur qui m'était accordé, je riais de tout mon cœur d'avoir un enfant, comme si le bon Dieu m'envoyait là un joujou de plus. C'est un grand mal

de se marier trop jeune, et d'accueillir ainsi la plus sainte des joies ; quand la mariée s'est occupée, pendant la bénédiction nuptiale, à admirer les tapisseries de l'église, faut-il s'étonner beaucoup si l'année suivante elle ne voit dans l'enfant que le ciel lui donne, rien autre chose qu'un sujet d'amusement ?

Lorsque je fus rétablie de mes couches, nous partîmes pour Versailles, où habitait ma belle-mère ; elle avait acheté une petite maison dans un quartier retiré de cette triste ville, et y vivait dans une solitude absolue, souffrant moralement et physiquement d'une maladie bizarre, que les médecins n'ont jamais pu guérir ni définir ; elle ne pouvait entendre le moindre bruit, ni s'occuper activement de la moindre chose. C'est ainsi qu'elle a passé des années assise devant une petite table, sans livre, sans ouvrage quelconque, mais conservant, par un rare privilége, une vivacité d'esprit qui se passionnait pour toutes les grandes questions politiques et pour tout ce qui pouvait intéresser son fils ; elle avait été beaucoup plus malade encore avant mon mariage, aussi son fils regardait-il l'état où je la voyais maintenant

comme une résurrection. Grâce à Dieu, cet état s'est depuis lors encore amélioré chaque jour, et aujourd'hui, à près de quatre-vingts ans (1), elle est presque rentrée dans les conditions de la vie commune.

Un soir, en rentrant d'une longue promenade dans le parc de Versailles, nous trouvâmes mon beau-père tout effaré; il arrivait de Paris pour nous annoncer qu'on y faisait circuler une liste de chambellans sur laquelle était inscrit le nom de son fils. Nous ne fîmes d'abord qu'en rire, ne pouvant croire que dans la composition de sa nouvelle maison, l'empereur eut compris M. de Sainte-Aulaire qui vivait paisiblement sans nul rapport avec la cour et sans nul désir ni manifesté, ni même caché, d'y entrer. Pendant que ma belle-mère et son fils s'amusaient de l'empressement crédule de notre bon « papa gris » (les enfants l'appelaient ainsi), ma mère confirma la nouvelle en nous envoyant une seconde liste semblable à la première, mais fort authentique cette fois, puisque ma mère la tenait de M. de

(1) Nous ne l'avons perdue qu'en 1854, dans sa centième année

Montesquiou, nommé lui-même grand chambellan de l'Empereur... Il n'y avait donc plus de doute. Nous étions jetés dans une vie toute nouvelle sans l'avoir ni démandé, ni désiré, sans y avoir jamais pensé. La liste, que nous relûmes, sans rire cette fois, réunissait d'honorables notabilités; on ne pouvait que se trouver flatté d'avoir été choisi spontanément, alors que tant d'autres sollicitaient en vain. Mais, sans jamais s'être livré à aucune passion politique, M. de Sainte-Aulaire se trouvait, par sa famille, par la mienne, appartenir à l'opposition du faubourg St-Germain ; c'est là, sans doute, ce qui le fit choisir.

L'empereur, voulant rattacher l'ancienne aristocratie à sa nouvelle grandeur, cherchait les hommes jeunes, sans antécédents de haine personnelle contre lui, et cependant assez bien établis dans le parti ennemi pour en attirer d'autres par leur exemple. Mon mari délibéra avec lui-même d'abord, puis avec ses parents, avec ma mère surtout dont il craignait de blesser les sentiments intimes ; enfin il accepta sans plaisir, mais surtout pour éviter que l'éclat d'un refus le jetât

dans une opposition violente dont il prévoyait déjà toutes les fautes. Il accepta tout en jugeant bien aussi les difficultés, les chagrins que lui attirerait sa détermination. C'est ce qui ne manqua pas d'arriver. D'abord personne ne voulut croire à son *imparticipation* absolue. On supposa que, comme tous les autres (1), il avait plus ou moins sollicité cette clef de chambellan. La société dans laquelle nous avions vécu jusqu'alors devint, pour nous, froide, souvent offensive. Ma mère, dont la maison était un centre d'opposition, fut plus que jamais tendre et protectrice, bien que ses amis le lui reprochassent comme une faiblesse. Quand mon mari entrait, on se taisait avec une affectation désobligeante ; les vieilles femmes lançaient devant moi de ces mots piquants qui blessent, même quand on les dédaigne. Je commençai à souffrir dans la société, moi qui n'avais encore jamais rencontré que de la bienveillance !... C'est un grand danger que de ne plus éprouver cette confiance pour tout le monde, qui généralise aussi le désir de plaire. Quand la timidité se confond avec la méfiance, on est souvent disposé

(1) Excepté les ducs de Maillé et de Fitz-James, qui refusèrent, et qui ne devinrent l'objet d'aucune mesure de sévérité.

à savoir trop de gré à ceux qui nous rassurent contre nous-mêmes.

Le mariage de l'Empereur avec l'archiduchesse Marie-Louise se fit avec une grande pompe, qui rappelait plutôt les beaux temps de Louis XIV que la simplicité républicaine dont si peu d'années cependant nous séparaient. La cour s'organisa ; les officiers de la maison, chambellans ou écuyers furent divisés par quartiers, dont chacun était de service, tous les trois mois, auprès de l'Empereur ou de l'Impératrice. Il y avait service ordinaire et extraordinaire. Le premier ne quittait pas les Tuileries, l'autre ne paraissait qu'aux jours de fête ; mais ces fêtes revenaient souvent. Les lundis et les jeudis, il y avait spectacle et loto. Talma, Mlle Mars, tout ce qu'il y avait de talents s'y montraient tour à tour.

La cour, à cette époque, ressemblait à un palais de fées. Tous les visages y étaient jeunes ; les choses matérielles neuves et fraîches, car le palais magique s'était élevé et meublé sur un coup de baguette de l'enchanteur, sans qu'on eut aperçu le travail pour la construction. Chaque bataille avait fait surgir quelques maréchaux,

et le territoire conquis fournissait l'or qu'on leur prodiguait à la seule condition de venir le semer à Paris. L'Empereur se faisait apporter de toutes les parties de la France ou des pays conquis la liste des jeunes filles belles et riches, même belles et pauvres ; puis il ordonnait à ses généraux d'en choisir une pour femme... Alors, les familles riches, craignant de perdre leur fortune, et les familles pauvres espérant devenir riches, acceptaient également le sort que Napoléon improvisait pour leurs enfants, lesquels venaient orner sa cour. On n'y voyait pas de vieilles figures, car les personnes âgées s'éloignaient, en général, par fidélité au passé ; et si quelques-unes avaient consenti à se rattacher si tôt à l'Empereur, lui-même ne les aurait probablement pas jugées dignes d'être attirées. Il ne voulait donc, parmi l'ancienne noblesse, que des jeunes gens, parce que ceux-là, n'ayant que des antécédents en quelque sorte de traditions, ne manquaient, en le servant, qu'à leurs portraits de famille. Tout cela, sauf quelques exceptions éminentes de la part de sujets d'un mérite réel, M. de Montesquiou, le comte Louis de Narbonne..., etc.

On avait appelé de toutes parts les meilleurs artistes pour décorer le palais ; tout y fut subitement changé, jusqu'aux vieilles formes des meubles. On inventa pour les femmes un costume de cour magnifique ; rien ne devait ressembler à ce qui n'était plus ; mais le recommencer ; le pouvoir même fut si bien déguisé, qu'on sembla ne plus le reconnaître.

On a beaucoup parlé, dans le faubourg Saint-Germain, des *scandales* de la cour impériale. Ce mot était faussement appliqué. L'Empereur, au contraire, détestait les scandales, et il faut n'avoir pas vécu de son temps pour ignorer que ce qu'il détestait n'était pas !... Mais sa répugnance à cet égard, comme tous ses autres sentiments, prenait sa source dans l'amour intelligent du pouvoir, et n'avait aucune influence vertueuse. Aussi je n'entends par le mot scandale appliqué à la cour, que l'idée qu'il présente naturellement, de la publicité dans le mal. L'Empereur voulait être le maître, non seulement des vies et des biens, mais de l'honneur de tous ; il se croyait non-seulement Empereur, mais législateur, grand prêtre... Si jamais gloire étrangère l'a

empêché de dormir, ce ne peut être que celle de Moïse .. L'ordre qu'il lui plaisait d'établir comprenait la conduite des femmes aussi bien que celle des préfets. Son catéchisme était inflexible, et chacun l'aurait appris chèrement à ses dépens s'il ne l'eut su en quelque sorte naturellement, et récité de bonne grâce. Pour tous ceux qui l'entouraient, Napoléon semblait si grand, qu'il se confondait dans leur pensée avec une puissance morale ; la peur qu'il leur inspirait se trouvait si intimement mêlée avec la voix de leur conscience, qu'ils ne distinguaient plus qu'à peine sa volonté de la vertu. Quelques-uns aussi soumis, mais moins crédules, tout en obéissant à l'ordre extérieur exigé par lui dans les ménages, se dédommageaient en secret, et les intrigues cachées se nouaient en dépit de la vraie morale. Celle-là veut une source plus pure que la volonté d'un homme, si grand qu'il soit. Le culte, par lui rétabli, semblait plutôt un luxe convenable à sa cour, qu'un hommage et une manifestation de la foi nationale, un appui pour la faiblesse humaine. En réalité, la morale publique n'y avait rien gagné. Quelques romans domestiques, devinés ou entrevus, mettaient sur la voie de bien d'autres.

Je me rappelle plusieurs figures de jeunes femmes radieuses, ou pâles et cachant mal leurs inquiétudes, le lendemain d'une bataille ; des romances chantées en l'honneur des vainqueurs, et ces vainqueurs, en riches uniformes, racontant leurs périls passés devant de belles dames qui les récompensaient en tremblant pour l'avenir !

Je fis connaissance à la cour avec beaucoup de femmes, parmi lesquelles j'en distinguai tout de suite une qui m'est aujourd'hui très chère : c'est Mme Mollien. Depuis trente ans (1), notre connaissance est devenue successivement bienveillance, amitié, enfin ce qu'elle restera toujours : douce et complète intimité, sans qu'à aucune époque, à aucun degré de cette relation, j'aie eu un reproche à lui faire ou un mécompte par elle. L'esprit de Mme Mollien est sérieux et cultivé ; elle a su trouver, dans les ressources qu'il lui offre, les éléments d'un bonheur qui aurait manqué à une autre femme dans sa situation. Mariée fort jeune au comte Mollien, qui avait trente ans de plus

(1) Ceci est écrit depuis trente ans ; elle aurait dit aujourd'hui « depuis soixante ans. » Mme Mollien est restée jusqu'à la fin une des plus chères des amies de ma mère.

qu'elle, leur union a été constamment un modèle de bonne intelligence conjugale. Active et modérée d'opinions, elle s'est toujours fait respecter et aimer de tous ceux qui l'ont connue ; elle a sagement administré la fortune commune, dont la confiance de son mari lui laissait l'entière direction, tout occupé qu'il était lui-même de la fortune publique. Elle a été pour tous les siens une véritable providence ; le culte que son mari et sa sœur ont pour elle est, certes, bien justifié par le bonheur qu'ils lui doivent. Pour moi, j'ai souvent remercié Dieu d'avoir trouvé à cette cour une telle amie, et de n'y en avoir pas cherché d'autres !

Mes souvenirs de l'époque impériale sont assez confus. Quelques belles représentations de *Talma;* des quadrilles arrangés par la reine Hortense, où je dansai une fois en Péruvienne, une fois en Espagnole ; un grand bal masqué pendant lequel l'Empereur me promena une heure dans tous les salons, croyant que je ne le reconnaissais pas, m'accablant de questions ou d'observations sur les notabilités que nous rencontrions successivement dans notre promenade ; deux ou trois scè-

nes bien dramatiques, entre autres celle du départ de l'Empereur pour la campagne de Russie, au sortir d'une fête à l'Elysée ; tous les apprêts de ce départ, que l'événement a rendu si solennel, se mêlaient aux élégantes frivolités de la cour, où l'on discutait encore pendant le spectacle pour deviner la résolution de l'Empereur. Je me rappelle encore le morne silence lorsqu'au lieu de l'accompagner, suivant l'usage, après la fête, dans les appartements du loto, nous le vîmes s'arrêter devant le perron, monter dans sa voiture de campagne, entouré subitement d'écuyers, de pages, de valets portant des torches qui éclairaient cette scène si inattendue..... et la tristesse générale après que tout eût disparu..... Chacun se regardait avec une anxiété lugubre qui semblait présager que cette soirée était la dernière pompe de ce grand règne.

Mon second enfant, Victorine, est née le 28 juillet 1812. Mon mari fut, presqu'en même temps, désigné de service près l'Impératrice. Je restai seule à Etioles avec ma belle-mère. Mais bientôt, M. de Sainte-Aulaire s'ennuya de cette vie oisive et futile de la cour. Il demanda et obtint une

préfecture. On lui donna celle de Bar-le-Duc. Quelques jours avant celui qui était déjà fixé pour notre départ, sa fille, Caroline, tomba malade, et cette pauvre enfant, qui montrait déjà des qualités pleines de charmes, succomba après quinze jours de maladie. Cette grande douleur augmenta le désir que nous sentions de nous éloigner de Paris, et nous partîmes immédiatement pour Bar.

La préfecture se trouvait alors à l'extrémité de la ville : c'était une jolie maison avec un fort grand jardin, fermé par une rivière ; une serre et de beaux orangers embellissaient l'habitation qui me plut beaucoup, malgré les tristes dispositions dans lesquelles nous en prenions possession. Les premiers temps se passèrent fort solitairement. M. de Sainte-Aulaire se mit au courant de son travail administratif, tout nouveau pour lui. Ma mère vint passer avec nous quelques mois. Le 12 novembre 1813, Eulalie vint au monde. Lorsque je fus relevée, je commençai à voir un peu de monde. Nous fîmes connaissance avec le duc et la duchesse de Reggio, établis à Jendheur, tout près de Bar.

Le château de Jendheur est une ancienne abbaye dont le maréchal Oudinot a fait une superbe habitation ; lui et sa charmante femme y recevaient tous les environs. Je me liai très-vite avec la duchesse de Reggio. Je ne sais si tant d'années remplies de tant d'événements m'ont fait oublier d'elle ; quant à moi, je n'oublierai jamais cette femme respectable dès sa jeunesse, dominant par sa conduite sans reproche toutes les difficultés de sa situation. Elle était, à tous égards, beaucoup plus sérieuse que le ton de sa maison, et bien supérieure à tout ce qui l'entourait. Le bon maréchal n'avait jamais appris qu'à faire la guerre. Quand il ne la faisait pas, il se désennuyait par des passe-temps un peu soldatesques auxquels sa large hospitalité n'associait que trop ses convives. Quatre ou cinq aides-de-camp l'entouraient et se prêtaient de bonne grâce à toutes ses gaîtés. Je retrouvai là les bons tours en usage au château de Louville, avec toute la gaîté militaire de plus, au lieu des entraves aristocratiques.

Le maréchal, malgré les blessures qu'il venait de recevoir en Allemagne, et qui le retenaient

encore en convalescence à Jendheure, s'était mis en tête de me donner des leçons d'équitation ; il me plaçait sur un petit cheval cosaque, montait sur un autre et frappait le mien de son mieux. Je ne sais comment la peur ne me fit pas tomber vingt fois. Je m'en tirais cependant ; et cela m'amusait beaucoup malgré ma frayeur. Il y a, pour une femme, dans le plaisir de monter à cheval, quelque chose de très vif et d'inattendu. C'est une sorte de liberté et de puissance hors de nos limites naturelles ; nous dominons par l'adresse une force animée, et il semble que la rapidité de la marche excite à rêver de beaux sites inconnus que peut-être on va découvrir après un temps de galop, au détour de cette longue allée !...

Mes occupations se bornaient à recevoir, les dimanches et jeudis, les dames de la ville basse qui venaient jouer au boston ; elles me savaient gré d'être timide ; et cela les flattait parce que j'étais Parisienne. J'allais quelquefois visiter l'hôpital de Faim, à trois lieues de Bar, pour y voir les bonnes sœurs de Saint-Charles, qui soignaient les malades avec une admirable charité. C'est

dans cet hôpital qu'un peu plus tard nos pauvres soldats, chassés de poste en poste, se réfugièrent pour s'y faire soigner, et les religieuses se pressaient autour du typhus avec un silencieux héroïsme. Il en succomba seize dans les trois départements de la Meuse, de la Meurthe et de la Moselle. Mais je ne veux pas anticiper sur cette triste époque, car je ne me sentirais plus disposée à raconter mes joies de Jendheure et de Bar-le-Duc.

La ville était toute commerçante. Sur douze mille habitants, il y avait à peine quatre familles jouant à l'aristocratie dans leurs petits réduits de la ville haute. C'était Mme la baronne de R..... et M. le chevalier de N..... qui formaient l'opposition au gouvernement impérial, et représentaient à Bar le faubourg Saint-Germain, en ne venant point à la préfecture. Les notabilités de la ville basse étaient alors MM. Porriquet, Henriquet, Gillon et plusieurs autres dont j'oublie les noms, presque tous parents du maréchal, qui, du haut de sa glorieuse fortune, soignait sa famille et ses camarades d'enfance avec une honorable simplicité. M. Jacqueminot,

son aide-de-camp, animait toute la ville par sa gaîté. De temps en temps, nous allions passer une semaine à Verdun, seconde ville du département de la Meuse. C'était, depuis deux ans, la prison de deux cents Anglais, odieusement retenus par ordre de l'Empereur. Leur présence avait donné à cette petite ville un aspect tout particulier. Parmi ce grand nombre de prisonniers, il y en avait de riches et de considérables, qui prenaient leur malheur en patience et dépensaient leurs revenus en bals, fêtes, spectacles même, car ils avaient fait venir une troupe de comédiens. De beaux chevaux arrivaient de Londres pour courir devant les jolies Verdunoises. Chaque soir, dans les maisons élégantes, on prenait le thé, chose fort étrange alors en France ; puis on jouait gros jeu, et on se couchait tard, ce qui excitait au plus haut point la critique jalouse du chef-lieu Bar-le-Duc, où la cloche de neuf heures faisait accourir toutes les servantes, le fallot à la main, pour reconduire chacun chez soi.

Nous assistâmes, Mme de Menou et moi, à quelques belles courses de chevaux anglais. Les deux beautés de la ville, Mlle Gand et Mlle G....,

donnèrent de très bonne grâce le prix aux vainqueurs. Après plusieurs années de séjour, il se fit quelques mariages ; entr'autres celui d'une de mes cousines, Mlle de Roche, avec le colonel Streitchy. Victorine Streitchy, ma filleule, née de ce mariage, vient de se faire religieuse à Amiens.

Théodore de Meulan était gouverneur militaire de la place ; et, malgré son rôle forcé de geôlier, il se faisait honorer et aimer de tous ses hôtes involontaires.

Le maire de Verdun avait trois filles ; l'ainée, Victoire G....., moins jolie que ses sœurs, était pourtant recherchée par un officier de la garnison. Cette honnête fille était adorée de sa famille. Elle avait jusque là refusé de se marier pour rester près de son père aveugle ; mais cette résolution ne tint pas contre les protestations d'un jeune officier. Elle lui montra de la confiance, puis de la tendresse et enfin beaucoup d'amour dans une lettre qui répondait à des promesses de mariage. C'est tout ce que voulait ce misérable, qui se moqua de la pauvre Victoire et livra sa lettre pour servir de thême à un joyeux dîner de

garnison. Le bruit en courut bientôt dans la ville, et arriva, à travers l'honnête famille, jusqu'au cœur de la malheureuse fille. Elle tomba dans une profonde tristesse, dont elle ne se releva que folle. Cette histoire ne peut être que celle de bien d'autres filles crédules qui habitent une ville de garnison ; et c'est précisément ce qu'elle a de commun, mêlé à ce qu'elle a d'horrible, qui m'a vivement frappée alors. La lecture des romans m'avait habituée à ne voir de catastrophe qu'après six volumes d'aventures compliquées. Je croyais que tous les séducteurs étaient des monstres, marqués d'un signe visible pour tous, excepté pour quelques jeunes victimes ornées de tous les charmes poétiques, et je voyais là un jeune monstre comme tant d'autres, amoureux quelques jours d'une pauvre fille fort ordinaire, dont il brisait toute la vie aussi étourdiment qu'on jette en passant la fleur ramassée en chemin !...

Les réflexions amenées par l'histoire de Mlle G.... ne me laissèrent pourtant pas beaucoup de traces. Je retournai à Bar, où ma vie était peu sérieuse. Elle eut pu l'être, si j'avais compris alors les bonnes occasions offertes à mon âme pour sortir des langes

de l'enfance. Mais les occasions ne se multiplient que pour ceux qui les cherchent, et surtout qui en profitent. « Je donnerai à celui qui a ! » dit l'Ecriture. Je voyais sans fruit d'admirables exemples de charité : la sœur Rosalie (1) m'aimait et m'aurait initiée, si je l'avais voulu, à ses secrets d'amour maternel pour les orphelins et les pauvres. Enfin, bien des portes s'entr'ouvraient pour moi, que je n'ouvrais pas toutes grandes. J'admirais sans songer à imiter, et je ne comprenais pas qu'une des multiplications divines de la charité, c'est d'attirer ceux qui en sont les témoins, comme de soulager ceux qui en sont l'objet. Quand j'avais vu les sœurs se presser autour des pauvres malades, je disais : « C'est bien beau ! » puis je retournais à Bar, ou à Jendheur danser et monter à cheval gaîment sans plus penser aux pauvres, comme si ces saintes filles et moi n'étions pas sous la même loi de charité et de sacrifice !

Nous entrons maintenant dans une triste période, par laquelle il faut bien vous faire passer

(1) Voir sur la sœur Rosalie l'avertissement, page III.

avec moi. La campagne de Russie avait été funeste. Le typhus s'était déclaré parmi nos troupes. On refoulait sur le Rhin des charrettes pleines de soldats mourants, que les préfets de l'Est avaient ordre de distribuer dans les hôpitaux ; et comme le nombre de malades dépassait celui des lits disponibles, il fallut les répartir dans les villages, au risque qu'ils y portassent la contagion. La conduite des employés militaires et civils fut admirable à cette triste époque, et encore après, lors de l'affreuse retraite de Moscou. Je ne veux pas oublier le beau trait des médecins anglais, prisonniers à Verdun, qui écrivirent au préfet pour lui demander la permission d'aller soigner les malades atteints du typhus partout où on les enverrait, promettant de revenir ensuite dans la ville qui leur servait de prison. Plus tard, lorsque le département de la Meuse fut envahi par les troupes étrangères, M. de Meulan voulut diriger ces quatre cents étrangers sur un point éloigné de l'invasion. N'ayant plus assez de troupes pour les conduire à Guéret, qu'on désignait comme nouveau lieu de dépôt, il leur dit qu'il les laissait libres sur parole pour se rendre, chacun de son côté, à Guéret, où lui-même allait faire préparer

leur logement. Aucun n'a manqué à l'appel au lieu de rendez-vous désigné.

Bientôt, les Cosaques, qui marchaient vite, arrivèrent à quelques lieues de Bar. M. de Sainte-Aulaire me fit partir précipitamment avec mon beau-père et mes enfants, excepté Eulalie, que le médecin trouva dangereux de faire voyager sitôt après sa naissance, et que nous laissâmes avec sa nourrice Maxence, bien soignée par nos amies, pour nous être renvoyée quelques semaines plus tard. En arrivant à Paris, je fus loger chez ma mère. J'y trouvai tout le monde consterné ; on attendait chaque jour l'entrée « des alliés », et on craignait surtout que la défense des Parisiens attirât de terribles désastres sur la ville.

Mon mari était resté à Bar pour y attendre les ordres de l'Empereur. Il m'avait fait promettre de sortir de Paris en même temps que l'Impératrice, et de prendre la même direction qu'elle, la duchesse de Montebello, dame d'honneur, lui ayant promis elle-même de me prévenir à temps, lorsque le conseil présidé par M. de Talleyrand jugerait qu'il n'y aurait plus sécurité à Paris pour ceux

qui appartenaient à la cour. Il me donnait donc rendez-vous dans le lieu où on aurait décidé de rassembler autour de l'Impératrice les débris du gouvernement impérial. Un matin, Mme de Montebello me fit dire que le départ de la cour était décidé pour le soir même, dans la direction de Blois.

J'allai bien vite dire adieu à ma mère. Nous ne savions quand nous nous reverrions, car elle-même ne voulait pas quitter Paris. Mes sœurs et Mme de Menou étaient réunies près d'elle et se rassuraient ou s'affligeaient ensemble. Auguste de Menou, qui était alors jeune et jolie, me parut surtout désolée. Ses lamentations me restèrent sur le cœur, on verra tout à l'heure pourquoi. Mon beau-père m'accompagna. Nous laissâmes Victorine à Etioles, et nous emmenâmes Egédie et Louis, qui commençait à pouvoir supporter la fatigue. Nous nous achéminâmes par Versailles et Rambouillet, vers Chartres, où M. de Sainte-Aulaire devait nous retrouver.

A Versailles, au milieu de l'encombrement des fuyards, je trouvai la duchesse de Reggio. Son mari était encore avec l'Empereur; et elle aussi

avait pour instruction de suivre l'Impératrice. Nous convînmes d'associer nos fortunes jusqu'à Chartres. La confusion était affreuse sur les routes ; les paysans d'un village conduisaient leurs familles, leurs bestiaux et jusqu'aux ustensiles de leur ménage à la suite de l'armée, afin d'en être protégés. A peine trouvait-on de quoi manger dans les auberges ; pas moyen de se coucher dans des lits. A Rambouillet, nous trouvâmes la reine Hortense, qui suivait l'Impératrice avec ses deux fils, Napoléon et Louis. Elle nous fit offrir de passer quelques heures de la nuit au château ; nous acceptâmes, et au point du jour, nous reprîmes la route de Chartres. Mais la duchesse de Raguse, que nous rencontrâmes à quelques lieues de la ville, nous dit qu'il fallait faire un détour, parce qu'on apercevait déjà les Cosaques sur la route. Mon oncle, M. de Saisseval, se trouva là dans son cabriolet, plus démoralisé qu'aucune de nous. Il me monta la tête sur le danger d'être rencontrée par les ennemis, sur la grande route, m'assurant qu'il fallait se hâter de gagner une grande ville, afin de s'y faire prendre ; parce que les désordres seraient toujours moindres, sous les yeux d'officiers supérieurs commandant.

Nous nous laissâmes donc conduire par la peur de M. de Saisseval, pour gagner par la traverse, le chateau de Louville où nous passâmes la nuit. Le lendemain. M. de Saisseval fut le premier sur pied avec ses terreurs de la veille : « Allons, Mesdames, levez-vous bien vite ; dépêchons-nous d'aller nous faire prendre à Chartres, dans une bonne ville où on ne me tuera pas ! » Le pauvre homme commençait toujours ses phrases par *nous* ; mais bientôt dans le trouble, emporté par son vrai sujet, il ne pouvait s'empêcher de les finir par : *Je* ou moi ! C'était pourtant encore la bonne tête de la caravane. Aussi nous suivîmes ses avis, en envoyant vite chercher des chevaux de fermiers pour nous conduire à Chartres.

La duchesse de Reggio n'a pas oublié, j'en suis sûre, nos rires d'enfants au moment de quitter Louville, quand mon oncle vint nous dire avec un certain embarras : « Permettez-moi de » faire placer mon cabriolet entre vos deux voi- » tures, à une égale distance de l'une et de l'au- » tre. » Volontiers, mon oncle ; comme vous vou- » drez ; mais pourquoi ? » — « Ma chère petite » nièce, parce que si nous rencontrons les Cosa-

» ques devant nous, la première voiture qui les » verra de loin, dans ces grandes plaines, avertira » les autres, et mon cabriolet pourra fuir dans » une autre direction... Si, au contraire, les Cosa- » ques étaient à notre poursuite, également averti » par la dernière voiture, je fuirais en avant !... » Nous ne pûmes lui répondre qu'en riant de bon cœur... « Vous voyez bien, ajouta-t-il, que je ne » vous fais aucun tort ; vos voitures sont trop » lourdes pour fuir et échapper ; tandis que mon » cabriolet, qui est très léger, le peut parfaitement » dans les conditions que j'indique... » Sa logique était irréfutable ; aussi le laissâmes-nous se placer comme il l'entendait, à égale distance entre nos deux voitures. Trois heures après, nous arrivions à Chartres, sans avoir rencontré de Cosaques, ni devant ni derrière nous. Quelques jours après, les alliés occupèrent la ville, à la grande satisfaction de M. de Saisseval, qui ne nous avait, après tout, pas trop mal conseillées, car il n'y eut aucun désordre.

M. de Sainte-Aulaire vint passer quelque heures avec nous à Chartes. Puis, nous y voyant en sûreté, il se crut obligé d'aller retrouver l'Impé-

ratrice, et partit pour Blois, où elle s'était retirée. Deux jours après, la duchesse de Reggio reçut l'ordre d'aller rejoindre son mari à Tours. Je la vis partir avec regret. Nous étions bien jeunes encore, et déjà nous avions passé ensemble de bien gais et de bien tristes jours !...

Pendant une semaine, aucune lettre ne me parvint. Je n'osais quitter Chartres sans la permission de mon mari; d'ailleurs, où aller?... Nous savions confusément que les alliés étaient entrés à Paris, qu'on ne s'y battait pas ; mais les routes étaient-elles bien sûres? L'Empereur ne se défendait-il pas encore quelque part? Je peux compter ces jours de Chartres parmi les plus longs de ma vie. Ils finirent pourtant enfin... Je reçus une lettre de M. de Sainte-Aulaire qui me disait d'aller l'attendre à Versailles, chez ma belle-mère, et que là je trouverais une lettre de ma mère qui, mieux informée que nous ne l'étions tous, puisqu'elle n'avait pas quitté Paris, me donnerait des directions que je n'aurais qu'à suivre.

J'arrivai heureusement à Versailles. Le triste

spectacle que nous y avions vu quelques semaines plus tôt était remplacé par un autre, si inattendu, si étrange, que les souvenirs qui m'en restent très présents sont, dans mon esprit, comme les images d'un conte de fées. Au lieu des rues de Versailles encombrées de soldats de la vieille garde qui regagnaient tristement la Loire ; au lieu des paysans fuyant avec leur famille et leurs bestiaux, je trouvai dans ces mêmes rues, sur la place d'Armes, une population animée, la plus joyeuse du monde, mêlée à des troupes dont je ne reconnaissais pas l'uniforme ; des officiers tout brillants qui n'avaient pas du tout l'air d'être considérés comme ennemis..., les maisons pavoisées de drapeaux blancs; enfin une superbe musique militaire, jouant l'air de : « *Vive Henri IV!* » que je me rappelais vaguement avoir entendu chanter à mon grand-père. On était gai, jusqu'à l'extravagance, dans cette majestueuse ville de Versailles, que je venais à peine de quitter si lugubre ! C'était un dimanche ; j'entrai dans une église pour entendre la messe. Quand elle fut finie, on entonna à tue-tête le *Domine salvum fac Regem Ludovicum!* Je ne savais pas qu'il y eût au monde un Louis de

Bourbon, et j'aurais aussi bien cru à la résurrection de saint Louis qu'à celle de Louis XVIII (1).

Après la messe, je retournai dans la petite maison de ma belle-mère, et j'y passai quelques heures toute seule, me demandant si j'étais bien éveillée. Le soir, je reçus un billet de ma mère qui m'engageait à revenir à Paris, « *où tout était bien changé...* » disait-elle...

Oh ! oui, tout y était bien changé, en effet. Vous vous rappelez que j'avais laissé le salon de ma mère dans la désolation et les larmes ; Mme de Menou surtout, ne pouvant se contenir. Eh bien ! en arrivant à Paris, après dix jours de fuite à Versailles, Louville et Chartres, je descends chez ma mère, la tête étourdie et le cœur me battant bien fort ; je monte l'escalier en courant, j'ouvre la porte de l'antichambre, celle du salon, sans que personne m'entendit ; moi, j'entends et je vois, mais sans rien comprendre.

(1) Je me rappelle avoir entendu, il y a quelques années, le bon et véridique baron de Damas nous raconter un soir, dans son salon, à Hautefort, que sa femme, Mlle d'Hautefort, lui avait avoué qu'elle aussi, avant 1814, avait complètement ignoré qu'il restât aucun prince de la maison de Bourbon, et que la Restauration seule l'avait tirée de son inexplicable ignorance à cet égard. *(Note de l'éditeur.)*

Ma mère était assise tranquillement entre deux officiers russes, occupée à broder; — je vous dirai tout à l'heure ce qu'elle brodait. — Ma belle-sœur, au piano, jouait un air singulier; c'était une *mazurka*... Enfin Mme de Menou dansait cette *mazurka* avec un petit officier russe, aux grands applaudissements de mes deux sœurs. J''entre enfin; ma mère m'aperçoit et accourt pour m'embrasser; les autres, parlant toutes à la fois, riant comme des folles, m'expliquent que tout va à merveille; qu'elles sont enchantées; que ce qu'elles dansaient était une polonaise; que les deux officiers russes étaient deux Français, nos cousins, émigrés et au service de l'empereur Alexandre (1); que ma mère brodait une écharpe pour M. Ivan-Ivanowitch, qui dansait la mazurka à merveille; que le roi Louis XVIII était enfin remonté sur son trône pour le bonheur de la France..., etc., etc. Voilà comment, en effet, tout était bien changé à Paris!

Il y a dans ma mémoire à ce moment une la-

(1) C'était le comte Louis de Saint-Priest et le comte de Lagarde.

cune de huit jours, que je voudrais faire plus longue!... Je ne sais vraiment pas ce qui m'arriva pendant ces huit jours, comment ma tête bouleversée se calma; comment je pris mon parti d'être aussi enchantée que les autres, de ce qui, quelques semaines auparavant, nous mettait toutes au désespoir; enfin comment je répétais moi aussi: « Grace à Dieu, le roi Louis XVIII est remonté sur son trône!... » Le fait est, qu'une semaine à peine après mon retour de Versailles, si la duchesse de Reggio était entrée dans le salon de ma mère, elle y aurait vu le spectacle qui avait pensé me faire devenir folle; et de plus elle y aurait vu moi, sa compagne de si récentes infortunes, dansant la mazurka en quatrième, pendant que ma mère achevait de broder l'écharpe blanche, destinée à M. Ivan Ivanowitch, cet officier russe établi chez elle par billet de logement!

L'extravagance répandue dans l'air à cette époque, ne peut être comprise par ceux qui n'ont alors pas vécu et respiré cet air-là. Une véritable folie attaquait toutes les intelligences; on pourrait presque dire les consciences. Des hommes graves oubliaient les malheurs de notre pays pour se

divertir comme des enfants. Chaque jour, c'était une fête chez quelque grand personnage ; nous allions danser avec le roi de Prusse ou l'empereur Alexandre ; le prince Schwarzemberg, entre autres, donna un beau bal à Saint-Cloud. Nous y fûmes, ma belle sœur et moi ; on recevait les femmes en leur offrant un bouquet magnifique ; après quoi, on les faisait passer galamment sous un portique formé avec nos drapeaux français... nos beaux et malheureux drapeaux ! ... et nous dansions avec ceux qui nous les avaient pris ! ...

Pendant les premières années de la Restauration, nous vîmes passer à Paris toute l'Europe ; les souverains étrangers remplissaient les théâtres, les promenades. A un bal chez le duc de Wellington, le roi de Prusse se fit présenter à moi par Alexandre de Humboldt. Il me dit que ses fils avaient été frappés de ma ressemblance avec leur mère, et qu'il en avait lui-même été touché comme eux. Il me fit valser, par amour pour la reine, et me demanda la permission de venir quelquefois chez moi. Je lui répondis que je ne restais jamais chez moi le soir, mais que ma mère serait fort heureuse de le recevoir, et

que nous passions toujours chez elle nos soirées en famille. Le lendemain, il vint avec son fils, le prince royal, et M. de Humbold. Deux jours après, il revint avec son second fils ; puis il prit l'habitude d'achever presque toutes ses soirées chez ma mère. Sa conversation roulait, en général, sur des détails de sa famille ; sur sa vie de Potsdamm. Il n'avait pas d'esprit ; mais une grande bonhommie qui en tenait lieu. Nous allions quelquefois avec lui, dans la journée, visiter quelque monument public. Un jour, nous fûmes à la Monnaie où on frappa sa médaille, qu'il me donna. Je dois l'avoir encore dans quelque tiroir.

Voici une triste histoire qui se rapporte à cette époque. M. de Latour-du-Pin-Gouverney, aide-de-camp du maréchal duc de Bellune, se trouvait seul au château de Menars, appartenant au maréchal, lorsqu'un coup de fusil, parti d'une des fenêtres d'un pavillon, tua une vedette prussienne, placée à quelque distance. Les officiers prussiens portèrent plainte ; on mit en jugement devant un conseil de guerre le jeune Gouverney, qu'un témoin disait avoir vu tirer ; il fut condamné à passer quatre ans dans une forteresse,

près de Potsdamm. Sa mère écrivit au roi de Prusse pour demander grâce ; il refusa de lire la lettre. Elle fit demander une audience qu'elle n'obtint pas. Enfin, au désespoir, elle vint trouver ma mère, sachant que nous recevions souvent le roi, et nous conjura de lui obtenir un moment d'audience. Je la demandai le jour même ; elle me fut refusée brusquement : « Si je cédais, me dit le roi, mes soldats ne seraient plus en sûreté ; il faut que M. de Gouverney parte dans trois jours...» Je racontai, mais sans succès, le désespoir de la pauvre mère. Le roi persista dans son refus, et partit ce jour-là beaucoup plus tot qu'à l'ordinaire. Quand Mme de Gouverney apprit ce refus elle tomba dans un véritable désespoir. Ne sachant plus que faire, nous lui proposâmes de forcer la pitié du roi par une apparition subite, qui pourrait bien nous brouiller avec lui, mais qui avait quelque chance de réussir pour elle. Le soir donc, elle se plaça dans la chambre de ma mère, et lorsque le roi fut entré dans le salon, elle vint se jeter à ses pieds. Il eut d'abord beaucoup de colère ; puis beaucoup d'humeur ; puis, comme nous l'avions prévu, les larmes de la pauvre mère touchèrent son excellent cœur paternel, et il

céda, en nous grondant bien fort toutes, mais les larmes aux yeux. Il écrivit cette grâce sur la table de ma mère. Mme de Gouverney l'emporta, pénétrée de reconaissance et de joie. — Dix mois plus tard, la malheureuse femme pleurait la mort de ce fils, tué en duel à Paris, à la suite d'une misérable querelle, qu'il n'aurait pas eue dans la forteresse de Prusse... Les voies de Dieu ne sont pas nos voies !

Chaque soir, ma mère recevait plusieurs officiers étrangers. Je me rappelle quelques aides de camp de l'empereur de Russie, entre autres les comtes Orloff, Pahlen, Potemkin et Ouwaroff : celui qui, dit-on, eut le pouce mordu par l'empereur Paul, pendant que celui-ci était assassiné par les amis de sa femme. Tous ces jeunes officiers russes étaient remarquablement élégants et polis, mais factices à tel point que tous se ressemblaient. Et maintenant, lorsque j'essaie de me les rappeler individuellement, cela m'est impossible. Un de leurs noms, n'importe lequel, éveille en moi le souvenir des officiers russes, et non de l'un d'eux en particulier. Je crois que leur esprit est en commun comme leur figure, et

qu'ils ont tous une même conversation futile et vide.

C'est à cette époque que je rencontrai, pour la première fois, Mme de Staël ; je la vois encore, entrant dans le salon de Mme de Boigne, où tout notre Paris avait été invité ce jour-là à son intention. Le cœur me battait en l'attendant ; mon imagination l'aimait d'avance. J'avais tant pleuré en lisant ses ouvrages ! Enfin elle arrive, et tout le monde se tait pour la mieux voir. Elle avait une robe blanche et un turban rouge : je ne puis dire comment je la trouvai, car je ne jugeais pas ; je sentais trop vivement pour cela ; et, même depuis, après l'avoir vue bien souvent, je n'aurais pu dire si je la trouvais très belle ou le contraire. Ses grands yeux si expressifs s'emparaient de l'attention au point que l'on ne voyait plus rien, que ce long regard vif et douloureux qui donnait et demandait tant de sympathie. Derrière elle, tout près d'elle, marchait sa jeune fille, Albertine de Staël. Elle était bien jolie. Jamais je n'oublierai cette physionomie si riche de tant d'expressions diverses, et qui conservait pourtant l'unité simple et pure de l'enfance. In-

souciante, fière, intelligente. Ce qui dominait, dans cette charmante figure, c'était l'élévation. L'habitude de vivre près de sa mère lui avait donné une espèce de dédain pour la vie commune à laquelle elle ne se mêlait pas. Je l'ai vue souvent passer des heures entières dans un salon, regardant sans timidité et sans curiosité, ne parlant pas, n'écoutant pas précisément, et certes, alors, sa physionomie n'était pas oisive. Mais jusqu'à la mort de Mme de Staël, Albertine n'a communiqué avec rien. Sa vie était de seconde main. Elle parlait, écoutait à travers sa mère, qui était pour elle le foyer de lumière et d'amour. Je reviens chez Mme de Boigne ; ce jour-là je n'osai me faire présenter à Mme de Staël, qui resta peu de temps et fut toujours fort entourée. Quelques jours après, je reçus pourtant une invitation d'elle pour un rout dont Mme de Boigne avait fait la liste. J'y fus bien intimidée par l'idée qu'elle me parlerait. La duchesse de Duras me présenta à Mme de Staël, qui me dit tout simplement bonjour. Mlle Albertine me salua avec sa jolie figure dédaigneuse et ne me dit rien. Je ne devinai pas alors quelle tendre amitié devait nous unir plus tard.

Peu à peu la folle gaîté de Paris se calma. Chacun reprit sa place, et je puis dire sa tête. On songea aux choses sérieuses, et les affaires reprirent leur cours. Les préfets furent renvoyés à leurs postes, et mon mari partit avec moi pour Bar. Le duc de Reggio avait fait sa soumission : il vint aussi avec sa femme dans notre département de la Meuse, que le duc de Berry devait bientôt visiter. Ainsi, en moins de trois mois, cette grande chute de Napoléon était accomplie, et ses plus chers amis allaient préparer leurs châteaux pour y fêter ses successeurs.

En attendant l'arrivée du prince, nous fûmes, mon beau-père, Egédie et moi, passer six semaines aux eaux de Plombières. Nous y trouvâmes Mme d'Ourches, M. de Lagarde et quelques genevoises, Mlle Sophie Pictet, Mme de Châteauvieux, etc.

C'est une singulière chose que cette vie des eaux. Je ne la conseillerais jamais sans nécessité à de très jeunes femmes. L'intimité la plus complète s'établit tout de suite avec des gens qu'on n'a jamais vus, et que pour la plupart on ne doit jamais revoir, ce qui ôte avec eux toute respon-

sabilité. Et quelle intimité ! c'est comme un long bal masqué. Imaginez-vous une grande salle remplie par quinze ou vingt baignoires, séparées l'une de l'autre seulement de quelques pieds, dans lesquelles chacun venait à son tour prendre place avec le costume de rigueur. C'était une énorme blouse en laine grise avec un fichu de madras sur la tête. L'ampleur et l'épaisseur de cette blouse ne pouvait parer qu'au positif, mais ne changeait pas l'incroyable inconvenance de passer ainsi entre les baigneurs déjà placés pour venir se jetter là soi-même au milieu des rires les plus bruyants ; on restait une ou deux heures causant, riant, et mangeant de petits gâteaux du pays qui étaient apportés de quart d'heure en quart d'heure tout chauds sur de jolis petits plateaux de sapin. Le moment critique était, comme vous le pensez bien, la sortie, chacun faisant des façons pour passer le dernier. Mais comme cette bonne chance ne pouvait être générale, il fallait bien que les plus hardis prissent leur parti. Alors deux grandes baigneuses apportaient une couverture qu'elles tenaient, l'une devant, l'autre derrière, en manière de paravent et elles escortaient ainsi le sortant

jusqu'à la petite porte d'un cabinet où cet étrange trio se précipitait. Après un pareil début de journée, la pruderie ou l'étiquette auraient eu mauvaise grâce, aussi n'en essayait-on pas en se rencontrant à la promenade qui suivait le déjeuner ; c'est là que s'arrangeaient les parties de cheval ou d'âne qui attendaient tout sellés sur la place. Souvent nous allions en troupe boire du lait dans la ferme à Jacquot ou chez le père Vincent. Le père Vincent était un vieux montagnard, homme de génie, qui après avoir vécu vingt ans dans un chalet avec *sa Baucis,* vint un jour à Plombières ; là, ayant entendu jouer du piano, il en fut si extasié, que rien ne pouvait l'arracher de la chambre où était placé cet instrument ; c'était un des salons du Casino. Le pauvre homme y passa trois journées entières à examiner les cordes, les touches, les marteaux, puis il alla acheter ce qui lui sembla nécessaire et retourna dans sa montagne où, au bout d'une année, il eut achevé un véritable piano fort grossier et incomplet, mais enfin un piano qui rendait des sons passablement justes et qui fit sa gloire, car personne depuis n'habitait Plom-

bières sans aller essayer le singulier instrument du père Vincent.

Une de nos plus belles courses fut celle du *Val d'Ajour*. C'est là, dans le cœur des Vosges, qu'habite depuis plusieurs siècles une famille dont les membres, de père en fils, n'ont pas d'autre nom que : les *Val-d'Ajour*, et qui ont, au dire de tout le pays, un merveilleux secret pour remettre les membres cassés aux hommes et aux bestiaux. Nous fûmes les visiter avec la duchesse de Saint-Leu, dans un char à bœufs, à travers une superbe forêt de sapins. Je ne sais si les images qui me sont restées de la nature dans les Vosges, ont été colorées par ma jeunesse, et par la seule comparaison que j'en pusse faire alors, avec les plaines de ma Bauce ; mais les montagnes et les petites vallées qu'elles renferment m'apparaissent encore aujourd'hui ravissantes. Ce qui me met pourtant un peu en méfiance de mon admiration d'alors, c'est que je ne retrouve dans mon souvenir aucune forme précise, et que je ne saurais en rien dessiner.

En quittant Plombières, où M. de Sainte-

Aulaire était venu nous chercher, nous passâmes par Géralmé, les lacs de Longe-Mer et Retourne-Mer, pour rejoindre la route de Bar-le-Duc ; je vis, entre Remiremont et Epinal, le lieu qu'on appelle *le Saut-des-Officiers*, parce que la tradition raconte qu'une fois deux jeunes officiers emportés par leurs chevaux, tombèrent, enfermés dans une voiture, au fond de la Moselle, d'une élévation de trente pieds, et y furent noyés ; le fait de la chûte est exact. Mais, grâce à Dieu, les officiers ne s'y noyèrent pas. L'un d'eux était mon père, qui n'y fut pas même blessé. Il m'a souvent raconté qu'après s'être débattu quelques secondes, ne sachant pas nager, il saisit un des débris de la voiture et se soutint sur l'eau, d'où quelques ouvriers, qui travaillaient sur la route, accoururent à son secours, et parvinrent à le tirer. A peine remis sur ses pieds, il monta à cheval et partit à franc-étrier pour aller porter lui-même de ses nouvelles à ma mère.

Auprès de Remiremont, je fus, pour la première fois de ma vie, voir lever le soleil sur la montagne de Ballon. Un fort orage nous priva du soleil ; mais nous vîmes, au milieu du tourbil-

lon de nuages qui nous enveloppaient, la foudre à nos pieds. C'est un magnifique spectacle, que je n'ai jamais revu depuis. Le lendemain, le beau temps revint et nous continuâmes notre route. Arrivés à Bar, il fallut préparer la réception du duc de Berry, et s'arranger pour lui faire passer agréablement les trois journées qu'il nous destinait. Il arriva aux acclamations des habitants, qui lui donnèrent un bal à l'hôtel-de-ville. A Jendheur, le maréchal lui prépara une fête sur l'eau qui pensa finir tragiquement. M. Jacqueminot, aide-de-camp du maréchal, dans son zèle pour divertir le prince, se jeta tout habillé, une heure après un grand repas, dans la rivière glacée du parc. Il fit d'abord beaucoup de jolis tours sur l'eau, suivant notre bateau à la nage ; nous nous en amusions. Peu à peu nous le vîmes pâlir et perdre connaissance ; son camarade, M. de Bourcet s'écria : il se noye !... puis s'élança dans l'eau, appelant à grands cris un batelier. Tous deux repêchèrent M. Jacqueminot qui, sans leur courage, ne parlerait pas aujourd'hui à la chambre des députés.

Peu de temps après le départ du duc de Berry,

M. de Sainte-Aulaire fut nommé préfet à Toulouse ; c'était un grand avancement, mais il nous attrista. Nous aimions Bar et ses environs. Il fallut cependant paraître recevoir cette faveur avec empressement. Aussi partîmes-nous aussitôt que nos adieux et nos paquets furents faits. Mon mari me conduisit à Paris chez ma mère ; lui-même alla seul pour s'installer à Toulouse, où je devais venir le rejoindre au printemps.

L'hiver fut fort animé. Je voyais chez ma mère la nouvelle société d'émigrés ramenés par Louis XVIII. Alors commencèrent les inimitiés de salon. Tout ce qui n'avait pas servi l'empire, aussi bien les refusés que les opposants volontaires, se présentaient comme martyrs de fidélité à ses opinions, attendant récompense en honneur ou en argent ; et pour mieux assurer son droit à ces récompenses, on croyait devoir signaler chaque jour l'ardeur de son dévouement par quelque impertinence à l'adresse de ceux qui, depuis dix ans, avaient fait quelque chose. Ceux-ci, à leur tour, croyaient se venger en jetant un ridicule facile sur cette prétention d'oisiveté parfaite. Une aversion naturelle et croissante détruisait de plus en plus

toute la douceur des rapports sociaux. Aussi peut-on dater de ce moment la décroissance rapide, si ce n'est la fin, de notre antique urbanité française. Le besoin de communication des intelligences entre elles, besoin qui ne cessera jamais chez nous, a produit d'autres rapports ; mais ce n'est plus notre ancienne société avec ses avantages et ses inconvénients frivoles et sérieux. Nous avons perdu le type de l'esprit français, qui se subdivise maintenant en coteries aussi diverses que les nationalités de l'Europe.

Quelques salons s'efforçaient de rester neutres, et d'atténuer les haines en réunissant toutes les opinions ; celui de Mme de Duras, entre autres, attirait beaucoup de personnes distinguées à des titres différents ; depuis la science de M Cuvier jusqu'à l'élégance aristocratique de M. Alfred de Noailles. Madame de Staël recevait aussi beaucoup. Je commençai à aller souvent chez elle. J'y voyais toutes les notabilités de l'Europe. J'étais ainsi jetée bien loin de Louville et de Jendheure, où la gaîté facile des tours de château ne m'avait pas préparée au mouvement spirituel des conversations entre Mme de Staël, Benjamin

Constant, Schlegel, etc., etc. Aussi me tenais-je fort en arrière ; mais j'écoutais et m'intéressais à tout, espérant comprendre plus tard.

Quelques personnes me protégeaient avec une bonté qui ne s'est jamais démentie, et qui, après quelques années, est devenue de l'amitié véritable. Madame Pauline Guizot, Camille Jordan, notre excellent ami Sismondi, le seul des trois qui vive encore : ils causaient avec moi, m'indiquaient de bonnes lectures, et m'encourageaient à perdre cette timidité d'esprit qui entrave toutes les facultés en faisant beaucoup souffrir.

Je me rappelle en ce moment qu'un matin madame de Staël vint me faire une visite dans mon petit appartement où je ne recevais personne. On l'avait laissée monter par mégarde. Mon embarras fut grand de me trouver tête à tête avec elle ; j'attendais ce qu'elle allait me dire, méditant de belles réponses avec une bien sotte anxiété ; elle fut ingénieuse à me préparer des répliques inévitables : cependant je trouvai moyen de placer une bêtise, que de grands événements m'ont empêchée d'oublier. Madame de Staël me parlait de Napoléon et disait : « Tant

qu'il est en liberté dans le monde, les gens sensés devraient habiter des ports de mer, et braquer leurs lunettes en toutes directions !... » Oh ! Madame, répondis-je, quand il serait libre, que pourrait-on craindre à présent?... » «... Dites plutôt, ma chère jeune dame, qui est assez insensé pour cesser de lorgner l'île d'Elbe ? .. » C'est peu après qu'on apprit le débarquement de l'Empereur à Cannes.

Je rencontrais souvent dans le monde Mme de Saint-Victor, fille du vieux comte de Saint-Priest. Je me liai avec elle pendant sa longue maladie que je lui vis supporter pendant deux ans. Elle éprouvait d'horribles souffrances avec une patience que Dieu récompensait en l'augmentant à mesure que la malade approchait du terme. Ses dernières journées furent une longue et belle prière. Sa mort est pour moi un bien édifiant souvenir (1).

Je voyais quelquefois Mme de Montcalme, sœur du duc de Richelieu, et chez elle l'aristocratie du

(1) Voir sur Mme de Saint-Victor, la notice préliminaire page 111.

juste-milieu d'alors qui devint bientôt le ministère. — Je me rappelle avoir vu (à la lettre) pleurer le duc de Richelieu avec sa sœur, le jour où elle le décida à accepter le pouvoir ; quelques années après, il est mort (à la lettre aussi) du chagrin de l'avoir perdu. *O nostra mente!*.....

Cette société, spirituelle sans doute, mais guindée et dédaigneuse ne me plût jamais. Je n'y trouvais rien d'affectueux ; aussi je n'y allais que poussée par M. de Sainte-Aulaire qui plus tard, se brouilla avec Mme de Montcalm ; il ne m'est resté aucune vraie amitié de toutes les connaissances de ce salon.

Quelques jours après la mort de Mme de Saint-Victor, mon mari revint de Toulouse pour me chercher ; nous partîmes ensemble d'abord pour Etioles, puis pour le midi que je ne connaissais pas. Pour nous rendre à Toulouse, nous prîmes par Bordeaux, où étaient le duc et la duchesse d'Angoulême : ils nous invitèrent à dîner ; Madame me parla de mon frère et de ma famille avec une volonté de bienveillance que déjouait sa grosse voix rude et saccadée.

Le soir, il y eut un grand bal à l'Hôtel-de-Ville ; la magnificence du commerce de Bordeaux s'était étalée sur le cou des dames. Je n'avais jamais vu tant de diamans. Vers la fin du bal, nous remarquâmes quelque agitation parmi la suite des princes. MM. de Saluces et de Saint-Priest, aides-de-camp se parlaient tout bas avec l'air effaré, puis ils approchèrent du duc d'Angoulême qui faisait le cercle ; après un moment d'hésitation, il le continua plus précipitamment et encore plus gauchement qu'avant. Dès qu'il fut achevé, la Dauphine sortit avec son mari quoiqu'il ne fût pas minuit. Nous les suivîmes pour retourner à notre auberge, l'hôtel de Fumel. Le lendemain, de grand matin, le duc de la Force vint nous conter la grande nouvelle arrivée la veille pendant le bal. *Le débarquement de l'Empereur sur les côtes de France.* Le Prince partait dans deux heures pour prendre le commandement de toutes les troupes. Ordre était donné à tous les fonctionnaires absents de rejoindre leurs postes. Nous partîmes le jour même pour Toulouse par Agen, après avoir pris congé de Mme la Dauphine, qui était fort triste. Son bon sens, joint à l'habitude du malheur, lui faisait prévoir ceux

qu'allait encore éprouver sa noble famille, tandis que les gens qui l'entouraient ne voyaient dans cet événement qu'un épisode plein de gloire et de gaîté !

La belle route que je parcourus et que je revis avec admiration plus tard, ne me laissa alors aucun souvenir, car nous étions absorbés par l'inquiétude, et nous arrivâmes à Toulouse encore étourdis du coup.

J'ai raconté jour par jour les tristes semaines que j'y passai. Le seul souvenir agréable que j'ai rapporté de Toulouse, c'est l'odeur des violettes ; du reste, tout m'y déplut : la tristesse de la préfecture, le bruit des grosses cloches de la cathédrale adossées à notre jardin, surtout la violence visible des habitants. Vous trouverez dans mon vieux journal que je transcris ici toutes les circonstances relatives à l'arrestation de M. de Vitrolles.

J'aurais bien envie de vous engager à passer ce journal, car en le relisant je le trouve bien niais, bien rempli de réflexions ampoulées, d'enthousiasme vulgaire et de lieux communs ; mais peut-

être tout cela vous amusera. On trouve de l'intérêt à suivre ceux qu'on aime (et vous m'aimez) dans chaque phase de leur esprit, même celles qui blessent le plus leur amour-propre. Quand on n'écrit pas pour poser, il faut prendre le courageux parti de se montrer à certains jours de sa vie, tel qu'à certains autres on se serait de bien bon cœur moqué de soi-même. Je vais donc vous associer, sans rien changer à mes notes de ce temps-là, à mes enthousiasmes et mes indignations de novice, à ma philosophie de vingt ans et à ma ridicule assurance en traçant les portraits de ceux qui passaient devant moi lorsque j'ouvrais ma main bravement pour laisser tomber sur eux l'éloge ou le blâme.

Toulouse, mardi 22 mars 1814.

Rien n'est si touchant que les offices de la Semaine Sainte, et l'harmonie des chants méridionnaux ajoute encore à leur effet. Comme on se croit loin des révolutions dans une église !... Quand je suis effrayée des propos de ceux qui m'entourent, je vais me réfugier dans ma paroisse. Elle donne sur la place où se rassemble

le peuple le plus bruyant de France ; pourtant je me sens bientôt calme. Il me semble que la violence ne saurait franchir ces portes. Je prie mieux quand je suis triste. Hélas ! c'est peut-être que j'ai plus de peur des maux, que de reconnaissance des biens.

Le chevalier de Lasalle arrive ; il nous dit quelque bonnes nouvelles incertaines. Cela rassure un peu et on dort là dessus.

23 mars. — Rien de nouveau. Chacun racontait aujourd'hui plutôt son caractère que des nouvelles ; on affirme ce que l'on veut qui soit. Voilà la première crise politique que je vois de si près. Nous passons nos journées dans des alternatives qui fatiguent l'imagination. On s'accoutume, je crois, à toutes les situations ; ce qui est insupportable, c'est d'en avoir une nouvelle toutes les vingt-quatre heures. Notre avenir varie d'un courrier à l'autre.

24 mars. — Ce matin, on nous a dit de mauvaises nouvelles, mais je n'y ai pas cru ; il faisait si beau temps... ! J'ai passé ma matinée sur le bord du canal. Le soleil donnait sur le sommet des

Pyrénées, qui termine l'horizon de ces belles prairies. Je n'ai jamais vu un si magnifique spectacle : toutes les pointes brillantes vont se perdre dans un ciel bleu parfaitement uni. De loin en loin, de jolies fabriques à toits plats ; puis l'eau du canal qui vivifie tout ce qu'elle approche. Plus que tout cela, cette charmante influence du climat m'avait enlevée aux révolutions. Ah ! mon Dieu, comme j'en étais loin, et qu'elles me paraissaient petites. Comme une seule pensée religieuse terrasse toutes ces inquiétudes humaines ; mais pourquoi ai-je besoin d'admirer la nature pour aimer Dieu si passionnément? Pourquoi ne puis-je jamais le voir tout directement? J'ai passé trois heures là à rêver ; j'étais triste, mais de cette douce tristesse qu'on a peur de perdre par un seul mouvement.

En rentrant dans la ville, je fus avertie par la tristesse des visages qu'il y avait au monde autre chose que le canal, les Pyrénées et le beau ciel du midi. Après dîner, M. Duparc de Bellegarde est entré brusquement en disant : « *Soyez tranquilles* (je ne connais pas de début plus inquiétant), *soyez tranquilles, il n'y a pas eu une*

goutte de sang répandu ; mais Paris est pris...! »
Mon premier mouvement fut de la joie, je l'avoue ; le second, une humiliation profonde. Depuis quinze jours, l'idée d'un massacre à Paris, amené par la résistance, s'était souvent présentée à moi. Nous étions délivrés de cette chance ; mais par quelle honte !... Comment dire aujourd'hui que la France aimait ses anciens rois, et que cet amour a fait supporter, il y a quelques mois, la douleur de les voir ramenés par des troupes étrangères ?... On ne les a pas même défendus à Paris, où l'on reçoit à bras ouverts, et sans nul combat, celui qu'on prétendait haïr, et qu'on a accablé d'insultes après sa chute.

25 mars. — Nous avons été réveillés ce matin par une estafette qui portait la confirmation de la prise de Paris, et annonçait à mon mari l'arrivée d'un commissaire du roi en manière de dictateur. C'est un monsieur de Vitrolles que nous ne connaissons pas.

Tout à l'heure, mon mari vient d'empêcher un duel entre M. de Lavalette et le général Cassagne ; ils se sont disputés sur le plus ou moins

de *chaleur de leurs opinions*, et voulaient se tuer pour prouver au Roi qu'il n'avait pas de plus utiles serviteurs. Quelle absurde folie...!

Dimanche 26. — Ce matin, en rentrant de l'église, j'ai trouvé les deux généraux en grand costume, attendant l'audience de M. de Vitrolles ; ils cachent mal leur mécontentement, qui tient peut-être à ce qu'ils voient retarder, par l'arrivée d'un commissaire du roi, le moment de se déclarer contre lui. M. de Vitrolles les a fait attendre fort gauchement une demi-heure ; à chaque instant, l'humeur croissait. La figure de nos braves s'allonge tous les jours; ceux qui parlaient hier d'une guerre à mort commencent aujourd'hui à laisser dire qu'on a peu de moyens de résistance ; demain, ils le diront eux-mêmes. Après dîner, nous avons été persécutées, Mme de Malaret, femme du maire de Toulouse, et moi, pour aller au spectacle ; on voulait que j'y lusse à haute voix, dans un entr'acte, le *Moniteur de Toulouse*. C'est la coutume ici, dans les grandes occasions, que la femme de la première autorité se charge de faire un rôle dans le drame monté pour exciter au plus haut degré les passions populaires dont

on croit avoir besoin. Les dames de Toulouse savent très bien pleurer tout haut, quand elles sont tristes; moi je ne le sais pas; aussi je m'y suis refusée absolument. M. de Vitrolles et M. de Sainte-Aulaire ont été en grande loge, au théâtre, où M[me] de Malaret a lu le *Moniteur* dans l'entr'acte. La police avait monté les têtes (comme ils disent); rien n'est si facile et moins cher ici. On a crié : Mort à l'infâme tyran ! Gloire à notre souverain bien-aimé ! On dépense en paroles, à Toulouse, les pensées qui ailleurs produiraient des actions. Un spectacle, quand ce peuple est agité par quelque grand événement, ressemble à la récréation des fous. Chacun harangue ; les femmes s'en mêlent, des jeunes gens se lèvent et crient : « Aux armes !... Rallions-nous autour de l'antique bannière de nos exploits; soyons dignes de nos aïeux... que tous ceux qui ont du cœur me suivent... » Aussitôt, chacun se lève, jette son chapeau en l'air ; les femmes, leur mouchoir..., puis tout le monde se rasseoit ; l'acteur qui paraît accoutumé à ces sortes de prouesses, reste seul calme au milieu de la fougue générale, et reprend tranquillement sa roulade

où il l'a laissée ; et tout est fini, car l'acteur seul ne jouait pas.

Ces ridicules scènes font mal, quand on ne connaît pas le pays ; parce qu'il y a dans l'orateur une sorte d'éloquence méridionale, qui fait penser que ce pauvre homme ne s'arrêtera pas qu'il n'ait rencontré la victoire ou la mort ; et l'on s'inquiète de voir tant de jeunes gens céder à l'impulsion qu'il donne, sans autre guide que leur courage. Jamais pitié ne fut plus usurpée, à ce que m'assure Mme de M . ..

..... On arrête ici tous les fonctionnaires publics qui s'enfuient, pour voir s'ils ne sont pas propres à compléter le ministère provisoire de Toulouse.

M. de Saint-Didier a passé la journée ici, en revenant de Carcassonne ; on l'a intercepté pour le créer ministre des finances. On cherche un ministre de la guerre ; il faudrait d'abord avoir de vrais soldats.

..... Ces messieurs s'efforcent de me montrer le côté plaisant de tout ceci. Hélas ! je ne suis guère disposée à le voir !... Depuis hier, les courriers ne passent plus ; je n'ai pas même la conso-

lation d'attendre inutilement des nouvelles de ma famille. L'orage se forme d'une manière menaçante ; il peut devenir fatal à ceux mêmes dont la fidélité est mise en doute par les royalistes.

Lundi 27. — Le chevalier de Lasalle revient n'ayant pu entrer à Paris. Il nous apprend que le maréchal de Saint-Cyr tient la ligne de la Loire et coupe les communications ; l'humeur des généraux croît toujours. Le général L..... est curieux à observer ; il ne pardonne pas à sa conscience d'être si positive contre son désir, et il s'en prend à tout le monde du peu qui lui en reste (de conscience).

Les journées passent tristement, je prends de la force dans la solitude de mes matinées pour supporter les heures qui suivent. Je tiens maison à une troupe de forcenés en tous sens ; ils ne parlent que de tuer. M. de M... me disait hier : « On est trop calme ici, madame ; si la route de Paris était jonchée de morts, les royalistes y arriveraient plus tôt. De son côté, M. de L..., un Bonapartiste, me dit une heure après : « Ah madame ! que les Royalistes sont bêtes ! Com-

ment peuvent-ils croire qu'on ira tenir des serments qui blessent tous les intérêts ! ! ! » J'éprouve plus de mépris pour ceux-là. Un propos sanguinaire n'a pas nécessairement d'effet, et peut tenir à l'ivresse momentanée d'un sot ; mais le manque de foi au serment ne peut se concevoir si simplement que par une âme avilie ! Il faut prendre beaucoup de peine pour ne pas fâcher ouvertement tous ces gens-là.

M. de Vitrolles est homme d'esprit et de courage ; sans lui et mon mari, la ville serait en feu; mais ils croient tout perdu ; j'en suis convaincue, quoiqu'ils ne le disent pas. M. de Vitrolles ne fait plus rien de son esprit, qui est pourtant fort agissant et qui, depuis qu'il est ici, formait vingt projets en une heure. Comme homme d'état, il n'a plus rien à faire ; comme ami du Roi, il restera ici, par de là l'espoir de le servir. C'est une noble conduite. MM. de C... et de M... me font Penser à ces petits caniches trop faibles pour se défendre, et assez hargneux pour mettre leur ennemi en colère. Rien n'est si insupportable que les gens médiocres qui ne sont pas bons. Le comte Etienne de D..... n'a pas du moins ces

deux torts ; il est excellent. On dit qu'il croit la cause du roi sauvée, parce que son antichambre ne désemplit pas. Tout le monde s'agite sans rien faire ; les seuls hommes à la fois actifs et sages, voient l'inutilité de l'action pour la cause royale, et le danger pour ceux qu'ils y emploieraient. Le général de L..... est toujours plus incommodé de son reste de conscience. C'est une belle chose pourtant que ce cri de l'honneur, qui lui survit !

28 Mars. — Le courrier de Limoges a passé ; la cocarde tricolore est prise sur toute la route. René de Brosse a quitté cette nuit sa préfecture, ne pouvant plus résister et ne voulant pas céder. On l'accuse ici ; cette facilité à blâmer court de poste en poste. Quant le danger réel arrive, on part comme ceux qu'on a accusé la veille, et on l'est par ceux qui partiront demain.

29 Mars. — Le maréchal Pérignon a pris ce matin le commandement de *toutes les troupes*, c'est-à-dire de trois cents militaires réformés qui ne veulent pas marcher contre Napoléon !... L'effervescence de toutes ces têtes méridionales

est à son comble.... Dieu veuille qu'il n'en résulte pas bien des malheurs !... Il est dangereux d'exalter comme on l'a fait à Toulouse. On insulte les vieux militaires, parce qu'on les croit les plus faibles ; hier, leurs femmes mêmes l'ont été. On voulait engager le général Cassagne à déclarer en plein théâtre qu'il *n'était pas froid pour la cause Royale*... C'est le nouveau serment inventé ! Avec ces manières là, on peut précipiter et rendre terrible une crise que les événements amènent nécessairement, mais qui se passera peut-être sans effusion de sang, si on ne blesse aucun de ceux qui peuvent la diriger.

J'ai de la peine à démêler mes propres impressions ; je trouve les gens qui m'entourent depuis quinze jours si absurdes que leur cause m'en paraît presque ridicule ; puis, il y a aussi quelque chose qui séduit mon imagination dans cette lutte d'un homme contre tant de ressources qu'on lui oppose !... D'un côté, tant de mouvements, tant d'ordres donnés et révoqués de Paris ; une agitation bête, beaucoup d'argent, beaucoup de vieux souvenirs ; tout cela remué pour trouver des armes contre un seul homme !... Et lui qui

s'avance sans hâter ni ralentir sa marche qu'il a réglée de loin, et qu'il suit sans hésitation !... Napoléon semble mené par une puissance supérieure, invulnérable aux choses humaines. — Ah ! mon Dieu !.. si cette puissance était vous !... Si une émotion généreuse, si un sentiment, un but religieux le conduisait... avec quel enthousiasme on admirerait ce colosse !... Mais cette pauvre famille qu'il vient chasser... Une femme, un vieillard, de jeunes princes poursuivis par la destinée depuis vingt ans, et à qui enfin elle rendait leur patrie pour s'y reposer de tant de malheurs !... Tout cela émeut bien aussi. Oh ! qu'il est difficile de sentir vivement et de distinguer ce qu'on sent ! Qu'il est difficile de trouver la justice dans l'émotion.

6 avril. — Bon Dieu, quelle nuit ! J'étais trop agitée pour l'écrire tout de suite ; je veux pourtant l'écrire avant de quitter cette triste ville ; nous partons à trois heures du matin.

Le 4, dans la nuit, Louis vint me dire : voilà un courrier de Bordeaux ; il m'annonce que la ville est prête à se rendre. Madame n'attend plus

pour s'embarquer que l'entrée du général... qui est aux portes et prend possession au nom de l'Empereur. Dès qu'elle sera partie, Ferdinand Berthier viendra de sa part nous porter l'ordre de ne pas nous défendre ici.

A neuf heures, on envoya sur la route de Bordeaux ; quelques voyageurs arrivaient en toute hâte, donnant des récits divers qu'on rapportait à la Préfecture sans rien garantir. Enfin, vers midi, Ferdinand Berthier arriva pour confirmer toutes les craintes. Madame avait essayé l'effet de sa présence sur les troupes ; elle avait passé en revue, à cheval, deux régiments, demandant aux officiers s'ils étaient décidés à servir le Roi, à mourir pour lui. Ils répondirent qu'ils étaient tous enfants de Napoléon ;... mais qu'ils la respectaient et protégeraient sa fuite jusqu'à l'embarquement. La princesse refusa leur secours et leur reprocha avec force leur infidélité envers le Roi qu'ils avaient juré de défendre. Elle voulut s'embarquer, mais le fort de Blaye qui domine le port prit dans ce moment le drapeau tricolore. On craignit pour elle quelque insulte et elle fut conduite par terre à sept lieues de Bordeaux, où elle s'embarqua pour St-Jean-de-Maurienne.

On espérait que ces tristes nouvelles resteraient cachées à Toulouse au moins quelques jours; mais elles furent connues dès le matin par des courriers de commerce.

La prise de Bordeaux détruisait la dernière bonne chance du parti royaliste. Bordeaux, Toulouse et Marseille restant fidèles au roi pouvaient donner le temps aux alliés d'entrer en France et les recrues qui s'y faisaient encore auraient marché sur Paris avec un prince à leur tête, pendant que Napoléon eut été occupé à repousser l'invasion étrangère. Mais ces trois villes une fois déclarées pour l'Empereur, il n'y a plus aucun point central pour la cause royale, si ce n'est hors de France, et par conséquent auprès d'amis toujours bien près d'être des ennemis.

M. de Sainte-Aulaire engagea vivement M. de Vitrolles à partir; il ne le voulut pas. Cependant, plusieurs personnes assuraient qu'il y avait déjà dans la ville des réunions de militaires suspects et qu'on avait fait entrer secrètement des canons la nuit d'avant.

A huit heures, M. de Sainte-Aulaire fut chez

le général Laborde (qui, la veille, avait dîné chez nous avec tout son état-major, tous avec la cocarde blanche) et, sans lui parler de la prise de Bordeaux, il lui avoua qu'il n'avait plus d'espérance pour la cause des Bourbons. Le général lui répondit *mot à mot* : « Il y a longtemps que la partie du Roi est perdue ; tout ce que vous faites tous ici, c'est des niaiseries. Pourquoi ce M. de Vitrolles ne s'en va-t-il pas ? » Mon mari répondit : « Mais il ne peut » y avoir pour lui aucun inconvénient à rester : » quelque chose qui arrive, on ne peut jamais le » punir d'avoir fait son devoir, en agissant jus- » qu'à la fin au nom d'une autorité reconnue par » vous tous encore hier ; dans aucun cas, il ne » peut craindre qu'on s'assure de sa personne, » *n'est-ce pas, général ?* » L'autre reprit vivement : *Oh non ! l'arrêter, ce serait vilain.* M. de Sainte-Aulaire s'en fut rassuré.

Vers dix heures, une femme avec un prêtre arrive chez M. de Damas et lui dit : « On veut vous arrêter : fuyez avec M. de Vitrolles ; je ne veux pas vous dire mon nom, mais l'habit de mon compagnon vous prouve que je ne vous trompe pas. »

M. de Damas courut chez le maréchal Pérignon : ils envoyèrent un aide-de-camp à la découverte. Au bout d'une heure, cet officier revint leur dire que tout était tranquille dans la ville, et l'avertissement sans objet.

Nous nous couchâmes tous un peu plus calmés. A minuit, autre alarme : on vint dire à M. de Vitrolles qu'il y avait du mouvement dans les casernes et que des officiers suspects étaient rassemblés. Ces messieurs se décidèrent enfin à partir. On fit charger les voitures, faire des passeports, puis ils brûlèrent des papiers importants; le temps qu'il fallut pour tout cela les conduisit jusqu'à deux heures du matin. Alors on entendit du bruit dans la galerie qui séparait l'appartement de M. de Vitrolles du nôtre ; il ouvrit sa porte et vit cette galerie remplie de soldats à cocardes tricolores. Le colonel Noël Girard mit aussitôt la main sur lui et l'arrêta au nom de l'Empereur. On entoura la maison de gardes, et la troupe de ligne remplaça tous les postes que cette jeune noblesse si belliqueuse la veille, si prompte à accuser le courage de ceux qui prévoyaient le danger, se laissa enlever dans le

même instant, dans toute la ville sans la moindre résistance. Ceux qui étaient de garde dans la cour de la préfecture furent tellement effrayés, qu'ils n'osèrent pas même détacher un des leurs pour nous avertir dans l'intérieur de la maison de ce qui se passait aux portes. Le général Laborde vint ensuite et dit à M. de Vitrolles : Que vouliez-vous? Partir ce soir? Et bien! vous partirez demain! J'ai dû m'assurer de votre personne, mais demain vous aurez des chevaux et mes gendarmes vous conduiront à la frontière d'Espagne. Il m'aperçut au fond de la galerie, parce que le bruit m'avait fait entr'ouvrir la porte; il vint à moi pour m'engager à ne pas rester témoin d'une pareille scène. Puis il partit nous laissant sa triste escorte. Je voulais alors m'approcher de M. de Vitrolles pour lui demander s'il n'avait pas quelques ordres à donner. Un soldat m'empêcha de passer. Le colonel Noël Girard me dit que les ordres du général Laborde étaient de ne laisser parler personne au prisonnier. Je répondis qu'il était peu probable que le général m'interdit l'entrée de la salle où, la veille, il avait dîné chez moi. Enfin, il me permit de m'approcher de M. de Vitrolles qui était assis à

l'autre extrémité de la galerie. Je commençai à lui parler de mes inquiétudes pour lui, car on avait déjà saisi des papiers cachés dans sa voiture ; et la police expéditive de l'Empereur pouvait y trouver de terribles prétextes pour se venger. Votre mari me défendra de son mieux ; il travaille dans ce moment pour cela dans toute la ville. D'ailleurs, puisque je n'ai plus moyen de rien faire ni rien empêcher, il faut prendre patience. Puis il se mit à causer avec la même placidité que la veille ; son esprit avait pris le dessus de sa situation ; il me raconta comment il s'était déjà tiré des premiers dangers de la Restauration, puis des circonstances curieuses de cette époque, de l'amitié des princes, des difficultés apportées à leur cause par les ridicules prétentions et la sottise des émigrés rentrés avec eux. Insensiblement il s'égaya, moi aussi, et nous rîmes au grand étonnement des sentinelles placées à chaque porte-fenêtre du salon. Ainsi se passa la nuit. Au point du jour, on me fit demander dans ma chambre ; j'y trouvai tous les débris du parti vaincu, dont le général Laborde n'avait pas encore ordonné l'arrestation, tous fort effrayés, excepté le marquis de Lassale, qui con-

servait une contenance ferme et vraiment chevaleresque. Tous venaient demander des passeports à M. de Sainte-Aulaire. Quand je leur dis que M. de Sainte-Aulaire avait été à la mairie pour déposer sa démission, ils envoyèrent vite le supplier de la différer et de leur donner à tous le moyen de quitter la ville.

Le général de Laborde vint à huit heures, en grand costume, pour me faire des excuses sur la triste scène de la nuit, et m'exprimer son regret qu'elle se fût passée chez moi ; il ajoutait qu'il allait s'empresser de faire transporter le prisonnier ailleurs ; je lui demandai de n'en rien faire; il me fit alors quelques plaisanteries de mauvais goût sur mon désir de garder un tel embarras. Je répondis que mon mari et moi trouvions une consolation dans cet étrange événement à nous assurer que *le prisonnier*, comme il l'appelait, serait au moins bien soigné. Je me levai pour faire finir sa visite ; il me dit d'un ton amical que je devrais engager mon mari à ne pas donner sa démission. Je me sentis en colère et lui répondis nettement que j'avais aussi peu besoin de ses conseils que mon mari des miens ; et je fus lui

ouvrir ma porte devant ses deux aides-de-camp qui parurent très mécontents de ma politesse, et me quittèrent en me jugeant sans doute une enragée royaliste, comme toutes ces femmes qui, elles, me traitaient froidement pour ne pas être aussi vive qu'elles.

La journée se passa bien tristement : mon mari parvint à faire partir tous ceux qui n'étaient pas arrêtés. M. de Damas ne le fut pas... Le soir, même bruit dans la maison, une nouvelle fournée de soldats pénètre chez M. de Vitrolles, l'emmène, et, cette fois, ne permet à personne de lui dire un seul mot. Ils ne répondirent à aucune de nos questions, si ce n'est : « Nous exécutons les ordres du général. » Nous passâmes la nuit dans une terrible inquiétude ; je n'osais questionner mon mari, car je voyais bien, à sa tristesse, que la pensée d'une exécution militaire nous était commune. Après le manque de foi du général Laborde, la chose n'avait rien d'improbable. Dès le matin, mon mari alla chez le général lui demander où était M. de Vitrolles. Il fallut beaucoup de temps pour obtenir une réponse positive ; puis, la permission d'aller passer deux

heures dans sa prison, à l'extrémité de la ville. Nous trouvâmes le prisonnier tranquille ; mais, la nuit dernière, nous disait-il, il n'avait guère douté qu'on ne le menât fusiller ; il commençait à espérer, puisqu'on n'en avait pas fini d'abord. Cependant il fallait tout prévoir, et il croyait utile que nous portassions immédiatement à Paris des lettres de lui pour trois personnes qu'il nous nomma et qui pouvaient le servir efficacement. J'avais heureusement sur moi un petit portefeuille dont je donnai les pages ; il écrivit au crayon quelques lignes que je cachai sur moi; puis il nous parla de sa fille Amélie, de Mme de D... avec une grande tendresse. Enfin, il reprit, avec une gaieté qui n'était pas feinte, ses récits de la veille, parlant du caractère et des fautes de chacun avec une étonnante impartialité et sans rancune contre ceux qui avaient tant contribué au résultat dont il était victime. Sa gaieté ne me toucha pas comme la veille ; alors l'imagination pouvait être seule effrayée ; la mienne l'était déjà beaucoup, et je trouvais beau à lui de se préserver de tout effroi de prévoyance. Maintenant, il n'en était plus ainsi ; le vrai danger était imminent ; l'homme dont il dépendait avait

manqué à sa parole. M. de Sainte-Aulaire n'avait plus aucun moyen d'action. Un seul mot du général Laborde, et M. de Vitrolles était fusillé. Sa gaieté me sembla donc une coupable légèreté. Le vrai courage ne me paraît pas être de s'étourdir sur la mort, mais de la souffrir avec résignation ; l'insouciance est de l'extravagance. En sortant de la prison, après avoir causé deux heures avec M. de Vitrolles, je demandai la permission de lui envoyer des livres ; je choisis l'Evangile et l'imitation.

M. de Sainte-Aulaire vient de donner sa démission ; nous n'avons plus moyen de secourir M. de Vitrolles qu'en partant pour Paris... Tout à l'heure, je me promenais seule dans ce triste jardin ; la couleur du ciel et l'air embaumé par les violettes ne ressemblent guère à cette triste prison ; la ville est bien agitée ; on promène en triomphe le buste de Napoléon ; celui du roi passait par ces mêmes rues il y a justement huit jours. Quelle population criarde et féroce ! la cause importe peu, pourvu qu'elle puisse défendre furieusement le vainqueur... L'air qu'on respire ici est ravissant ; il exalte toutes les fa-

cultés de l'âme et donne une sorte d'apathie au corps ; on ne sent plus en soi cette unité si nécessaire à tous les deux ; il m'arrive de fermer mes fenêtres pour être moins émue.

Nous partons cette nuit. Hélas ! quel triste séjour nous avons fait à Toulouse. Lorsque j'étais toute joyeuse en voyant, pour la première fois, ce beau ciel si pur, je ne prévoyais pas que je dusse le quitter sitôt, l'imagination remplie de si tristes souvenirs.....

Je reprends mon récit au commencement des Cent Jours, lorsque nous arrivâmes à Paris en toute hâte pour essayer de sauver M. de Vitrolles par les moyens qu'il nous avait indiqués lui-même, M. de Lavalette, M. Fouché, Mme de Vaudemond... Avant de quitter Toulouse, M. de Sainte-Aulaire avait fait une proclamation pour engager les honnêtes employés qui tous désertaient leurs postes à les reprendre au nom de l'Empereur « afin d'éviter que des misérables » tout prêts à les remplacer ne vinssent mettre » le pays en désordre et les habitants même

» en péril par la violence de leur réaction. » Ces sages conseils étaient accompagnés de paroles pleines de respect pour la famille royale déchue, « sur la triste décision que la Providence semblait » prononcer contre une race deux fois bannie » malgré ses vertus... » En arrivant à Paris, nous trouvâmes ma mère déjà consternée par cette malheureuse proclamation de Toulouse qui avait couru plus vite que nos chevaux de poste. Elle fut si sottement comprise par la cour et ses amis prévenus, quo, dès ce moment, M. de Sainte-Aulaire y fut regardé comme un ennemi ; ils auraient voulu que chaque haut fonctionnaire en quittant son poste y organisât le désordre, afin de combattre encore par la désaffection le parti vainqueur. Ce calcul coupable fut partout récompensé après la seconde Restauration et on punit les consciences droites qui s'y étaient refusées.

M. de Sainte-Aulaire fut plus étonné qu'affligé de l'injustice dont il était l'objet ; il se tint fort à l'écart. Ma mère lui ayant dit dans quelles mauvaises dispositions était le faubourg Saint-Germain pour lui, il craignit que les bonapartistes lui fissent un accueil plus

amical qu'il ne voulait le recevoir d'eux. Il fut à Etioles et me laissa à Paris pour y suivre les affaires de M. de Vitrolles. Je devais porter une lettre à la duchesse de Saint-Leu ; je la trouvai bonne et active. Elle écrivit tout ce que je lui demandai, et me promit de ne rien négliger pour adoucir la colère de l'Empereur. Quelques jours après, elle me fit appeler pour me tenir au courant des démarches faites ; puis, dans la conversation, elle me dit que l'Empereur s'étonnait de ne pas voir mon mari ; qu'il lui confierait volontiers une grande préfecture, comme *Versailles*, dit-elle. Lorsque je répétai cela à Etioles, le lendemain, mon mari me chargea de détourner la proposition, ne voulant accepter ni cette place ni aucune autre. Déjà il s'était arrangé une vie toute littéraire, plus digne et meilleure pour lui que tout autre dans les circonstances actuelles ; il resta donc à Etioles, mais sans y prendre l'attitude boudeuse ou violente d'un mécontent. Je passai les Cent Jours du règne impérial tantôt à Paris, tantôt à Etioles, assez triste de voir chez ma mère mes anciennes amies me quereller ou me fuir, inquiète, comme tout le monde, des résultats de la guerre dont personne ne prévoyait

l'issue. Les ultras tremblaient, et nous n'étions pas contents, car nous n'avions ni le désir de voir les Bourbons triompher par les armées étrangères, ni la confiance que l'Empereur, vainqueur, nous ramenât ses jours de gloire. Le prestige était détruit pour ses amis comme pour ses ennemis : *Napoléon avait été battu.* Vous ne pouvez concevoir quel abîme sans fond ce mal avait creusé pour lui. J'étais souffrante ; mon médecin m'engagea à passer quelque temps à Tivoli pour y prendre des bains. J'allais chaque jour, avec Egédie, dîner chez ma mère ; j'y passais la soirée. Puis, à dix heures, nous revenions à Tivoli ; le vieux Darby nous accompagnait pour nous rassurer contre les patrouilles bruyantes qu'on rencontrait sur la route. La garnison de Paris était composée de tout ce qu'on n'avait pas jugé capable de faire la campagne de Belgique ; aussi était-il permis de s'effrayer d'une telle protection. Sans cesse, nous entendions des chansons révolutionnaires entonnées par des soldats ivres, suivis d'ouvriers en bonnets rouges et en guenilles, portant leurs outils en guise d'armes. Un soir, j'étais à la fenêtre de Pauline (1) avec ma mère, nous vîmes passer une

(1) La comtesse d'Hülst, la seule de ses sœurs aujourd'hui vivante.

troupe de ces misérables qui criaient et brandissaient si fort leurs bâtons, que nous crûmes qu'ils allaient entrer dans les maisons pour piller. Ma mère nous dit : « Voilà un souvenir terriblement vivant des beaux jours de ma jeunesse. Dieu veuille vous en épargner beaucoup de semblables !... » Cette vue avait réveillé dans son esprit toutes les ombres de la terreur ; elle ne voulut pas que je la quittasse ce soir-là ; et nous couchâmes, Egédie et moi, dans son salon. Enfin, arriva la bataille de Waterloo, cette défaite sans réplique de nos vieilles armées françaises. Un matin, Meunier vint me l'apprendre à Tivoli.

Waterloo fut le signal donné à toutes les lâchetés haineuses. Les ultras qui s'étaient tenus *cois* pendant la lutte, se déchaînèrent aussitôt avec une violence inouïe contre le parti vaincu. Moins ils avaient contribué à la victoire, plus ils voulaient s'y associer par leurs fanfares. Les Bourbons se trouvaient encore une fois à Paris, aussi étrangers à leur succès qu'à l'époque de leur première entrée, ce qui n'empêchait pas leurs amis d'attendre le prix des services qu'ils n'avaient pas rendus. Dès cette époque, je me

tins fort en arrière de la joie bruyante dont je ne sentais guère la cause, allant chez ma mère, mais nulle part ailleurs ; et là même, évitant toute conversation politique. M. de Sainte-Aulaire s'attendait à être renvoyé dans sa préfecture de Toulouse, car il n'avait pas pris très au sérieux les anathèmes lancés contre sa proclamation.

Comme il s'était conduit à la fois avec fidélité et prudence, il n'était guère supposable que, dans un moment si critique, on ne rappelât pas tous les administrateurs utiles ; aussi, malgré sa répugnance à quitter ses occupations littéraires d'Etioles, il faisait ses paquets, lorsqu'il lut, dans le *Moniteur*, la nomination d'un autre préfet à Toulouse... je crois, M. de Rémusat, père de celui d'aujourd'hui. Nous fûmes fort blessés, car c'était accréditer les calomnies révoltantes qu'on avait prodiguées à M. de Sainte-Aulaire. Dès ce moment, il prit la résolution de ne demander ni explication ni réparation, et il se remit tranquillement à ses études. Mais, ne voulant pas se classer par sa retraite parmi les ennemis d'un gouvernement auquel, par amour de l'ordre, il souhaitait toutes les prospérités possibles, il exigea que je

parusse de loin en loin à la cour avec ma mère ; il la chargea même de savoir s'il convenait ou non à la famille Royale qu'il s'y présentât dans les grandes occasions.

Je fus donc aux Tuileries à l'un des premiers jours de grande réception. Le roi me fit un salut assez froid; le duc de Berry me dit que j'étais « grandie depuis Bar. » La duchesse d'Angoulême me tourna le dos, ou à peu près. Enfin, toutes les personnes de la cour que je connaissais ne me saluèrent pas, ou à peine; personne ne me prononça le nom de mon mari, et deux ou trois femmes avec lesquelles je passais ma vie avant la Restauration eurent l'air si embarrassé, quand je m'approchai d'elles, que je m'en éloignai bien vite. Après cette épreuve, je cessai presque entièrement d'aller dans le monde.

A cette époque, aujourd'hui si reculée, j'éprouvai une humiliation sociale si sensible, que le souvenir m'en est encore amer.

Mes sœurs me dirent une fois que je négligeais trop le monde élégant, que cela fortifiait les préventions qu'on y avait conçues contre mon

mari, etc. Je me laissai persuader, et j'engageai M. de Sainte-Aulaire à retourner, avec moi, dans une de nos courses à Paris, à une des soirées aristocratiques de Mme de la Briche.

Les dimanche de Mme de la Briche étaient, dans un autre genre, encore plus immuables que le sont aujourd'hui encore (1) les vendredi de Mme de Rumford. Ils avaient commencé avec la jeunesse de Mme d'Houdetot, la Julie de Rousseau, belle-sœur de Mme de la Briche. La révolution, l'établissement ou la chûte des empires, leur restauration, les malheurs publics et particuliers, rien n'avait pu les interrompre, ni altérer la sérénité stérile de la maîtresse de la maison. Chaque dimanche, elle était assise dans son salon de la place de la Ville-l'Evêque, droite et pomponnée, faisant face à toute l'élégance, qui n'était constatée pour personne avant d'avoir rendu hommage à cette singulière momie blanche.

Pour atteindre son fauteuil, il fallait traverser deux rangs de chaises sous le feu des observations

(1) En 1836.

plus ou moins bienveillantes. J'entrai, assez embarrassée déjà; car c'était la première fois que je me retrouvais là depuis cette malheureuse proclamation de Toulouse; mais ce fut bien autre chose quand j'arrivai au fauteuil de Mme de la Briche. Elle ne le quitta pas, et se contenta d'un léger signe de tête, sans y joindre même un « bonjour, madame »; je cherchai une place vide, il n'y en avait qu'à l'autre bout du salon; il me fallut repasser devant la file moqueuse à laquelle la mauvaise impulsion était donnée, sans qu'une seule femme me saluât, sans qu'une charité s'éveillât pour me protéger contre tant d'impertinente dureté. Au bout de cinq minutes, je fus droit à mon mari, et je sortis de ce salon *parfaitement aristocratique* pour n'y plus rentrer jamais, malgré les avances qui m'ont été faites depuis, à diverses époques.

Rousseau parle de la belle-sœur de Mme d'Houdetot comme « d'une jeune femme sévère et déjà redoutée. » Si j'étais M. de Chateaubriand, je dirais : « Singulière destinée qui m'infligeait une si sensible humiliation par la même femme qui, cinquante ans auparavant, avait fait trembler

Julie !... » Je ne suis point illustre, mais je veux pourtant vous faire remarquer, mes enfants, de quelle importance est la *bonté* sociale, et quel mal on peut faire en l'oubliant un seul instant. Cette soirée eut sur ma vie une grande influence : Je me sentis au milieu d'ennemis, qu'aucun devoir ne m'imposait, et je me promis bien de leur ôter toute occasion de me blesser désormais.

Alors commença pour moi une disposition d'esprit toute nouvelle, et une personnalité d'opinions que, jusqu'à ce jour-là, je n'avais pas connue. Jamais je n'avais pensé à la politique ; je vous ai dit comment mon enfance s'était doucement écoulée, étrangère à toute idée grave ; comment plus tard la nomination de chambellan nous avait jettés dans les brillants salons de l'empire. Mais là même je voyais une cour, nullement un conquérant, encore moins un usurpateur. La peur que me causait l'Empereur, lorsqu'il s'approchait de moi au cercle, tenait au prestige de sa grande puissance, au luxe qui l'entourait, et point à une opinion quelconque sur ses conquêtes plus ou moins légitimes. Je vous ai raconté comment le retour des Bourbons

m'avait seul appris qu'ils existaient encore autrement que dans l'histoire, et à d'autres conditions que Charlemagne ou Saint-Louis. Pour moi, le règne de Napoléon, c'était des fêtes dans les rues à chaque victoire, et des spectacles aux Tuileries. Le retour des Bourbons, c'était ma fuite à Chartres, des bals bigarés d'uniformes étrangers, et toute une société aux visages nouveaux. Voilà les impressions que j'apportai à Toulouse lors de la première restauration. Le séjour agité que nous fîmes dans cette ville, l'arrestation de M. de Vitrolles, notre effroi pour lui et pour nous-même, commencèrent à éveiller dans mon intelligence une vie nouvelle, plus sérieuse, plus liée aux événements de mon temps ; je compris qu'il y avait d'autres dangers que celui de s'ennuyer ; d'autres plaisirs que ceux des fêtes, enfin des intérêts généraux plus puissants encore que ceux de l'égoïsme. J'éprouvai, d'ailleurs, que les passions politiques pénètrent bien avant dans les destinées particulières.

L'indigne injustice qui pesait sur mon mari me jeta brusquement au milieu du camp ennemi de ma famille et des amies que j'avais eues jus-

qu'alors ; elles voulurent me retenir en me plaignant, en essayant de me prouver que j'étais au désespoir de la conduite politique de mon mari, et que tout mon cœur appartenait aux *ultras* et à Mme la duchesse d'Angoulême. Je me révoltai en assurant mes amies que j'étais *fort libérale ;* en cela mon instinct devançait mon jugement, car je n'en avais guère en pareille matière.

Quelque temps après le second retour des Bourbons, M. de Sainte-Aulaire fut nommé député de la Meuse. Cette nomination était un bel hommage de ses anciens administrés. Il en fut très touché, et cette nouvelle position développa bientôt en lui un talent de tribune qui le classa parmi les orateurs les plus utiles aux opinions éclairées de son temps.

Dès le début de la session de 1815, il se trouva lié avec tous les hommes qui défendaient courageusement les *libertés du pays*, comme nous disions alors : Camille Jordan, Casimir et Augustin Périer, M. de Barante, M. Germain, M. Villemain, M. Guizot, M. de Broglie, M. Royer-Collard (l'*honorable ami* particulier de

toute l'opposition), le général Foy, le général Sébastiani et bien d'autres. Mme de Staël leur ouvrait son salon pour y discuter à leur aise les grandes questions politiques du temps. Et nous, trois ou quatre jeunes femmes, nous écoutions bouche béante, nous passionnant alternativement pour l'un et pour l'autre, et trouvant toujours sans réplique le dernier de leurs arguments. Mme Pauline Guizot était une des têtes de notre nouvelle société. On se pressait dans son petit salon, où venaient une vingtaine d'élèves des écoles pour entendre et emporter respectueusement les paroles de leur futur professeur ; ces élèves sont devenus des maîtres à leur tour ; plusieurs sont restés nos amis.

Au printemps de 1816, nous fûmes à Saarbrück, chez Mme de Soyecourt, grand'mère d'Egédie, pour la lui présenter, ainsi qu'à sa sœur, la duchesse de Brunswick, qui venait pour cela de Danemarck.

J'ai écrit un journal de cette année 1816, qui comprend trois semaines à Saarbrück, notre voyage aux eaux de Baden, à Basle par le Berg-

Strasse, en Suisse par Coppet, où nous passâmes trois jours, et à Milan par le Simplon.

Mme de Staël venait de marier sa fille au duc de Broglie, qui était là avec M. de Rocca, mari de Mme de Staël ; M. Dumont, le publiciste ; Monsignor de Brême ; M. Brougham. Elle me les présenta tous, et particulièrement Mgr de Brême, que je devais retrouver à Milan ; car nous voulions voir au moins le nord de l'Italie.

Après quelques semaines passées à Aix, en Savoie, nous revînmes à Genève prendre la route d'Italie par le Simplon, le lac Majeur et Domo-d'Ossola. Notre séjour à Milan fut charmant : la société de MM. Brougham, Dumont, de Brême (que nous retrouvâmes tous trois à Milan, quelques semaines plus tard), nous valut celle du fameux poète Monti, leur ami, qui nous récitait admirablement les vers du Dante. Nous étions encore indécis de notre marche et fort attirés vers Rome, lorsque parut l'ordonnance du 5 septembre. M. de Sainte-Aulaire reçut des lettres de ses amis qui l'engageaient à revenir bien vite. Il céda, et nous quittâmes l'Italie pour

reprendre à regret la route de France, nous promettant bien d'aller à Rome à la première occasion... Après l'automne passé tranquillement à Etioles, nous revînmes à Paris.

J'étais fort assidue dans ma nouvelle société; on m'y accueillait bien, et je ne pouvais m'empêcher, en comparant les médiocrités qui m'avaient repoussée et les esprits si distingués qui m'attiraient, de prendre goût à ma disgrâce. J'allais souvent chez Mme de Staël. On y faisait quelquefois des lectures. Elle m'invita à celle de *Marie-Stuart*, que fit Talma, en présence de l'auteur, M. Lebrun, aujourd'hui notre ami. C'est la première fois que je vis cet homme si aimable, dont le talent, rempli de charme, donne une si juste idée de l'harmonie de son âme. Il y avait à cette lecture Mme Récamier, M. de Barante, Benjamin Constant, etc. Tous furent enchantés, et le public confirma bientôt après leur jugement.

Dès le commencement de cette année 1817, Mme de Staël avait ressenti les atteintes de sa cruelle maladie. Un jour, en allant à une fête chez M. Decazes, alors ministre de la police, elle

se trouva mal sur l'escalier. Son fils la ramena chez elle, d'où elle ne sortit plus que pour être portée dans une autre maison, rue Neuve-des-Mathurins. Dans les premiers mois de sa maladie, elle recevait encore du monde ; peu à peu elle rétrécit le cercle ; on lui fit encore parfois des lectures, entre autres le manuscrit de Sainte-Hélène, qui l'intéressa vivement ; *Don Juan*, de lord Byron, fut sa dernière admiration poétique. Mme de Broglie était déjà bien inquiète de sa mère lorsqu'elle accoucha de Pauline. Peu de jours après, elle se fit conduire près d'elle et ne la quitta plus. La maladie fit de rapides progrès jusqu'au 14 juillet, et ce jour-là, le même qu'elle fêtait chaque année avec tant d'orgueil filial comme l'anniversaire de la gloire de M. Necker, elle s'éteignit paisiblement.

La veille encore, elle s'était fait porter dans son jardin ; elle y reçut le Roi actuel, alors duc d'Orléans, et l'entretint avec une lucidité d'esprit, une vivacité qui rendirent un peu d'espoir à ses amis. A neuf heures du soir, elle dit à sa fidèle amie Fanny Randall : « Faites coucher Albertine (1) et dormez vous-même, car je sens que

(1) Mme de Broglie.

je vais dormir profondément... » Ce mot fit tressaillir Fanny; M[me] de Staël la comprit et ajouta en souriant: « Non ! vous êtes une enfant, je voulais dire profondément comme une grosse paysanne. » Ce furent ses dernières paroles (1).... Fanny fut dormir dans le salon à côté, M[me] de Broglie prit place sur une chaise près du lit; peu à peu elle s'endormit, la tête appuyée sur les pieds de sa mère. Vers trois heures du matin, elle fut éveillée, à ce qu'elle croit, par la cessation subite du faible bruit de la respiration; son effroi fut si grand qu'elle n'osa regarder, et fut, en tremblant, chercher Fanny; celle-ci accourut : son premier regard lui apprit que tout était fini. M. de Staël, qui veillait dans une chambre voisine, prit un miroir et le posa sur la bouche de sa mère; aucun souffle ne ternit la glace. Le 16, M. de Staël était en route pour conduire à Coppet les restes de sa mère. M[me] de Broglie y arriva quelques jours avant la triste cérémonie, qui réunit dans une même enceinte M. Necker, sa femme et leur fille. Dix ans plus tard, le fils qui l'y avait déposée, y fut déposé lui-même à leurs pieds.

(1) Je tiens tous ces détails de M[lle] Raudall elle-même. (Note de ma mère.)

Mme de Broglie resta trois mois à Coppet, puis elle revint à Paris. Elle ne recevait que quelques amis ; j'allais souvent, le matin, passer une heure avec elle ; jusque-là je n'avais connu d'elle que sa beauté et son esprit ; l'éclat de sa mère reflétait sur elle et m'intimidait. Ses distractions, sa manière inattentive d'écouter, ou plutôt de regarder parler, arrêtait la sympathie. Mais le coup qui la frappa au début de sa jeunesse l'éleva subitement, par l'élan d'une sainte douleur, dans cette région pure et toute céleste dont elle n'est plus descendue. Son amitié devint un des précieux biens de ma vie.

Dans cette même année 1817, il fut question du mariage d'Egédie...... Le maréchal Oudinot vint, de la part du Roi, demander à M. de Sainte-Aulaire la main de sa fille « Pour mon ami, pour mon fils... », écrivait Sa Majesté. L'esprit, le charme, la belle figure de ce « cher fils du Roi », le firent agréer par Egédie, et le mariage fut arrêté. On convint qu'il se ferait au retour d'un voyage à Saarbrück, où je devais conduire Egédie chez sa grand'mère, Mme de Soyecourt, pendant que M. de Sainte-Aulaire irait à Copenhague demander

l'agrément de la duchesse de Brunswick, sa tante. Je partis donc avec Egédie pour Saarbrück, où nous nous ennuyâmes cruellement. Il faut avoir vécu dans l'intérieur d'une princesse allemande sans couronne, même sans duché, élevée comme l'avait été cette pauvre princesse de Nassau, orgueilleuse dans le salon, et familière avec ses femmes de chambre, pour comprendre la pénible impression que m'a laissée ce voyage, si court qu'il ait été. Enfin, nous partîmes pour Wiesbaden, où je devais prendre des bains en attendant que M. de Sainte-Aulaire vint nous chercher.

La première fois que je fus, selon l'usage dans les villes d'eaux en Allemagne, dîner à table d'hôte, je me plaçai, par un instinct de prudence qui fut bien récompensé, près d'un vieux monsieur qui me parut avoir environ soixante-dix ans. Je me mis à causer avec lui, rassurée par son grand âge, et je ne tardai pas à voir que ma bonne étoile m'avait conduite au meilleur voisin. Il me parla de Paris, des gens d'esprit qu'il y avait connus, de Mme de Staël; puis nous causâmes sur des sujets généraux, et je lui trouvai un esprit qui me charma. A la fin du dîner, nous

étions amis, et j'osai lui demander son nom. Il me répondit avec cet empressement qui devine l'exclamation qui va suivre : « Frédéric de Schlegel. » « Ah ! monsieur, je me réjouis bien de vous connaître ; on m'a tant parlé de vous !... » Puis, force compliments sur sa réputation européenne. Depuis ce moment, nous entrâmes dans une intimité qui n'a fini qu'à sa mort ; intimité d'esprit, plutôt que de cœur, mais qui m'a valu des heures de conversation charmantes, et plus tard une liaison bien précieuse avec sa belle-sœur, Marie Mendelsohn. A Wiesbaden, nous faisions de longues promenades, M. Schlegel, Egédie et moi ; elle courait devant nous, au grand désespoir du gros Schlegel, qui me disait : « Cette jeune personne sait bien que mon amitié allemande vous suivra partout, car, en vérité, ce n'est pas moi qui peux monter si haut !... » Les soirs, nous lisions ensemble quelques bons ouvrages, qu'il louait ou critiquait avec un goût exquis. Nous passâmes ainsi cinq semaines ; le temps était superbe. Dès que M. de Sainte-Aulaire fut arrivé, nous fîmes des courses dans les beaux environs, à Schwallbach, Schlangenbaden, etc., toujours avec notre ami Schlegel, qui,

par ses connaissances si variées, donnait un intérêt historique ou poétique à chaque lieu. Il fallut pourtant nous séparer, à notre mutuel regret. Nous retournâmes en France par Heidelberg, où nous trouvâmes Auguste-Willhelm Schlegel, frère de Frédéric, qui nous servit de *cicerone*. Celui-là, qu'on appelait le Schlegel de Mme de Staël, parce qu'il s'était occupé longtemps de l'éducation d'Auguste et d'Albert de Staël, homme de talent et d'esprit aussi, lui était fort inférieur par le caractère. Les ridicules de son amour-propre maladif et *indistrayable* feraient faire d'utiles réflexions sur l'emploi des dons de Dieu. Jamais je n'ai vu si face à face la vanité de toutes les sciences humaines ; ce n'était pas un homme médiocre, au contraire ; mais il s'aimait d'un amour idolâtre, qui ne laissait dans son cœur aucune place libre pour un autre culte (1).

Après avoir bien admiré, par un beau clair de lune, les ruines du vieux château d'Heidelberg et, le lendemain, les tableaux des frères Bossery, nous nous remîmes en route pour la France. A

(1) Jugement d'enfant téméraire. (*Note de ma mère.*)

peine arrivés à Paris, où la duchesse de Brunswick arriva elle-même, peu après, du Danemark, on prit jour pour le mariage d'Egédie, qui se fit à la chapelle du Luxembourg, le 11 août 1818.

TROISIÈME PARTIE.

1818—1830.

Aussitôt après le mariage d'Egédie, nous allâmes à Etioles avec sa nouvelle famille et la nôtre. Matin et soir, on voyait arriver un message des Tuileries ; le roi Louis XVIII écrivait deux fois par jour à M. Decazes ; j'ai vu quelques-unes de ces lettres, et je ne sais guère d'expressions plus tendres que celles qui les remplissaient. Les affaires étaient plutôt le prétexte que le motif de cette active correspondance ; l'impatience de revoir *son cher fils* était variée dans l'expression, mais sans cesse répétée, si bien que le cher fils ne put rester plus longtemps éloigné, et après une semaine, toute la noce retourna à Paris. Egédie fut installée au ministère de la police, dont elle fit les honneurs à l'âge de dix-sept ans.

L'hiver suivant, nous fûmes plus souvent dans le monde, surtout à la cour. Le Roi nous traitait fort bien; sa vive tendresse pour M. Decazes réjaillissait sur toute la famille; aussi, ce que la justice royale n'avait pu faire, le favoritisme le fit, et Louis XVIII, jusqu'alors fort peu en peine de connaître les causes de réprobation qui pesaient, en son nom, sur M. de Sainte-Aulaire, voulut enfin lire cette proclamation de Toulouse, si malencontreuse pour son auteur. Après une demande formelle, M. de Sainte-Aulaire l'apporta au Roi, qui la lut attentivement, puis dit, en la rendant : « Je ne sais vraiment pas ce *qu'ils* lui reprochent à cette proclamation !... elle est fort sage et fort respectueuse pour nous... ! »

La réconciliation du Roi fut, au reste, toute personnellle, et n'amena point celle de la famille royale ni de la société aristocratique dont les préventions furent, au contraire, fort aigries par le mariage d'Egédie avec M. Decazes, déjà en but à l'animosité des ultras.

Dans l'été de 1819, je partis, avec Victorine, pour Luxeuil ; j'y trouvai Camille Jordan, qui commençait à soigner la maladie dont il est mort

quelques années après. Sa société, douce et animée, me fut d'une grande ressource ; je ne voyais que lui, Mme d'Ourches et Mme X..., qui m'engagea à m'arrêter, au retour, dans son château de X... pour y attendre M. de Sainte-Aulaire.

La vie de cette pauvre femme est un des plus singuliers mélanges que j'aie rencontrés sur mon chemin. C'était le désordre et la vertu, non pas aux prises l'un contre l'autre, comme dans les tragédies, ou bien se harcelant dans de petites discussions prosaïques, comme il arrive pour la vie de chacun ; c'était l'un et l'autre vivant fraternellement ensemble, en bons enfants, pour ainsi dire, sans se disputer la prééminence ; la vertu lui laissant ses passions, et ses passions lui permettant de remplir sa journée de bonnes œuvres ; et tout cela avec une paix, un entrain qui ôtait l'idée du combat ou du sacrifice ; et il ne s'agissait pas de ces *à peu près* dans lesquels on glisse, grâce à l'inconséquence humaine. Non, *la passion* était là, en cheveux blonds, acceptée, bien établie, jouant tout son rôle, enfin ; et quand aux bonnes œuvres, je les ai vues, sans qu'elle cherchât jamais à les montrer.

Pas une plaie, pas une peine dans son village qu'elle ne fût là pour les panser de sa main ou les consoler par de charitables paroles. Une nuit, on vint la chercher pour un incendie; telle était la confiance et l'amour de ses paysans, qu'ils disaient : Quand Madame y sera, le feu s'éteindra. *Madame*, en effet, courut au feu, organisa la chaîne, se plaça dans l'endroit le plus périlleux, encourageant chacun, si bien que le feu fut éteint et qu'elle emporta les bénédictions de tous. Il ne faut pas conter aux enfants de telles choses, cela trouble le sentiment du *vrai* moral. Ils ne pourraient comprendre l'admirable leçon à tirer de là ! leçon pour les forts, c'est-à-dire pour les faibles que la grâce fortifie, ceux à qui il est dit : Il vous est donné de comprendre, parce que vous êtes avec moi !

Dans l'hiver qui suivit, je vis beaucoup notre nouvelle société : Mme Pauline Guizot, née de Meulan, auteur des Lettres sur l'Education, etc., etc., etc. Mme de Broglie, chez laquelle se réunissaient les débris de la société de sa mère; Mme de Catellan, qui aimait à veiller. Souvent après le spectacle nous finissions la soirée chez

elle. M. de Rémusat nous y chantait ses chansons, dignes de Béranger ; M. de Barante lisait des fragments de ses ouvrages faits ou projetés; enfin, dans ce petit cercle, composé de trois ou quatre femmes et d'une douzaine d'hommes, l'esprit vivement provoqué se passionnait sur des sujets littéraires en attendant les grands événements politiques qui vinrent bientôt tout absorber.

J'ai beaucoup réfléchi depuis, aux avantages et aux inconvénients d'une vie si animée, et je crois que les inconvénients étaient grands pour nous ; non certes que je condamne le développement qu'une éducation sage donne et doit donner à l'intelligence en tous sens ; parce qu'alors une direction est imprimée à chaque développement, et pour ainsi dire une action à chaque faculté. Mais à l'époque de la vie où nous étions parvenues, quoique fort jeunes encore, notre éducation faite, bien ou mal, je crois qu'il était dangereux de nous trouver tout-à-coup jetées dans cette atmosphère d'intelligence qui excitait trop vivement les nôtres sans leur donner d'autre emploi que l'admiration. L'esprit qui ne cherche et ne

produit que l'amusement de l'esprit, fait paraître bien ternes les devoirs du *pot au feu,* auxquels pourtant il faut toujours revenir pour la sécurité de nos consciences et la paix de nos cœurs.

Mme de Catellan poussait jusqu'à la manie l'horreur pour toute contrainte; elle ne voulait pas s'asseoir deux jours à la même place, de peur que son salon ne prit un air de régularité et d'apprêt qui en eut donné aux esprits, disait-elle. Ce salon est un des premiers où l'on vit le pêle-mêle des meubles devenir à la mode et faire disparaître ce qui restait encore de la gravité du cercle antique. On comprend, en y réfléchissant, l'influence de ce détail, qui semble d'abord puéril ; l'oubli des formes extérieures conduit vite à la légèreté des paroles et du maintien, tandis que la gêne imposée par un cercle attentif, défend contre les inconvénients d'une liberté sans entraves. L'usage de parler tous ensemble, comme on le fait dans un *rout*, ôte à chacun la responsabilité de ce qu'il dit. Le cercle, au contraire, où tous voient et entendent celui qui parle, force à penser avant de parler. Il en résulte moins de lieux communs et plus de soins à ne choquer personne. L'oubli des

formes, du convenu, au contraire, conduit vite à d'autres négligences plus graves, et l'esprit du monde exploite ces négligences à son profit.

Je ne sais comment pouvait commencer une intrigue dans le salon de Mme Suard, par exemple, où la maîtresse de la maison demandait d'un bout de la chambre à l'autre, à celui qui avait commis l'inconvenance de parler tout bas à sa voisine, de vouloir bien répéter son mot, « *parce que tout le monde n'avait pas entendu !...* » Certes, on avait de l'esprit, et beaucoup, *malgré* les mots, dans le salon de Mme Suard. C'est de là qu'est parti M. Guizot ; c'est là que sa première femme, Pauline de Meulan, avait passé sa première jeunesse; elle, dont l'esprit était si naturel, si élevé, si mêlé au cœur. Elle m'a souvent raconté combien le son de sa propre voix la faisait trembler, quand tous les regards se tournaient vers elle à chacune de ses paroles ; combien cette peur l'avait forcée à réfléchir avant de parler, à s'instruire solidement pour pouvoir prendre plus tard son rang parmi les esprits distingués qui l'entouraient. Il y avait alors dans les salons, me disait-elle, des gens

d'esprit en scène, et un parterre. On ne passait pas facilement d'un côté à l'autre. Aujourd'hui, l'intelligence ne reconnaît plus d'aristocratie. Le naturel y a gagné certainement, puisqu'il n'y a plus d'effort. Mais le naturel n'est pas tout ; bien souvent il montre ce qui ne vaut pas la peine d'être vu, quelquefois même ce qui est peu agréable à voir, et l'horreur de toute préparation, de toute main-d'œuvre, en quelque sorte, laisse le champ libre aux médiocrités dont le bavardage vide n'est que trop *naturel.*

Je fis connaissance, dans le cours de cette même année, avec Marie Mendelssohn, fille du célèbre Mendelssohn et belle-sœur de Frédéric Schlegel. Elle devint bientôt mon amie. Si je voulais donner son portrait moral et même physique, je ne pourrais en faire un plus ressemblant que celui de *Miss Trivelian*, dans le roman de Trivelian ! Même désintéressement mélancolique pour tout bonheur personnel ; même ardeur presque passionnée pour celui des autres ; une sévérité morale qui ne se troublait jamais que dans l'application sévère qu'il en fallait parfois faire à ses amis, et ne pouvait se résoudre alors

à les condamner que sous forme d'idée générale... Je l'ai vue faiblir quelquefois dans ses conseils, jamais dans ses actions.

Je me liai intimement avec elle ; le général Sébastiani lui avait confié l'éducation de sa fille unique Fanny (1). Elle recevait peu de visites, et ne sortait jamais les soirs. J'allais souvent me reposer auprès d'elle, et nous passions, tête à tête, des heures qui me laissaient toujours plus de regrets de ne pas valoir mieux, plus de désir de devenir meilleure. Notre intimité n'a fini qu'à sa mort. Après le mariage de Fanny, Mlle Mendelssohn retourna à Berlin, où elle s'établit dans sa propre famille. Cette famille était juive ; et ce fut la grande douleur de sa vie. Son zèle pour la religion catholique, qu'elle avait embrassée, était ardent et ne se démentit jamais. Elle est morte après de longues souffrances, bénissant Dieu et appelant la lumière de la vérité sur tous ceux qu'elle aimait.

La duchesse de Brunswick, pendant son séjour à Paris, avait fait promettre à M. de Sainte-Aulaire

(1) La malheureuse duchesse de Praslin.

d'aller passer, dans le cours de l'année suivante, quelques semaines avec elle en Danemark. Nous fîmes, en effet, le voyage au commencement de l'été. J'ai écrit alors mon journal, et j'en transcris ici une partie :

Saarbrück, 20 juillet.

Ce matin, j'ai été voir les tombeaux des princes de Nassau à Saint-Jean ; il y en a un sur lequel sont les figures, en marbre, du mari et de la femme. Leur histoire est si tragique qu'on ne la croirait pas si on la lisait ailleurs que sur les marbres qui les couvrent. Le comte Frédéric de Nassau, après avoir fait longtemps la guerre, s'était retiré à Saarbrück avec sa femme Eléonore et leurs sept fils. Bientôt, pris d'une nouvelle ardeur pour la vie guerrière, il partit malgré la douleur de sa femme, et ne tarda pas à être tué dans une bataille. Avant la fin de la même année, une maladie contagieuse enleva à sa veuve cinq de ses enfants. Enfin, un soir que ses deux derniers fils étaient ensemble à la chasse, l'un d'eux, par accident, blessa mortellement son frère et se tua lui-même de désespoir ! La malheureuse mère mourut la dernière. Elle est repré-

sentée à genoux, à côté de son mari, la figure désespérée.

A côté de ce tombeau, on en voit un autre qui rappelle une histoire moins tragique, guère moins étrange dans son genre, d'une autre comtesse de Nassau. Celle-là a servi de sujet à un roman allemand de Kotzebue, si je ne me trompe. Le comte Rodolphe de Nassau, fait prisonnier par les turcs, resta douze ans en captivité. Une femme turque, amoureuse de lui, lui offrit de le délivrer s'il consentait à l'épouser et à la ramener avec lui dans son pays. Ils revinrent ensemble à Saarbrück, où la comtesse de Nassau accepta pour compagne celle qui lui avait rendu son mari, et consentit au partage. Tous trois passèrent de longues années dans la plus étrange union. Le comte mourut le premier. La douleur de ses deux femmes fut si vive qu'elles y succombèrent bientôt après. Leur dernière prière fut de reposer près du tombeau du comte, l'une à droite, l'autre à gauche. Leur histoire est écrite sur la pierre qui recouvre leurs restes.

A quelque distance de Saarbrück on trouve,

dans l'endroit le plus sombre de la forêt de sapins, les débris d'un ancien temple druidique. Il y a, de six pieds en six pieds, d'énormes pierres non taillées, dressées à la suite l'une de l'autre. La tradition désigne ce lieu sous le nom de *die heiden Capelle* (1). On y distingue quelques niches qui servaient, dit-on, à la célébration des mystères.

En arrivant à Francfort, j'ai été frappée du mouvement de la ville ; tous les remparts, dont on a fait une promenade, étaient couverts de monde et de roses ; beaucoup de jolis équipages. J'ai dîné chez M[me] Bethmann, à côté d'un émigré rédacteur de la *Gazette de Francfort*. Il m'a dit que les Juifs étaient cruellement traités ici, malgré leurs énormes richesses et le libéralisme des principaux personnages de la ville. Aucune maison n'en reçoit un seul publiquement ; la haine et le mépris qu'ils inspirent est le même que chez les premiers chrétiens, bien que le sentiment religieux qui expliquait alors cette intolérance ait presque entièrement disparu. M. Rothschild ne peut entrer dans le salon des

(1) Les chapelles païennes.

étrangers ; il y a quelque temps, il fit des démarches pour obtenir qu'on y reçût, sur sa présentation, une personne qui lui était recommandée. La chose fut discutée ; M. Bethman fut d'avis d'accueillir la demande ; mais la majorité décida que la présentation faite par un juif ne pouvait être admise. Dans tous les grands repas que donnent les juifs, il y a toujours une place gardée pour un pauvre qui a le droit de venir l'occuper sans autre invitation, et qu'on traite avec distinction.

Je suis partie de Francfort à minuit, après avoir été, dans le pavillon de M. Bethman, voir, aux flambeaux, la statue d'Ariane par un sculpteur prussien. Elle est belle, sa douleur est sans effroi et sans espérance ; heureusement elle se trompait. Pour son inspiration, l'auteur n'a pas pensé à Thésée.

La nuit était superbe. Je me suis rappelé les beaux vers d'Ossian sur la nuit. Après Francfort, le pays prend beaucoup de caractère. Minden est une jolie petite ville bien propre, dans une superbe situation. Avant d'y arriver, nous nous sommes arrêtés dans un village dont on célébrait

la fête ; on dansait dans une grande chambre ouverte sur celle où nous dînions. A côté de notre table était celle d'une jolie femme avec deux beaux enfants et un mari qui grondait tout le monde ; la pauvre femme avait l'air bien triste ; elle observait avec un air d'étonnement les manières soigneuses et empressées de M. de Sainte-Aulaire. Cette jeune femme m'a vivement intéressée. J'aurais voulu lui demander son histoire ; car ces yeux-là avaient certainement une histoire. Si j'avais cédé à ce mouvement elle m'aurait sans doute cru folle. Voilà comment le savoir-vivre étouffe la sympathie. J'ai perdu là un petit bracelet que j'aimais. Qui l'aura trouvé ?... je le lui donne !...

Nous sommes arrivés à Cassel après minuit ; toutes les auberges étaient si pleines à cause de la fête que tout ce que nous avons pu obtenir, après de longues négociations à deux heures du matin, est la permission de faire entrer dans la cour notre voiture, qui nous servit de lit.

J'ai été voir, à Wilhemshohe, les beaux jardins du grand duc de Hesse-Cassel ; nous y avons

passé la matinée. J'ai remarqué quatre enfants qui jouaient autour du palais ; le guide nous a dit : « Ce sont les enfants du grand duc et de la comtesse *** ». La grande duchesse loge sous le même toit ; on fait sa cour à elle d'abord, puis à la comtesse *** après. Le soir, en me promenant dans la ville, j'ai vu passer une belle voiture avec des gens en grande livrée ; c'était celle du prince, qui allait au théâtre ; un instant après a passé une seconde voiture avec la même livrée : c'était la comtesse ***, sa maîtresse, qui le suivait ; personne n'est étonné, l'habitude use le scandale ; c'est bien révoltant ; l'habitude usera aussi l'amour, voilà ce qui vengera la morale. Ces cours allemandes sont de petits raccourcis de celle de Louis XIV.

Hanôvre m'a frappée en tristesse ; on voit que c'est une ville destinée au commerce, sans commerce ; les rues sont pleines de boutiques vides. J'ai été voir sur la promenade le buste de Leibnitz ; dans sa maison tout est resté comme le jour de sa mort.

De Hanôvre à Harbourg, toujours dans des

sables et des bruyères ; quelquefois on fait plusieurs lieues sans apercevoir un seul arbre ; alors c'est ma Beauce, mais inculte. D'autrefois un bois de sapins bien sombre. Nous avons dîné à *Zell*. On nous a montré les tombeaux des princes ; celui de la pauvre *Caroline-Mathilde* m'a fort touchée. Pauvre cœur glacé maintenant et qui a tant souffert ! Son vieux serviteur vit encore là et pleure en racontant sa mort : elle avait vingt-cinq ans. Son mari, Christian VII, découvrit l'amour qu'elle avait pour Struensée, et la fit enfermer dans un château-fort, en Danemarck. Georges II, son frère, obtint qu'elle fût transférée à Zell, où elle vécut plusieurs années ; elle y mourut d'une maladie contagieuse en soignant un pauvre vieillard. Le serviteur qui nous contait son histoire dit qu'elle était si belle, que lorsqu'elle sortait, toute la ville courait pour la voir.

Auprès de ce tombeau est celui d'une reine d'Angleterre, femme de Georges II. Accusée d'adultère avec le comte de Königsmarck, elle fut enfermée dans une forteresse, et, dit-on, empoisonnée par son mari. On éprouve une singulière émotion en présence de toutes ces cendres, qui ont été des passions !

A quelques lieues de Harbourg, nous avons trouvé un maître de poste français qui a fait la guerre en Espagne ; il était content d'entendre parler sa langue. Ce pauvre homme parle du beau soleil de l'Alhambra sous le ciel gris du Hanôvre ; quelle singulière destinée que celle de *chacun !* et la nôtre nous paraît mériter l'attention !

De Harbourg à Hambourg, nous avons été par le bateau à vapeur, qui vient de s'établir. Ma petite Eulalie n'a pas eu peur jusqu'au moment où un chien est venu aboyer près d'elle. Sa frayeur alors m'a distraite de la peur affreuse que me faisait à moi-même la chaudière. Après trois heures de traversée, nous avons cotoyé les charmantes rives d'Altona.

Hambourg est actif, fatigant, bourgeois. Nous y avons passé deux jours ; j'ai lu le journal à ma fenêtre à onze heures du soir. L'impression de ce jour prolongé étonne et n'égaye pas, comme je le supposais. Nous sommes partis hier soir après onze heures, de Hambourg. Le chemin, jusqu'à la mer, est sablonneux et triste. En approchant de la mer, le pays prend de la grandeur.

Je suis un peu honteuse de dire, même à moi seule, mon impression en arrivant à Glucksbourg, hier, à midi. Quand j'ai vu ce grand château au bord du Grand-Lac, avec des tourelles, de petites fenêtres grillées, des salles presque sans jour, j'ai été prise d'une tristesse nerveuse inexprimable ; on nous dit que la duchesse était malade et ne pourrait nous voir que le lendemain. On m'a menée dans ma chambre, dont l'aspect sombre a achevé de me démoraliser ; je me suis jetée sur un fauteuil en pleurant et suppliant M. de Sainte-Aulaire de me promettre que si, comme je le croyais, je mourais ici, il ramènerait mon corps en France. Il s'est d'abord moqué de moi ; puis voyant que cela ne me calmait pas, il m'a dit avec raison que j'avais tort de ne pas dominer ces terreurs d'imagination dont je rirais plus tard moi-même.

Le lendemain, on nous mena voir les souterrains du château, au-dessous de l'eau ; les prisons, les oubliettes... Le chambellan de la duchesse, qui nous servait de guide, me faisait remarquer avec orgueil les clous et les chaînes qui avaient servi à attacher les membres des

condamnés par la justice de leurs altesses sérénissimes!!... Il faut que l'aspect général des lieux et la vie qu'on mène ici soient bien lugubres, pour que l'on puisse continuer tranquillement une promenade ainsi commencée.

Quelques jours passés ici m'ont acclimatée; tout ce qui m'effrayait d'abord me paraît simple à présent. Le vent qui secoue mes fenêtres, les grosses vagues qu'il soulève et qui viennent se briser avec fracas contre les tourelles, couvertes d'écume; le lointain, les pins noirs de la forêt, tout me semble harmonieux. Chaque nature a son harmonie, en effet; il faut laisser aux sens le temps de se mettre en rapport avec elle. Le premier choc agite; la nature physique craint le contraste comme la nature morale craint le doute qui l'empêche de se résigner. Ah! que le Créateur est grand dans toutes ses œuvres! et que nous sommes ingrats de nous méfier du soin qu'il prend même de nos imaginations, auxquelles il a préparé de si beaux et de si divers spectacles!

La duchesse de Brunswick a beaucoup d'esprit dans un tout petit cercle; ses idées s'y pressent,

s'y encombrent ; ce qu'elle appelle *son libéralisme*, c'est de ne pas souffrir qu'une de ses opinions domine l'autre ; jamais l'entraînement ne s'aperçoit sur aucun sujet ; tout est volontaire, et le principe de sa volonté ne se sent jamais ; elle est animée sans vie ; il semble que son âme soit enfermée dans un petit cadre de fer qui n'en laisse rien échapper. Sa façon de comprendre la religion est comique, du moins ce que j'en ai vu ; elle honore Dieu comme le plus grand des souverains connus ; elle l'aime parce qu'elle l'honore et qu'elle ne comprend l'amour que du côté du respect. En parlant de ce qu'on doit à Dieu, elle prend l'attitude et la voix d'une princesse présentée à un roi, et lui rend infiniment d'hommages pour mieux constater ceux qu'on va lui rendre à elle-même. L'autre jour, elle me parlait de quelqu'un qui avait dit une impiété ; elle ajouta gravement : il eut grand tort, *cela ne se doit pas*. L'idée du devoir en tant que règle sociale, est pour elle l'édifice de toute la nature ; la base est soutenue par les Barons (au-dessous, elle ne compte pas) et le sommet est Dieu, appuyé sur les princes régnants. Son esprit est sans cesse

en activité à faux ; pourtant il produit un ordre merveilleux dans les petites choses ; jamais on n'a mieux réglé une maison ; rien n'y change. Il y a cinquante ans qu'elle a été conduite, le jour de son mariage, dans le cabinet où elle m'a menée hier ; les mêmes meubles sont aux mêmes places ; sur la fenêtre, dans une cage dorée, se trouve le même perroquet jaune qui lui a répété devant moi la phrase apprise pour elle le jour de ses noces, il y a cinquante ans. C'est une singulière émotion que celle qu'on éprouve devant tout ce qui a duré au delà de la limite ordinaire, fût-ce un fauteuil ou un perroquet !

Ce matin, nous avons été voir le port de Flensbourg. La vue de la mer est là superbe ; je voudrais ne pas l'oublier. J'ai pensé à la méthode de M. Finaigle, qui prétend aider la mémoire en rattachant une bêtise à un nom propre, et j'ai acheté là un petit étui d'argent, dans la pensée que ce petit fait matériel me rappellerait la belle image du port de Flensbourg.

Nous avons été dîner à Gravenstein, chez la duchesse d'Augustembourg, fille de la malheureuse reine Caroline-Mathilde. Son portrait est

là, beau et triste. La duchesse d'Augustembourg porte toujours à son cou un autre petit portrait de sa mère, que Struensée a renvoyé à la reine en montant sur l'échafaud. Nous avons été sept heures en mer, ne pouvant aborder à cause du vent contraire ; j'ai appris là ce que c'est que *courir des bordées*. M. de Saint-Simon était ravi ; il prétend qu'il n'a le sentiment de la patrie que sur la mer. Mon voile de gaze est tombé sur une vague qui l'a emporté ; on a mis un petit bateau en mer pour courir après. Je ne sais pourquoi cela m'a donné un mouvement d'esprit tout poétique ; j'aurais voulu des rimes à mes pensées. — *Gravenstein* est un beau et triste château, au bord de la mer. La jeune duchesse d'Augustenbourg est charmante; mais toute cette petite cour est fort démoralisée. La duchesse de Brunswick nous en a raconté des histoires bien scandaleuses. Les mœurs du peuple sont, au contraire, fort pures ; à force de respecter leurs princes, les paysans se sont accoutumés à trouver tout simple de n'avoir pas les mêmes lois morales, pas plus que les mêmes titres et les mêmes domaines.

On a fait venir à Gravenstein un petit fat

français pour l'éducation des jeunes princes ; je souffrais d'entendre ma langue parlée sans accent étranger par ce ridicule et prétentieux personnage.

Nous avons quitté Glucksbourg après dîner, par une aurore boréale qui nous a éclairés toute la nuit. La veille de mon départ, on vint me dire qu'une marchande de gants suédois demandait à me parler ; je descendis l'escalier tournant du donjon, et je trouvai en bas deux femmes dont l'une pleurait et se cachait derrière l'autre qui me présenta des gants à choisir. Puis quand j'eus fini, elle me dit que son amie était venue pour me faire une prière ; l'autre femme s'approcha de moi toujours pleurant et me dit presque sans accent allemand : « Madame, je vous supplie, au nom de la charité chrétienne, de remettre cette lettre vous-même à M. le comte de F... aussitôt que vous serez retournée en France ; donnez-moi votre parole de la lui remettre à lui-même : puis elle se mit à pleurer encore plus fort ; sa compagne me fit des excuses sans me donner aucune explication, que je ne leur demandai pas ; je promis de remettre la

lettre, et je le ferai si cela dépend de moi. Elles s'en furent, et sans doute je ne reverrai de ma vie cette femme dont je porte peut-être les plus secrètes et les plus intimes pensées. La duchesse questionna ses domestiques ; personne ne sait qui est cette femme ; ils n'ont vu que rarement l'autre femme qui vient tous les deux ou trois ans leur vendre des peaux de Suède.

Si je pouvais ajouter qu'elle était belle, je vous toucherais beaucoup : mais il faut bien dire la vérité, elle était laide et vieille ; adieu le roman, adieu toute curiosité ; à quoi bon savoir pourquoi de vieux yeux ont pleuré ?

Je n'ai rien vu de si beau que le port de Kiel. Tous ces bâtiments pavoisés qui se croisent dans le lointain m'ont fait penser à la jolie chanson que Thomas Moore nous chantait cet hiver chez M. de Broglie. De beaux chênes poussent leurs racines jusque dans la mer ; on s'asseoit au pied de ces vieux arbres, et les vagues nous chassent ; j'avais déjà admiré à Gluckbourg une grande richesse de végétation.

La différence des deux états de Hambourg et

de Danemark est frappante ; la supériorité de la culture républicaine est incontestable. Le changement est subit, aucune transition ne l'adoucit. Affreuse route de Westphalie ; sables, tristesse du chemin, saleté des auberges... ! Nous arrivons affamés, on nous donne pour tout souper des groseilles au vinaigre.

J'ai vu à Munster la salle du traité. On m'a montré là un collier de fer avec des pointes placées en dedans ; il s'ouvre comme un collier de chien ; on le refermait sur le cou d'un homme qui pouvait supporter quelques jours ce supplice sans mourir. On attribue cette infernale invention à un frère qui était jaloux de son frère et le fit périr ainsi. Peut-être un jour en regardant des fusils et des canons on dira : voilà ce que des hommes avaient inventé pour tuer le plus commodément et le plus vite possible un certain nombre de leurs frères !

A quelques lieues de Munster nous avons rencontré une noce de village, toute joyeuse et dansant gaiement... Rien n'étonne l'égoïsme comme de voir tout à coup des gens occupés d'une chose qui vous est à vous-même et vous restera tou-

jours parfaitement étrangère. Je me sentais triste à ce moment. J'ai remercié Dieu de leur joie. A quelque distance de là, on nous fit descendre pour admirer un beau point de vue, et je perdis un petit volume que nous lisions et qui m'amusait fort, *Meister Floh*. C'est un conte d'Hoffman, mélange de gaîté lourde, et de gaîté fantastique qu'on ne trouve qu'en Allemagne. Ils sont gauches et lourds, ces bons allemands; mais dans ce qu'ils disent on trouve toujours beaucoup à penser. A Wiesbaden, mon ami Schlegel me faisait souvent hésiter entre l'ironie et l'admiration.

Dusseldorff me plaît. Souvent un rayon de soleil, en traversant les portes d'une ville, donne une impression de gaîté qui ne se perd plus et qui en colore le souvenir. Cela suffit pour faire tout trouver charmant.

Ce matin, nous avons rencontré une foule de pélerins pieds nus, qui se rendaient à une petite chapelle en chantant des litanies. Cela m'a donné des pensées peu religieuses; peut-être ai-je tort de trouver ces pratiques entachées de superstition; de ne pas admettre, pour d'autres, une

manière d'exprimer sa foi qui n'est pas à mon usage. Après tout, ce n'est pas pour leur plaisir que ces braves gens quittent le travail qui les fait vivre, pour marcher péniblement tout le jour, ne prenant de repos que sur la pierre des croix qu'ils embrassent. Certes, il m'est plus facile à moi d'aller commodément dans ma voiture chercher une messe dite en vingt minutes, dans une église fraîche en été, chaude en hiver... On n'est pas, sans doute, obligé d'imiter un zèle qu'on n'a pas. Mais il n'est pas juste de le condamner dans les autres.

Nous avons trouvé dans notre auberge Jean G....., aussi ennuyé qu'à l'ordinaire, aussi découragé de sa grande fortune que l'est Mme P... ou la duchesse de R... Il semble que l'argent désintéresse et dégoûte de tout, excepté des peines qu'on prend pour en acquérir encore plus.

Nous avons visité toute la ville ; en traversant la rue du Parc, je me suis trouvée mal de fatigue. Une bonne dame qui était à sa fenêtre est descendue bien vite et m'a apporté un verre

d'eau. Je me suis reposée quelques heures, et ce soir nous allons repartir.

J'ai vu ici de bien beaux tableaux de Rubens, dans la cathédrale. On y montre aussi le fauteuil en pierre de Charlemagne. Les paysans malades passent dessous et se croient guéris; la pierre est usée par leur superstition. Tout cela m'a moins intéressé qu'il n'aurait fait un autre jour; peut-être parce qu'un mouvement de vive impatience m'avait mise en mauvaise disposition. Voici à quelle occasion: En marchant dans la rue, j'ai entendu des éclats de rire, j'ai levé la tête, c'était la reine de Suède et M. de Lowenhielm qui causaient sur le balcon de leur auberge; je les avais laissés à Paris, tous deux au désespoir; elle de la mort de M. de Richelieu, dont elle était folle, lui de la mort d'une jeune personne qu'il allait épouser. On a toujours regret aux douleurs sur lesquelles on a monté sa pitié, quoi qu'on se fut volontiers, assurément, donné beaucoup de peine pour consoler ceux qui se consolent ainsi tout seuls.

Nous recevons des lettres de Paris; il faut repartir immédiatement; Louis est souffrant et

on croit que les eaux du Mont-d'Or lui feront du bien, la saison nous presse, il vaut donc mieux ne pas nous arrêter ici.

Nous sommes venus jour et nuit d'Aix-la-Chapelle à Etioles; Louis est mieux, mais on trouve toujours plus prudent de le mener au Mont-d'Or. Je laisse encore ici mes petites filles et je pars seule avec Louis. La route est belle pour courir la poste ; mais je n'ai rien observé d'intéressant. Clermont même est une triste ville, dont la cathédrale est le seul monument remarquable. J'y suis le jour de ma fête, 21 juillet, assez triste, peu en train de ce voyage.

Me voilà assez bien reposée et tolérablement établie dans cette espèce de grand village. J'ai une table de bois blanc et deux chaises de paille dans ma chambre, pour tout mobilier. Je ne vois guère que le maréchal Davoust. Voilà ce qu'il m'a conté hier : « Peu de jours après son retour, en 1814, l'empereur Napoléon envoya chercher le maréchal Davoust, qui était son ministre de la guerre, et lui ordonna de contresigner un décret qui cassait six maréchaux. Davoust rendit le papier en disant : « Sire, cela n'est pas possible,

vous n'en avez pas le droit. S'ils sont coupables, mettez-les en jugement, mais vous vous êtes interdit par vos propres lois, de casser un maréchal sans jugement. » « Comment ! des lois, des lois, oh ! les Bourbons vous ont donc aussi rendu poltron ? » « Non, Sire, ce n'est pas les Bourbons qui me font dire ainsi, c'est le nouvel air du pays ; consultez, interrogez vos anciens amis, vous verrez qu'ils vous diront tous comme moi : qu'on ne peut plus gouverner ce pays-ci sans lois. Faites-en de mauvaises si vous voulez, vous avez un Sénat pour cela, mais qu'elles s'appellent lois, pour qu'on y obéisse, et donnez vous-même l'exemple de leur obéir. » « Quoi ! dit l'empereur, voulez-vous que je garde un Augereau? J'ai dans ma poche de quoi le faire pendre. » « Eh bien, Sire, faites-le juger et il sera pendu. »

Deux jours après, l'empereur envoya à la signature du ministre un autre projet de décret assez insignifiant, mais qui commençait ainsi : « Napoléon, empereur des Français, roi d'Italie, protecteur de la Confédération du Rhin. » Le ministre le lui rapporte en disant : « Sire, il est impossible de laisser tout cela ; vous voulez donc

faire comme Louis XVIII, avec sa « *vingt-troisième année de mon règne?* » il n'y a plus de royaume d'Italie pour vous ; plus de Suisse qui accepte votre protectorat, plus de Confédération du Rhin que contre vous; enfin, Votre Majesté doit regarder la France comme une conquête d'aujourd'hui ; mettez donc seulement : Napoléon, empereur des Français, n'est-ce pas assez ? » « Mais, reprit l'empereur, je puis bien mettre au moins roi d'Italie ? » « Non, sire, pas roi d'Italie. » « Eh bien, laissez-moi le décret, je verrai cela; vous le recevrez ce soir. » Puis il parla d'autre chose assez tristement. Le soir, il lui renvoya le décret tout imprimé, signé par lui ; la signature seule du ministre manquait ; il y avait en tête : Napoléon, empereur des Français, etc., etc., etc.

Le maréchal Davoust, en me racontant cette anecdote, ajoutait : « Voyez, madame, comme les couronnes gâtent la tête. » Ce qu'il y a de bon, c'est que le maréchal Davoust lui-même se faisait appeler Monseigneur ! C'est peut-être parce qu'on lui avait offert un jour la couronne de Portugal.

Le maréchal m'a bien affirmé qu'il n'eût

jamais signé la capitulation de Paris s'il avait pu douter qu'elle ne garantit la vie du maréchal Ney. « L'armée et moi serions morts chèrement devant Paris plutôt que de sacrifier notre brave camarade, disait-il ; sa mort est une indignité. » J'ai trouvé l'expression belle : *l'armée et moi*.

M. Villemain est également ici avec sa mère, qu'il soigne avec une tendresse admirable, quoiqu'elle le fasse beaucoup souffrir par son difficile caractère. Je le vois souvent, et c'est une grande ressource pour moi.

La santé de Louis s'est si bien remise après six semaines de séjour ici que je peux le ramener à Etioles. Nous avons passé ce temps ensemble dans une très douce intimité.

C'est l'hiver suivant qu'arriva l'horrible catastrophe de l'assassinat du duc de Berry, le 13 février 1820. Le 12, il vint à un bal costumé, chez M. Greffulhe. Le duc de Fitz-James y était déguisé en père des petites Danaïdes, distribuant à chaque femme des petits couteaux pour tuer

leur mari. Je le vis passer près de la duchesse de Berry, à qui il dit : « Oh ! pour vous, je ne vous en donnerai pas, ce serait trop dommage. » Le duc de Berry me demanda si j'avais vu une petite pièce qui faisait rire tout le monde alors, *l'Ours et le Pacha ;* il m'offrit de me donner sa loge pour le lendemain, et en effet, je reçus le lendemain *13* un billet de la duchesse de Reggio, qui me l'envoyait de la part du prince. J'ai gardé le billet avec sa terrible date *13 février.* J'étais dans sa loge pendant qu'on l'assassinait à la sortie de l'Opéra. Mes enfants avaient été à l'Opéra avec les petites Princeteau, dans la loge de M. Decazes. Ils revinrent sans avoir remarqué le moindre trouble dans la salle. Le crime s'était commis à la porte de la petite entrée, au moment où le prince venait de mettre sa femme en voiture, pour rentrer ensuite seul dans sa loge et voir le ballet du *Carnaval de Venise* ; il fut frappé au moment où on refermait la portière et tomba dans les bras de César de Choiseul et de M. de Clermont, premier mari de Constance de Caumont, depuis Mme de Lagrange. Cest d'eux que je tiens tous ces détails. On le porta dans la

loge du directeur, où il vécut jusqu'à six heures du matin, entouré de sa famille et assisté de son confesseur. Il fit de touchants adieux à tous, et demanda au Roi, avec instance, la grâce de son assassin. Sa mort fut si chrétienne qu'elle interdit toute réflexion sur sa vie. On a dit des Bourbons de la branche aînée : Ils n'ont qu'un don, c'est de bien mourir. C'est un admirable don !

La duchesse de Berry montra, dans cette terrible occasion, un courage et une générosité que l'esprit de parti ne doit pas faire oublier.....

Les attaques infâmes du parti ultra contre M. Decazes, à cette sanglante occasion, irritèrent le roi contre son frère et contre la duchesse d'Angoulême, qui semblaient, par leur silence au moins, encourager de si stupides calomnies. Au commencement, il n'en fut que plus tendre pour son *cher fils*, mais les attaques furent plus persévérantes que ne comportait, pour leur résister, le caractère de Louis XVIII, et, après quelques mois, la famille royale, entraînée par les passions haineuses qui l'entouraient, prépara une scène qui eut un plein succès. Le Roi, voyant sa nièce à

ses pieds toute en larmes, qui lui demandait le renvoi de l'auteur de tous ses maux, disait-elle, céda en pleurant aussi et consentit au renvoi de son ministre, qu'il fit duc et ambassadeur en Angleterre. En pareil cas, mêler des faveurs à la disgrâce, c'était se montrer trop faible pour punir les fautes d'un ami ingrat, ou trop lâche pour oser défendre un ami innocent. *Ils ne sont plus, laissons en paix leurs cendres...!*

J'oubliais une circonstance qui fit tant de peine à ma mère que j'en ai toujours en me la rappelant. Tous ces souvenirs cependant sont utiles à conserver pour modérer s'il en est besoin les regrets que peut laisser le passé. Deux jours après la mort du duc de Berry, son corps fut exposé au Louvre dans une chapelle ardente où toute la société fut le voir. En sortant de là, on allait saluer la famille royale, et même la veuve. Egédie, qui ignorait les horribles propos de quelques forcenés contre son mari, demanda à ma mère de la conduire au château. Lorsqu'elles entrèrent dans le salon d'attente, plusieurs personnes se levèrent avec affectation, pour ne pas se trouver auprès de *Madame Deca-*

zes, et furent s'asseoir le plus loin possible d'elle. Cela fut si marqué qu'une personne moins impitoyable que les autres prévint ma mère qu'il fallait emmener Egédie, pour éviter le scandale de quelque insulte, si elle essayait d'entrer dans le salon. Ma mère l'emmena en effet et s'associa ainsi à sa disgrâce ; depuis ce moment, ma pauvre mère fut toujours traitée froidement par les princes ; ses anciens services, son vrai dévouement furent méconnus ; parce qu'elle avait été une tendre mère, d'anciennes amies lui reprochaient amèrement de ne pas s'être associée aux anathèmes lancés contre M. Decazes ; ils appelaient cela une trahison, une défection ! et voilà la morale du parti qui se dit religieux !

M. Decazes partit pour Londres ; la santé de sa femme, alors assez délicate, fut tellement éprouvée par le climat, qu'au bout de quelques mois, sur une consultation envoyée de Londres au docteur Dubois, ce dernier nous prévint de la nécessité de la faire revenir immédiatement en France, sans quoi il ne répondait pas de sa vie.

Notre inquiétude fut si grande, que nous partîmes presqu'aussitôt. Je n'avais jamais fait

de voyage sur mer ; il me semblait que je n'aurais pas la force de m'embarquer. En arrivant à Boulogne, à dix heures du matin, on nous dit qu'un bâtiment anglais allait mettre à la voile. Je suivis tristement M. de Sainte-Aulaire, et j'arrivai sur la jetée sans avoir osé lever les yeux, tremblante comme une victime. Nous partîmes. Dès que je ne vis plus le rivage qu'hors de portée et que je me sentis lancée dans cet infini humain, la beauté incomparable du spectacle me prit l'imagination, et je regardai autour de moi avec une extase qui ne me quitta plus qu'à Douvres, où m'attendaient d'autres étonnements d'un ordre moins relevé. Le luxe des auberges, alors si différentes des nôtres, le soin des routes, l'élégance des cottages épars, sur de grandes prairies vertes comme des rubans et coupées par de magnifiques arbres. Puis les églises gothiques de Rochester et de Canterbury, enfin, Londres et son immensité !...

Mais là, ma première impression fut désagréable ; j'aperçus d'abord une horrible enseigne peinte sur une grande boutique, et ma pensée fut choquée du mauvais goût artistique de

l'Angleterre. J'avoue que depuis, mes observations n'ont rien changé à cette première impression.

Nous trouvâmes Egédie dans un état grave, sans doute, mais beaucoup moins alarmant que nous ne le craignions en partant. Elle fut même assez bien pour que nous fussions à quelques *routs* pendant notre séjour, qui fut de trois semaines. Dubois, à qui nous en rendîmes compte, n'en persista pas moins à demander son retour en France, qui fut décidé. Nous restâmes quinze jours à Londres ; je n'ai pas conservé de souvenir bien présent de ce premier voyage en Angleterre. Je n'ai pris alors aucune note ; je me souviens seulement que la ville m'a déplu ; je n'y ai trouvé aucun caractère. La campagne m'avait d'abord paru superbe en la traversant ; puis, après quelques courses dans les environs, j'ai trouvé que toute cette verdure n'avait point l'air naturel. L'absence du sens artiste m'a frappée dans tous ceux qui me montraient les tableaux et même la nature. J'ai vu alors le château de lord Essex (Cassiorbery) et la charmante petite villa de lady Mansfield (konwood) ·

Le luxe, l'élégance sont complets dans ces établissements de campagne.

Nous dînâmes chez le duc de Devonshire : lord Castlereagt, la princesse de Liéven, la princesse Paul Esterhazy ; tout cela ne m'a rien fait, ni plaisir, ni peine. J'allai deux fois au théâtre, où je m'ennuyai. Le climat me portait sur les nerfs. Je ne connaissais personne ; aussi je vis avec plaisir arriver la fin de notre séjour. Nous partîmes pour Paris après avoir obtenu d'Egédie la promesse qu'elle nous y suivrait de près. Elle arriva, en effet, peu de jours après nous.

Dubois, dès qu'elle l'eut consulté, devina qu'elle était grosse, et que le traitement ordonné par les médecins de Londres ne convenait pas à son état. Il prescrivit un meilleur régime, et quelques mois plus tard elle accoucha de Frédéric. Le pauvre enfant paya cher les souffrances de sa mère ; il vint au monde dans un état de faiblesse qui rendait peu probable qu'on pût l'élever. Mme Marion, l'ancienne bonne d'Egédie, se dévoua à cet enfant, et véritablement c'est elle, après Dieu, qui l'a fait vivre. Elle le tint sur ses genoux entouré de coton pendant plusieurs se-

maines, pendant lesquelles la pauvre femme ne se coucha pas ; de loin en loin, elle appuyait sa tête sur un fauteuil et s'assoupissait un moment. Pour Egédie, après onze jours de cette terrible couche, elle retomba plus malade encore qu'auparavant, et fut quinze jours entre la vie et la mort.

Je voudrais pouvoir rassurer toutes les personnes qui souffrent de tristes pressentiments ou de sombres pronostics, en leur racontant tous ceux qui, pendant cette terrible maladie, se réunirent pour frapper notre imagination et semblaient devoir nous interdire tout espoir. Une nuit, j'étais seule près de son lit ; elle me dit d'aller prendre une clef dans un endroit caché, d'ouvrir un tiroir et d'y prendre un gros paquet de cachets anglais qu'elle avait rapportés de Londres, puis elle ajouta : je veux vous en donner un, au hasard. La veilleuse était au fond de la chambre, derrière un paravent, parce que, dans son excessive faiblesse, elle ne pouvait supporter aucune lumière. Je gardai le cachet sans le regarder toute la nuit, n'ayant pas quitté ma place près du lit ; quand le jour fut venu, je

lus cette devise : *Though lost to sight, to memory dear* (1). Voilà celui qu'elle avait pris au hasard au milieu de cinquante autres cachets dont les devises étaient pour la plupart d'une nature moins funèbre. Je conserve précieusement celui-là. Une autre nuit, elle m'appela et me dit : je vous en prie, maman, faites ôter ce grand drap noir qu'on met toujours au milieu de ma chambre ; j'ai beau le rouler, on le déroule toujours. Elle paraissait alors avoir perdu connaissance et me disait cela la nuit même que les médecins regardaient comme devant être la dernière pour elle ! Dubois me l'avait annoncé.

Depuis son entière guérison, elle m'a souvent raconté qu'elle n'avait jamais cru mourir, et que souvent, pendant cette maladie, elle avait toute sa tête lorsqu'elle entendait ses propres paroles sans raison, prononcées pour ainsi dire par la fièvre, sans que son jugement, qui restait sain, pût les arrêter. Une crise heureuse la sauva, et, grâce à sa jeunesse, elle fut bientôt rétablie.

Mme de Broglie était accouchée d'Albert dans

(1) Quoique perdue pour la vue, chère au souvenir.

notre ancien hôtel de Saisseval, à présent hôtel de Lillers, rue de Lille, huit jours après les couches d'Egédie. A peine rétablie, elle voulut accompagner son mari aux eaux de Cauterets. M. de Broglie souffrait alors souvent de la gorge; sa vie parlementaire compliquait ce genre d'incommodité, qui tourmentait cruellement sa femme. Quelques souffrances de poitrine avaient engagé mon médecin Lerminier à me conseiller également les eaux de Cauterets; le plaisir de passer cet été avec Mme de Broglie me mit en goût de voyage, et je partis avec Eulalie (1). En passant à *Pau*, nous fûmes voir, au château, le berceau d'Henry IV, et ce fut en nous le montrant qu'un vieux soldat m'apprit la mort de Napoléon; je n'avais pas ouvert un seul journal depuis mon départ. Quelques jours après mon établissement à Cauterets, M. et Mme de Broglie arrivèrent, puis Mme de Grammont, le chevalier de Panat, M. Villemain, le duc de Laval. Ces deux noms me rappellent une surprise mutuelle qu'ils me confièrent, et dont je fis bien rire Mme de Broglie. Le duc de Laval, après avoir passé quelques

(1) Ma sœur Eulalie d'Estern.

soirées chez moi avec M. Villemain, très-amusé de son esprit, me dit : « C'est singulier, pour un » homme de lettres, M. Villemain *ne manque pas* » *de savoir-vivre !!!* » Le lendemain, M. Villemain, qui s'était vu beaucoup écouté, me dit : « C'est drôle, pour un grand seigneur, le duc » de Laval *n'est pas du tout bête !!!* »

Tous les jours, je faisais de grandes promenades avec Mme de Broglie. Je puisais abondamment dans les trésors de son âme ! La sévérité de ses conseils avait un accent de vérité que toutes les révoltes de l'égoïsme ne pouvaient méconnaître. En lui répondant, on sentait qu'on avait tort ; son beau regard limpide et pénétrant allait dissoudre au fond du cœur tous les mensonges des mauvais sentiments. Je n'ai jamais vu dans personne plus d'harmonieuse union entre la beauté morale et physique. L'effet en était inexprimable. Ce n'était pas une des vierges de Raphaël, bien qu'aussi belle, aussi pure que la madona della Seggiola, à laquelle on l'a souvent comparée ; non, elle n'était point une création idéale du génie ; elle était vivante *et pratique,* pour l'édification de tous ceux qui l'entouraient.

Ce n'était point non plus une belle femme, telle que l'admiration mondaine osât l'aborder en face ; non, elle n'était jamais dépouillée des rayons d'une céleste lumière ; purs et brillants, ils ornaient et défendaient sa chaste beauté ! Un jeune homme du monde, E. de C.. .., me disait une fois, en la regardant au milieu d'un bal : « Expliquez-moi comment il se fait que Mme de » Broglie, qui est si belle, n'ait jamais inspiré de » passion ?... » Je ne le lui expliquai pas ; il ne pouvait le comprendre ; mais j'éprouvai en silence un vif sentiment de respect et d'humilité. Depuis sa mort, d'autres personnes du monde m'ont souvent dit que son souvenir était un obstacle étrange entre eux et le mal. Elle agissait sur les natures les plus diverses ; un homme âgé, trop malheureusement connu par une longue vie de désordre, disait à mon mari, dans une fête, en lui montrant Mme de Broglie : « Voyez-vous cette » femme ? c'est *la charité !* » Et, en disant cela, mon mari voyait un rayon de foi traverser cette figure éteinte. Cet homme est mort chrétien.

Nous l'avons perdue avant que l'expression de son éternelle beauté ait été voilée par aucune

vieillesse du temps. Comme si, en récompense de ce qu'elle n'avait jamais détourné de Dieu aucun des dons qu'elle en avait reçus, le charme de son souvenir devait agir encore tout entier après qu'elle ne se montrait plus.

Nous passâmes ensemble dans cette jolie vallée quelques semaines pleines d'intérêt. La nature y est bien belle. J'ai gardé quelques dessins de la cascade de Gavarni, le pont d'Espagne, les lacs, etc. Dans nos courses aux environs, nous rencontrions souvent d'autres bandes de baigneurs qui suivaient la belle Mme Gazani. Cette beauté-là n'avait rien d'idéal ; mais c'était pour la terre la beauté la plus complète que j'aie jamais vu dans aucun pays. Eulalie, Alphonse et les enfants de Mme de Grammont, qui ne pouvaient suivre nos longues marches jouaient ensemble près de la maison.

Un jour, nous étions, Albertine et moi, à plus d'une heure de chemin dans la montagne, quand nous entendîmes des cris aigus qui partaient d'une chaumière assez éloignée; un porteur, à qui nous demandâmes ce que c'était, nous répondit : « Ah ! ce n'est rien que *Maniquette.* » Et qu'est-

ce que Maniquette? « Une pauvre femme qui » est folle tous les deux jours pendant quelques » heures parce qu'elle a perdu son fils ; si vous » y allez demain, vous la trouverez en santé. »

Le lendemain, nous reprîmes toutes deux le même chemin. J'ai dessiné le portrait de Maniquette et de Janina, sa fille, et de leur chaumière ; j'ai tous ces dessins. Je reconnaîtrais, après vingt ans, le petit sentier de la montagne qui conduit à cette pauvre chaumière, et la barrière qui enfermait un gros chien blanc, dont la voix nous fit reculer toutes deux ; nous arrivâmes pourtant au pied de l'arbre où Maniquette était assise et filait sans regarder son rouet, car elle était aveugle. Quelle image du temps et de la misère, bon Dieu ! ! ! un capulet rouge et noir, en grosse laine, tout déchiré, cachait à moitié un visage plein de noblesse et sillonné de rides ; auprès d'elle était une autre femme pâle et triste aussi, puis une jeune fille qui nous regardait fixement et sans le moindre signe d'intelligence, ce qui contrastait avec les regards pleins de feu de l'une et la dignité montagnarde de l'autre. Albertine demanda à la vieille Mani-

quette depuis quand elle ne voyait plus. « Depuis vingt ans, nous dit-elle, et ce n'est pas là mon malheur !... Mon fils était berger; voilà près de moi sa femme *Janina*. Un soir, il y a quinze ans, nous attendions qu'il revint coucher, quand nous entendîmes un grand bruit dans la montagne où il gardait ses brebis. Je ne vis rien, mais Janina vit de loin une avalanche de rocher qui croulait dans la vallée. Mon fils était là ; il n'en revint pas, et depuis ce temps-là, nous sommes restées dans notre chaumière à pleurer ! Janina avait une fille de dix ans (Marie) et elle était grosse ; quelques mois plus tard, elle est acccouchée de cette pauvre fille qui est imbécile, sans doute à cause de l'effroi qu'a eu sa mère. Nous filons pour gagner notre pain. Marie a épousé un bon jeune homme qui soigne toute la famille. Depuis bien des années, je suis bien malade une journée sur deux ; ce jour-là, je ne sais pas ce que je dis, et je ne peux pas m'empêcher de crier. »

Plus nous restions près de cette famille, et plus nous nous sentions pénétrées de pitié pour elle. Quelle réunion de souffrances, mon Dieu ! et ces

deux malheureuses créatures ne disaient pas un mot de plainte ; elles passaient leur triste vie à prier, pleurer et filer. Le lendemain, nous retournâmes à la chaumière ; c'était pendant l'accès : Maniquette ne s'aperçut pas que nous étions là. Elle criait presque continuellement. On ne distinguait que ces mots : *Janina*, *Janina*, *mon Dieu*, *mon bon Sauveur !*

C'était une éloquente prière !... Nous continuâmes à aller presque chaque jour voir Maniquette. Un soir, nous voulûmes observer le commencement de son accès pour en rendre compte au docteur Pariset, espérant qu'il trouverait quelque remède à cette folie intermittente. M. de Lascours nous accompagna, parce que nous avions peur du gros chien blanc. Le lendemain, j'écrivis en détail à M. Pariset tout ce que nous avions vu. Il me répondit en prescrivant des doses de quinine avant l'accès ; nous les fîmes prendre, mais sans résultat. L'état ne changea pas. Après quelques semaines, notre départ fut arrêté. Nous le dîmes à Maniquette ; elle pleura beaucoup en nous demandant de venir lui dire adieu au moment de notre départ, et de le retarder d'un jour,

parce que celui que nous avions pris était un jour d'accès, et elle voulait, dit-elle, *entendre que nous lui disions adieu.* Nous l'avons bien embrassée, Albertine et moi, avant de la quitter. L'année d'après, Albertine et Mme de Grammont retournèrent à Cauterets, et elles revirent cette pauvre famille augmentée d'un enfant qu'avait eu la fille aînée de Janina, Marie; cette petite fille a été tenue au baptême par Mme de Grammont, et, je crois, M. de Broglie. On lui a donné nos trois noms de Albertine-Amable-Victorine. J'ai appris depuis que Maniquette est morte ; les autres vivent encore dans cette pauvre chaumière, dont je garde précieusement le dessin que je fis alors avec les portraits de *Janina* et de *Maniquette !*

Je revins passer à Etioles le mois d'octobre, et nous retournâmes ensuite à Paris J'y retrouvai ma chère Marie Mendelsohn : on pensait alors à marier Fanny Sébastiani ; je fus chargée de lui parler de M. de Custine ; heureusement, cette idée n'eut pas de suite, et M. de Praslin fut choisi !... — Ce souvenir est une forte leçon pour ne pas se charger légèrement de porter des pro-

positions. Il faut refuser nettement de se mêler du bonheur conjugal de ceux qu'on ne connaît pas à fond. Lorsqu'il s'agit de procurer du pain à qui vous en demande sans le mériter, la charité peut manquer de prudence sans grand inconvénient; mais on engage gravement sa responsabilité en donnant un mari à une femme, ou une femme à un mari.

J'allais beaucoup cette année là chez Mme Guizot; j'y voyais arriver en troupes de jeunes étudiants qui venaient écouter les leçons du maître; M. Guizot parlait devant eux comme on professe en chaire; son éloquence nous charmait; elle s'exerçait sur une grande variété de sujets : politique, littérature, métaphysique. Sa femme donnait la réplique avec une intelligence dévouée et s'élevait souvent jusqu'à l'objection.

Pendant l'été, j'allai passer quelques jours à Angervillers chez Mme de Catellan; puis à Viry, chez la duchesse de Raguse, enfin chez ma mère, à Louville. Le temps que je passai à Louville fut mêlé de tristesse et de joie; ma bonne famille m'y recevait toujours comme si je l'avais quittée la

veille, mais le souvenir de mes premières années et l'absence de tout ce que j'y avais vu jadis de gaîté sans mélange, m'oppressait le cœur au point d'en souffrir même physiquement. Après des années de séparation, chacun apporte plus ou moins ses regrets et son fardeau à la communauté.

En revenant de Louville, je m'arrêtais toujours à Jeure, chez Mme Mollien. Sa maison est un modèle de paix et d'ordre; l'hospitalité m'en était très-douce, et chaque année, chaque voyage me laissait plus attachée à Mme Mollien, plus frappée de ses vertus et du bonheur qu'elle répand autour d'elle par la persévérance de son dévoûment.

Les années 1822-23-24 se passèrent ainsi entre Paris l'hiver, et Etioles l'été, avec quelques excursions chez ces amies ou dans ma famille.

Le 11 juin 1825, nous partîmes pour un grand voyage en Suisse et en Italie. J'ai écrit mon journal fort longuement et je le transcris ici; celui de Paule (1) ne vous suffirait peut-être

(1) Ma sœur Paule d'Harcourt.

pas, car le voici tout entier (elle avait huit ans): Nous sommes partis lundi pour l'Italie; nous avons déjeuné à Brie-Comte-Robert, et puis nous sommes arrivées à Rome.

Suisse 1825.—Nous sommes partis pour la Suisse aujoud'hui 11 juin 1825, mes trois filles, M. Spach, Augustine, Julienne, Thomas et moi. Nous avons déjeuné à Brie-Comte-Robert, et couché à Nogent; le 12, à Chaumont; le 13, à Lure; le 14, à Bâle; le 15, à Zurich, à l'hôtel de l'Épée.

Le 17, j'ai été m'établir dans la maison de

M. Meister, qui m'a loué tout son second étage ; lui, sa femme et sa fille, Mme Zeerleder, occupent le premier. J'espère que ce séjour nous sera bon. Mon Dieu, bénissez, pour mes enfants et pour moi, le séjour que nous allons faire ici. Je veux m'efforcer de rendre le cœur de mes enfants tel que l'Évangile nous peint ceux des vrais chrétiens ; je vous conjure, mon Dieu, de m'accorder les lumières et les forces qui me manquent pour accomplir le devoir que vous m'avez donné, et dont votre bonté paternelle fait aussi un grand bonheur !

19 juin. — Aujourd'hui, M. Meister m'a menée voir la promenade qui est auprès de sa maison ; elle domine le lac. Ce bon vieillard y vient tous les jours, une fois avec sa vieille femme, et une autre fois seul pour méditer. Il m'a sacrifié aujourd'hui sa méditation. Son esprit est animé et intéressant, mais je crains que ses opinions religieuses ne se ressentent des sociétés de sa jeunesse. Il était ami de Rousseau, Dalembert, Diderot, dont le portrait est en honneur dans la bibliothèque ; celui de Mme de Staël est auprès.

Certes, il y a peu de rapports entre ces deux âmes.

..... La famille de M. Meister me semble l'idéal du bonheur par le devoir ; tout y est pur et paisible ; leurs plaisirs ont quelque chose de calme qui ne détourne pas l'attention du vrai but de la vie et en adoucissent seulement les peines.

Comment ne pas aimer la vieillesse, quand elle se montre à la fois imposante et affectueuse ! Je sens que je serai bien ici. . . . .

. . . .

20 juin. — M. Meister m'a menée à l'exposition des tableaux ; il n'y a rien au-dessus du très-médiocre. M. Legrand passe pour leur premier peintre ; il a une certaine facilité vulgaire. Son *Indécision* m'a paru le meilleur de l'exposition : c'est une jeune fille qui hésite en retournant une fleur qu'elle veut jeter. M. Meister parle des arts avec esprit, comme de toutes choses. Jusqu'à présent, je n'ai pas trouvé un sujet de conversation auquel il ne prit part avec intérêt. Il m'a beaucoup parlé de ses anciens amis, Rousseau, Diderot,

Mme d'Epinay ; tout ce siècle fini, dont lui-même est encore. Il aime de ses souvenirs, même ce qu'il n'en approuve pas, comme on regrette un lieu où on a été longtemps malheureux ! Je n'ose lui dire toute ma pensée sur ce sujet !

21 juin. — Je commence à être bien à mon aise dans cette excellente famille. Je sais à peine le nom de tous et je compte sur eux comme sur des amis. On se moquerait de moi, à Paris, de me lier si vite ; mais je sens que je ne me trompe pas, et j'aime mieux la confiance que le jugement. Je veux régulariser mes heures, de manière à les bien employer. L'esprit de M. Meister est une grande ressource. Mme Zeerleder est très malheureuse ; elle s'attache à moi ; peut-être pourrai-je lui faire du bien. Mes filles profiteront du calme de ces trois mois ; l'esprit de Victorine (1) s'y corrigera peut-être mieux de ses distractions ; c'est là l'obstacle pour elle ; quelle âme pure et vive ! quelle vérité ! quelle piété !

26 juin. — ..... Le comte de Golowskinn a laissé à son neveu, M. Freüdenreich de Berne, des ma-

(1) Notre charmante et vénérée sœur, Victorine de Langsdorff.

nuscrits avec l'ordre de ne les ouvrir que trente ans après sa mort et de les publier alors. Il est mort en 1824. C'est l'auteur de la *Princesse d'Amalphie*.

27 juin. — .... Je prends tous les jours plus de confiance et d'amitié pour M. Meister. Je remercie Dieu de m'avoir conduite ici. Nous avons toujours parlé de ses amis philosophes, de l'impression qu'ils avaient faite sur sa jeunesse et dont il se ressentait encore aujourd'hui, malgré la moralité de sa vie. Il doute, et il espère ! Il a bien besoin qu'on fortifie ses espérances. Cette pensée donne un grand charme aux heures passées avec lui. Nous avons passé la soirée sur la terrasse au-dessus du lac. Le soleil était bien beau ; toute la nature si calme autour de nous disposait à la prière.

Je me sens de jour en jour mieux ici ; du calme dans un beau pays avec mes enfants ; un vieillard spirituel qui m'instruit et à qui je plais. Nous nous querellons bien quelquefois sur sa petite aristocratie helvétique, mais il a tant souffert par la révolution, qu'il est bien excusable

dans ses répugnances pour l'égalité qu'elle a fondée.

1er juillet. — J'ai été aujourd'hui voir M. Hesse, l'Antistesse. Il loge dans une petite maison, au troisième étage dont il ne descend plus depuis trois ans ; la dernière fois qu'il sortit, c'était pour aller faire un discours à ses paroissiens ; l'émotion et la fatigue augmentèrent tellement l'asthme dont il souffrait déjà, que depuis il n'a pu ni sortir ni dormir dans son lit. Il m'a reçue avec une expression de bonté que je n'oublierai jamais. C'est la figure de saint Jérôme : l'immortalité lumineuse qui rayonne à travers le voile en lambeaux. Il m'a parlé de la bonté de Dieu pour tous les hommes, pour lui en particulier, à qui, malgré ses quatre-vingt-sept ans, la faculté était laissée de lire la sainte parole, *source de vie* éternellement heureuse. M. Meister lui avait parlé de nous avec amitié ; il m'a demandé de lui amener mes filles. Sa parole est pleine d'onction et de sincérité. Je le quittai à regret, craignant de l'avoir fatigué. Il m'avait si pieusement émue que je sentis le besoin d'associer Albertine à cette heure pleine de bons souvenirs ;

je parlai d'elle, de ses enfants à M. Hesse, et lui demandai de prier pour eux tous! J'ai pensé, en le quittant, à ces deux vers de Goldsmith :

> Man wants but little here below
> Nor wants that little long!.... (1)

Mais ce peu de chose c'est la seule chose nécessaire... la foi!

7 *juillet*. — J'ai été dîner à Honk, chez Mme Burcly (fille de Mme Meister) avec mes enfants; en passant la porte de la ville, il faut payer quelques kreützer; M. Meister tenait sa bourse; il l'ouvrit très-vite, et pour ne pas retarder la voiture, il jeta l'argent par la portière; la femme chargée de le recevoir dit tout en colère : « Monsieur Meister, me prenez-vous pour un chien qui rapporte? » Nous avons ri de cette bonne fierté républicaine; en revenant, le soir, M. Meister est descendu de la voiture pour la payer plus poliment, et malgré ses quatre-vingt-deux ans, il est remonté lestement sans humeur de s'être dérangé, en nous disant : « Cette femme avait raison. »

(1) L'homme n'a besoin que de peu ici-bas; et de ce peu il n'a pas besoin longtemps.

La petite famille Burcly est une image charmante du meilleur bonheur, de celui que menacent le moins les hommes et le temps ; la maison est située sur les bords de la Limath ; d'un côté, elle est ombragée par de vieux chênes ; de l'autre, on voit sur un coteau des vignes bien cultivées qui descendent jusqu'à la rivière. Une jolie vacherie, un potager, tout cela bien tenu ; l'intérieur de la maison sans aucun luxe mais commode et très propre. Nous avons eu un dîner de bonnes fermières. Les quatre enfants de M. Burcly dînaient sur une petite table à côté de la nôtre et riaient de tout leur cœur ; toute la famille avait l'air content et bon enfant : je ne saurais répéter une seule phrase de la conversation, et cependant jamais l'esprit le plus brillant ne m'a plu à ce point. Jamais je ne suis sortie d'aucune demeure avec un tel sentiment d'affection, de respect et de gaîté. Après dîner, nous avons été, M. Meister et moi, à *notre* coucher du soleil; nous ne nous sommes rien dit, et nous avons trouvé tout simple de ne nous rien dire. On devient naturel et vrai auprès de gens qui n'ont rien à cacher. Ma méditation n'avait rien

de mélancolique, et je me sentais très-doucement entraînée à cette prière : « Notre Père, qui êtes aux Cieux... »

En nous quittant, les petites Burcly m'ont dit qu'avant d'avoir vu mes filles, elle les craignaient comme des parisiennes, mais que depuis qu'elles les connaissaient, elle les aimait extrêmement.

En retournant à Zurich, nous avons passé devant une maison que Mme Meister a habitée dans son enfance ; elle m'a dit en me la montrant : « Voyez-vous, il y a *soixante et dix ans* que je jouais sur cette terrasse avec M. Meister, *que voilà.* Ils ont souri tous deux avec une expression de tendresse et de reconnaissance bien touchante.

8 juillet. — Nous avons été voir la maison des aveugles, elle est bien tenue. On leur apprend à lire et à écrire avec des lettres en relief. Le maître m'a demandé de leur dicter une phrase ; j'ai choisi : « Dieu est la lumière. » En cinq minutes, un d'eux l'a écrite et lue tout haut. Pendant qu'il écrivait, les autres travaillaient à des petits

ouvrages qu'on vend au profit de la maison. Leurs instruments sont placés sur des planches assez hautes : un des enfants, voulant prendre le sien, le fit tomber sur la planche avec un grand bruit ; tous tressaillirent bien autrement que ceux qui voient : une jeune fille surtout fit un cri perçant ; celle qui était auprès s'est élancée vers la porte si vite et si juste qu'on ne l'aurait pas cru aveugle. Un moment après, elle est rentrée apportant un verre d'eau pour celle qui avait crié si fort, et le lui a donné sans se tromper de place. Ce mouvement si prompt de soins et de secours dans un malheur commun nous a touchés comme une leçon sur ce que devrait être la charité entre tous les hommes sujets aux mêmes misères !

Sur la demande de M. de Meister, ils ont aussitôt chanté des cantiques en continuant leur travail. Un de ces cantiques commençait ainsi : *Der herr ist Gnadig !* Oh ! mon Dieu ! comment ne pas être honteux de se plaindre quand on voit ces pauvres enfants lever vers vous, en signe de reconnaissance, des yeux qui ne verront plus aucun de ceux qu'ils aiment ?... Ensuite, ils ont chanté un chant patriotique qui commence

ainsi : *Lebt wohl ihr Berge!* Ils chantaient avec un air de fierté mélancolique leur beau pays qu'on leur raconte! Nous pleurions tous. Nous sommes sortis les larmes aux yeux, craignant que cette émotion trop vive fit mal à M. Meister. Il est, certes, bien rare de craindre pour un homme de quatre-vingt-deux ans la force d'une émotion de ce genre. Nous avons acheté des bourses pour toute le famille ; Victorine m'a demandé d'en acheter une pour Mme de Broglie. Elle n'oubliera jamais, j'en suis sûre, les aveugles de Zurich. Quels remercîments je dois à Dieu pour m'avoir donné de tels enfants! Victorine sera, j'espère, heureuse d'un bonheur qui ne se peut troubler ; elle a l'attrait de tout ce qui est religieux. Je n'ai jamais vu un être plus pénétré de toutes parts de cette admirable pensée de Dieu !

14 juillet 1825. — Nous avons été, ce soir, à la *Malec.* Quel beau temps, quelles belles montagnes ! Le sentiment de la vie toute seule est doux ici. J'ai lu ce matin *Eutanasie* ; j'espère que mon vieil ami n'écrirait pas aujourd'hui ce livre tel qu'il est.

15 juillet. — M. Alexandre Petit, neveu de

Mme Mollien, est arrivé ce soir ; c'est une singulière idée à lui que de venir en Suisse tout seul. Le pauvre homme est bien triste toujours ; je tâcherai que M. Spach s'occupe bien de lui ici ; malheureusement, ils sont trop timides l'un et l'autre pour se prendre.

M. Meister a reçu une lettre de Lucerne qu'il m'apporte parce qu'elle contient un récit touchant ; je veux l'extraire ici, pour ne pas l'oublier : M. *Tadeus*, curé de Lucerne, devait prononcer l'autre jour un discours à *Sempach* pour l'anniversaire de la bataille. Ce discours, moitié religieux, moitié patriotique, est institué depuis l'événement pour rendre grâce de la victoire (1); les deux communions s'y rendent avec le même empressement. La foule était énorme ; on avait préparé à mi-côte de la montagne une tribune d'où le curé pouvait être entendu fort loin ; au moment où il s'acheminait, avec toutes les autorités du pays, il tomba frappé d'une attaque de paralysie sur les jambes ; on le crut mourant ; mais lorsqu'on allait le rapporter à Lucerne, il demanda à être conduit sur la tribune pour y pro-

(1) Remportée sur les autrichiens le 9 juillet 1336.

noncer son discours. « Dieu m'a laissé la parole, dit-il, je dois donc en faire usage pour le bénir, et vous rappeler encore une fois la victoire qu'il nous a donnée dans ce même lieu...» Puis il continua sur ce texte un fort beau discours qui dura une heure, pendant laquelle il fut soutenu par quatre jeunes Suisses, qui pleuraient comme tout l'auditoire. Dans aucun lieu, je crois, les sentiments patriotiques et religieux ne sont si fortement unis qu'en Suisse.

16 juillet. — Nous partons pour Zug ; il est cinq heures du matin ; le temps est superbe. Je pense que dans quelques semaines, je partirai à cette même heure pour me séparer de mes nouveaux amis, qui seront tristes comme moi. Hélas ! les reverrai-je tous ? Un seul me reverra-t-il ? Oh ! mon Dieu, que toutes vos bénédictions reposent sur ces dignes vieillards !

20 juillet.—Le 16, nous avons passé le lac de Zug par un temps magnifique ; je regardais le reflet du soleil sur cette glace brillante et les montagnes couvertes de beaux arbres. La migraine m'a prise si fort en arrivant à Art, que j'ai été obligée

de me coucher. Mes filles, qui se faisaient une fête de monter tout de suite au Righi, n'ont plus eu d'autres pensées que de me bien soigner; elles me chauffaient les pieds, parlaient tout bas et m'embrassaient. Quels charmants enfants, mon Dieu, que je vous en remercie! Leur présence me faisait tant de bien, malgré de violentes douleurs physiques!...J'ai souffert tout le jour, puis je me suis endormie, et quelques heures de sommeil m'ont si bien rétablie, que nous avons pu partir à sept heures pour le Righi.

Nous sommes passés par *Goldau*, ce malheureux village écrasé par un éboulement de la montagne. Il ne reste rien debout qu'un mur de maison. Les restes des pauvres habitants sont ensevelis depuis vingt ans sous ces décombres. Le cimetière est marqué par des ruines ; presque tous y seraient déjà, hélas ! même sans la catastrophe ; mais des amis les y auraient conduits; tandis qu'au même jour, au même moment, amis et ennemis ont tous été frappés ! Tous reposent ensemble. On a bâti depuis une église et une auberge, où les voyageurs s'arrêtent avant de monter au Righi. Cette lugubre place semble encore mena-

cée par le pic penché qui la domine. L'éboulement a eu lieu en 1806.

Nous sommes arrivés à midi au couvent de *Maria der Schnee*. Nous avons dîné dans une grande chambre fort basse, avec des fenêtres tout autour. Pendant que nous dînions, un homme et une jeune femme sont entrés ; l'un était triste et beau comme un héros de roman ; la jeune femme paraissait uniquement occupée de le distraire ; elle lui prenait la main, lui montrait la vue, les costumes du dimanche que portaient les paysans : il regardait un instant, puis laissait retomber sa tête tristement. On a apporté du café ; la jeune femme s'est dépêchée d'en verser à son compagnon dans sa tasse, dans sa soucoupe, avec une vivacité drôle et touchante, car c'était visiblement pour fixer son attention sur quelque chose qui ne fût pas la pensée qui les occupait. Quand ils ont vu que nous les observions, ils sont partis, et jamais nous ne saurons rien d'eux !!! Nous avons vu une querelle assez vive entre des paysans qui revenaient de la fête : un capucin cherchait à mettre la paix en criant plus fort qu'eux. C'est la pre-

mière fois que je rencontre des visages animés par la colère depuis que nous sommes en Suisse ! Cela m'a étonnée ; à la réflexion, je me suis dit qu'ailleurs je ne l'aurais pas même remarqué. Voilà le bienfait d'une vie régulière au milieu de gens moraux ; peu à peu l'idée du mal s'éloigne et s'efface.

Nous sommes arrivés à huit heures du soir au Righi-Stofel pour y voir coucher le soleil. Mes filles sont montées presque toujours à pied sans fatigue ; elles sont fortes, grâce à Dieu. Victorine est très frappée de la nature : elle la regarde avec une admiration pieuse qui repond bien au but de celui qui nous l'a donnée à voir.

Nous avons couché au Righi-Coulm. Le souper à table d'hôte était amusant. Nous avions là un grand *herr pfarrer* de Dantzig, qui chantait des chansons. J'étais assise près du ministre Pestalozzi de Zurich ; il m'a conté l'histoire du curé Tadeus Müller dans les mêmes termes que la lettre à M. Meister. Il avait assisté à cette touchante scène.

Nous n'avons guère dormi dans nos cellules de

bois ; la maison ressemble à un grand vaisseau. A quatre heures, un bruit de cors nous a tous éveillés pour aller voir lever le soleil. Alors chacun se jette au bas de son lit avec sa grosse couverture sur la tête, et court sur le sommet de la montagne pour attendre le soleil comme un événement. Il faisait grand froid, ce qui ne nous empêchait pas de rire mutuellement de nos figures grotesques, surtout des gros voyageurs allemands... Tout à coup, on voit un point lumineux ; les rires cessent... En quelques minutes, ce point a grandi, illuminé les sommets de neige. On ne peut pas rendre cet effet là, mais je ne crois pas qu'on puisse jamais l'oublier !

Tout ce qu'il y a de puissance d'émotion en nous se concentre sur cette vue ; la pensée s'élève avec l'immense globe de feu ; la lumière prend noblement sa place au-dessus de toute la terre ; le sol sur lequel on pose, les montagnes si élevées, les lacs, les vallées fertiles, toute cette riche nature paraît soumise à la lumière, qui règne sur elle comme la vérité règnera un jour sur nos âmes en les éclairant. Ah ! dans ce moment, que la pensée est noble et la vie facile !..... Mais

on redescend la montagne, et chacun retrouve dans la vallée comme un lourd manteau, ses pensées et ses peines égoïstes !

Nous sommes revenus par le côté des sapins; Victorine est tombée, en route, au bord d'une grande cavité; elle était derrière moi. J'ai entendu un cri de M. Petit, elle était déjà relevée; elle n'avait pas eu peur. Je n'ai jamais vu une personne si calme; les effrois de l'enfance ne l'atteignent pas. Mon Dieu, que votre bonté veille sur elle toujours !

Nous avons cotoyé le lac de Lowerts par une chaleur excessive; le reflet des hauts rochers blancs nous faisait beaucoup souffrir. Nous nous arrêtions de temps en temps pour respirer. Nous sommes arrivés à Schwitz à cinq heures; la ville est si pressée par les montagnes qu'on ne peut chasser sa peur d'un éboulement, surtout quand on a quitté la veille Goldau ! Cela a rendu ma nuit très-pénible. Le lendemain, nous avons été nous reposer sous une longue allée de cerisiers d'où l'on voit toute la chaîne des glaciers de l'Oberland.

15 juillet. — Nous sommes partis à cinq heures du matin pour *Einsiedeln*, M. Spach et son compagnon dans un char-à-bancs, mes filles et moi dans l'autre. La route est charmante ; on y rencontre la maison de *Stauffacher*. Le couvent est triste et m'a déplu. Nous avons vu les immenses écuries des moines, et sous les arcades beaucoup de boutiques de chapelets. J'ai trouvé plus d'impressions pieuses dans la petite chapelle de l'*Ezzel* qui m'a touchée. Je l'ai dessinée. Dans l'intérieur, on lit sur une des faces : *Ich habe dies ort erwahlt, dass mein herz allzeit daselbst bleiben soll* (1). Et de l'autre côté : *Gott aber ist getreu, der euch uber euren vermogen nicht wird versucheu lassen. Soudern er wird die versuchung gedeulich machen dass ihr sie ertragen konnest!* (2).

Quel a été le sort de ceux qui reposent là?... La double image du repos et de l'espérance fait grand bien.

(1) J'ai choisi ce lieu pour que mon cœur y demeure toujours.

(2) Dieu est fidèle et ne permettra pas que vous soyez tenté au-dessus de vos forces. Mais il modèrera la tentation pour que vous puissiez la supporter.

Nous sommes partis pour Rapperschwyl par l'Ezzel. J'avais une joie de famille à revoir mon cher lac de Zurich.

On est vingt minutes à passer à pied le pont en bois de Rapperschwyl. Pendant ce temps, la vue est admirable. Nous ne nous sommes arrêtés que pour dîner à l'auberge, puis nous avons repris nos bâtons pour aller coucher à Stosa, par un sentier qui suit presque toujours le bord du lac.

20 juillet. — Hier, quand nous sommes arrivés à Stosa, toutes les auberges étaient fermées ; une bonne dame a eu pitié de notre fatigue et nous a ouvert sa maison, que nous avons quittée à cinq heures et demie du matin pour regagner Zurich par le lac.

En voyant de loin les clochers de Zurich, je n'ai plus pensé qu'à ma petite Paule, que nous avons trouvée encore dans son lit entourée de joujoux. Les bons Meister nous ont reçues comme des enfants qui reviennent dans leur famille, et je n'ai pas eu besoin de reconnaissance pour montrer ma joie de les revoir.

21 juillet. — J'ai été avec M. Meister voir le coucher du soleil sur le lac, *pour ma fête.*

22 juillet. — J'ai fait une longue promenade au bois de hêtre avec Mme Zeerleder. Elle m'a conté beaucoup de détails intéressants sur elle-même. Elle est maintenant dans une profonde douleur de la mort d'un mari qui l'a bien fait souffrir. Elle n'a pas d'enfants ; ses parents sont vieux ; son avenir est bien dépouillé, mais sa vie est pure et pieuse ; elle est résignée à ne plus chercher la joie que dans la vue du bonheur des autres.

J'ai été voir, avec Mme Zeerleder, la maison de campagne de M. de Muralt, un des hommes les plus distingués de la Suisse ; elle lui a coûté soixante mille francs ; le jardin qui y est joint contient sept arpents. Il récolte du vin pour sa maison et du foin pour deux chevaux.

8 août. — C'est aujourd'hui le 82e anniversaire de la naissance de M. Meister ; nous lui avons fait la surprise d'une comédie allemande jouée par les petites Burcly et mes filles.

J'ai été très contente de leur absence d'amour-

propre; elles n'ont pas hésité à accepter, sachant à peine l'allemand, mais pour ne pas faire manquer ce qui faisait plaisir aux autres.

M. Meister était fort jeune et ministre dans un petit village suisse, lorsqu'il fit paraître un livre, moitié politique, moitié philosophique, qui fut fort blâmé dans ce pays, si religieux. Les *anciens* s'assemblèrent et décidèrent que l'auteur serait exilé. Il partit pour la France, et malheureusement la cause de sa disgrâce étant connue, lui attira l'amitié de toute la coterie philosophique : Diderot, Dalembert, Mme de Vermenou, celle qui fut si aimée de M. Necker avant son mariage.

Mme de Vermenou avait un fils. M. Meister fut choisi pour son précepteur; bientôt il devint amoureux de la mère; M. Necker, fort jaloux d'abord, se consola et s'attacha à l'amie très intime de Mme de Vermenou, *Mlle Curchout*, que Gibbon avait voulu épouser, et qui devint Mme Necker, mère de Mme de Staël. La liaison entre M. Meister et Mme de Vermenou dura plusieurs années; puis elle tomba malade et mourut, après avoir fait jurer à M. Meister *de garder son cœur*

et d'ordonner par son testament que ce cœur fût déposé dans le même cercueil que lui.

Je veux vous dire tout de suite, mes enfants, ce que devint le cœur de Mme de Vermenou. Je l'ai su depuis par Mme Zeerleder.

Le jour de la mort de M. Meister, Mme Zeerleder, chargée d'exécuter ses volontés, trouva dans son testament ces mots : *J'ordonne que le cœur de Mme de Vermenou soit enfermé dans mon cercueil.* Mme Zeerleder chercha dans tous les endroits où son beau-père enfermait ce qu'il avait de plus précieux ; elle ne trouva rien ; le jour se passa. Le lendemain, elle se désolait et n'osait parler à sa pauvre mère ; enfin, elle eut l'idée de se confier au sieur *Johan*, ancien domestique de M. Meister ; celui-ci chercha de nouveau avec elle ; enfin, il se ressouvint tout à coup que dans plusieurs changements de lieu, son maître portait toujours *lui-même* une vieille boîte en fer-blanc ; que dans leur dernier déménagement, M. Meister avait *oublié* de prendre cette boîte, et

que lui, *Johan*, l'avait prise et serrée dans un grenier. Mme Zeerleder et lui coururent dans ce grenier, et, à force de recherches, ils trouvèrent sous de vieux meubles brisés, la boîte qui renfermait, en effet, ce qu'ils cherchaient. La volonté tardive, *plus fidèle que le sentiment*, fut accomplie, et le cœur *oublié* repose dans le cercueil!

Je connais peu d'histoire aussi triste et aussi morale que celle-là.

A Paris, M. Meister fut bientôt apprécié par les dangereux amis qui exploitèrent habilement ses rancunes contre les personnes et les idées, causes de son exil. Plus tard, la Révolution lui donna à réfléchir, comme à bien d'autres.

D'importants services qu'il rendit alors à son pays lui en réouvrirent l'entrée; il fut s'établir à Zurich, après la mort de Mme de Vermenou, et quelques années plus tard, il épousa son ancienne amie, veuve alors de M. Burcly. Il me dit, à la fin de son récit : « Vous le voyez, Dieu m'a fait comprendre, par trente années de bonheur

succédant aux orages de ma jeunesse, que ce ne sont pas nos propres désirs qui doivent guider notre vie; c'est la manifestation de sa volonté par le devoir de chaque jour. Lorsqu'à 18 ans je jouais avec Mme Burcly dans le jardin qu'elle vous a montré, nos parents voulaient nous unir. Si j'avais alors suivi leurs conseils, le trésor de mon cœur serait plus riche encore de saintes joies, et ma conscience déchargée d'amers souvenirs. »

11 août. — J'ai vu ce matin l'auteur de *la Rose des Alpes* (un M. Hester). Le pauvre homme a une maladie cruelle depuis dix ans; on l'a envoyé cette année aux eaux de Pfaffer. Le voyage a été pénible, et après deux mois, il revient un peu plus malade qu'avant. Il a composé, en partant de Pfaffer, des vers charmants sur les bienfaits des eaux. « Si je ne leur dois pas, dit-il, le moindre soulagement physique, je leur dois le bonheur plus pur d'avoir vu pendant deux mois des gens heureux de leur guérison. »

Je viens de recevoir une excellente lettre de l'Antistesse Hesse. L'autre jour, je parlais à M. Meister du témoignage d'immortalité qui me semblait ressortir de l'observation des vieillards chez qui la

joie était sincère ; nous en causâmes une heure. En rentrant, il me demanda de lui écrire ce que je lui avais dit ; je l'ai fait, et il a montré cet écrit à M. Hesse, qui m'écrit pour m'en remercier ; j'éprouve une joie qui, je l'espère, n'a qu'une petite part d'amour-propre, à la pensée que ces deux bons vieillards ont eu par moi un sentiment doux et se sont réjouis d'avoir servi de témoignage à leur foi.

Nous avons été ce matin à *Wetenschwyl* chez une Mme Escher ; sa terrasse est une des plus belles qu'on montre aux étrangers. Mme Escher est riche, elle n'a qu'un fils. Une de ses amies mourut pauvre, laissant une fille qu'elle recommandait à Mme Escher, qui l'adopta. Plus tard, le jeune homme en devint amoureux ; la mère exigea une année de séparation, après laquelle, son fils, revenant dans les mêmes sentiments, obtint la jeune orpheline. Voilà les romans de ce pays bon et simple.

25 août. — Mme Konig (1) vient de m'écrire la

(1) Cette Mme Konig est une femme de la dernière classe du peuple, correspondant à nos pauvresses des rues... Quelle différence! C'est Victorine qui a traduit cette lettre de l'allemand. J'ai toujours gardé l'original.

mort de son enfant dans des termes que je veux traduire mot à mot :

« ..... Mon enfant vient de s'endormir au moment même; le Seigneur a envoyé son ange pour emporter *bientôt* les gerbes mûres dans la maison du père. Remerciez, chères dames; nous porterons tous les jours nos prières à Dieu pour vous, chères dames! et dans ce jour de moisson solennelle, vous aurez votre récompense. Puissiez-vous sentir tous les jours, et toutes, d'une manière plus sensible, les bénédictions de Dieu. C'est ce que vous souhaite humblement la reconnaissante..... »

J'ai vu la pauvre mère auprès du corps de sa fille; elle me parlait sans détourner un instant les yeux du visage pâle et calme qui semblait encore prier. On avait placé une couronne de fleurs sur sa poitrine. J'y ai conduit Victorine qui a beaucoup prié. Je crois salutaire de montrer la mort ainsi sans effroi et mêler aux prières une foi profonde.

26 août. — ..... M. Meister à vu à Genève des lettres de Rousseau à Mme d'Houdetot, écrites

après la mort de cette dernière. Il dit que rien n'est si éloquent dans toutes les œuvres de Rousseau. Ces lettres doivent exister encore. Mme d'Houdetot seule aurait pu vouloir les détruire.

Rousseau disait à M. Meister que s'il voulait placer sur la terre tout ce que l'homme y peut goûter de bonheur, il le conduirait à Venise.

..... Lorsqu'un député de la Suisse vint trouver Napoléon à Paris, il causa longtemps avec lui sur toutes sortes de sujets, et à l'occasion des Bourbons, Napoléon parla de la difficulté que trouvent les souverains à se rétablir sur leur trône par les armes étrangères, qui, toujours, révoltent la nation. Le député lui cita Henri IV. Oui, dit Napoléon, c'est vrai, il y avait des Anglais dans son camp, mais heureusement pour Henri IV il y avait encore plus d'Espagnols dans celui de Mayenne.

4 septembre. — C'est aujourd'hui le jeûne général. Il y en a un chaque année ; les ministres le désignent d'avance. Je ne comprends pas bien pourquoi les protestants, qui ont *un seul* jeûne, s'étonnent, se scandalisent presque que nous en ayons *plusieurs*....?

5 septembre. — Nous voilà à Baden avec les Meister, qui ont voulu nous accompagner. La route est charmante ; mais en arrivant on est attristé de la différence de ce pays mal cultivé avec les belles prairies de Zurich.

M. Meister a eu envie d'aller au spectacle ; c'était plus mauvais qu'on ne peut dire ; il riait comme un enfant. C'était l'opéra d'*Ondine*. C'est une sotte invention de faire un opéra sur ce sujet, charmant par le développement d'une pensée philosophique, mais qui ne peut s'habiller en événements, surtout en événements chantés ou dansés.

7 septembre. — Nous avons vu l'abbaye de Wettingen, où Rodolphe de Hapsbourg et son fils sont enterrés.

9 septembre. — Couchés à Erzogsbuchsen. Longue et douce conversation avec mes filles avant de nous endormir.

11 septembre. — Mme Zeerleder nous a menées dans sa petite maison de *Farneren*, dans la montagne ; — charmante ville de Thun !

17 septembre. — M. de Sainte-Aulaire est ar-

rivé hier avec Louis ; ce matin, à cinq heures, j'ai dit adieu à mon bon vieil ami. Nous nous sommes bien embrassés. Nous reverrons-nous ? Je le voudrais bien. Une heure après, je suis partie de Berne, laissant et emportant de sincères regrets.

19 septembre. — ZURICH. — Nous avons rencontré, à la promenade, Horace Vernet et M. de Pontécoulant. Horace Vernet s'est mis à dire des folies avec originalité et talent ; son esprit est bien la parole de ses tableaux ; il en fera tant qu'il voudra, cela m'est égal !...

M. de Pontécoulant nous a conté que, pendant la révolution, il avait été caché à Zurich et soigné par plusieurs personnes qu'il nous a nommées, en ajoutant d'un air grand seigneur et turcaret : « Entre autre un certain M. B... Fusli, je crois... Oh ! oui, c'est bien cela, Fusli ; tout petit, qui logeait là... par-là autour... » Je lui ai dit : « Comment, vous avez oublié le nom d'une personne qui vous a soigné il y a vingt ans ? » — « Oui, Madame, vous avez raison, c'est indigne, mais il était si petit !... » Je n'ai pas ri de sa plaisanterie, et je suis sûre de ne pas oublier, si je vis dans vingt ans, la maison de mes bons

Meister, et même le pauvre vieux Fusli, *si petit*, qui a donné des leçons de dessin à mes enfants. Hélas ! si mes bons vieillards n'y sont plus, j'irai prier sur leur tombeau !

..... Quand je suis retournée à Zurich, en 1832, ils n'y étaient plus, en effet ! Mme Zeerleder m'a conduit sur leur tombeau. Voilà ce qu'ils avaient demandé qu'on écrivît sur la pierre. M. Hesse : *Je sais en qui j'ai cru !*

M. Meister... Il a été séparé de nous pour un temps, afin que vous le recouvriez pour toujours..... (Ep. à Philémon, v. 15).

20 septembre. — Couché à Arenberg. J'ai revu avec plaisir la duchesse de Saint-Leu ; elle s'est fait ici une bonne existence, fort douce, qui tient le milieu entre le romanesque de la Reine déchue et la bonhomie de la fermière. Quand je dis le milieu, non : c'est plutôt le mélange. On voit qu'elle se pose un peu en Reine pour porter à manger à ses poules.

21 septembre. — Nous sommes allés ce matin conduire la grande duchesse par le lac. Notre traversée a duré deux heures.

En revenant à Constance, j'ai été voir la salle du concile. Le fauteuil dans lequel Jérôme de Prague a été conduit au bûcher en 1415. On a placé une figure en cire dans le même fauteuil, habillée avec les mêmes habits que portait Jérôme de Prague ce jour-là. Le mélange de vrai et de faux glace l'imagination.

23 septembre. — Jean Huss fut aussi brûlé à Constance.

L'impression de cette ville est triste ; on n'y voit rien qui rappelle l'autre Suisse. C'est une société, dit-on, toute imbue de l'émigration qui y a séjourné longtemps.

24 septembre. — La route du Splugel ressemble en petit à celle du Simplon. Elle ne m'a pas autant effrayée, quoiqu'elle soit plus dangereuse ; on s'habitue à l'effet des montagnes. Nous couchons à *Bellinzona*. Cette entrée de l'Italie n'offre pas les beaux contrastes des hautes montagnes de la Suisse avec la riante vallée de *Domodossola*. J'ai vu, en entrant dans la ville, beaucoup de mendiants avec l'air gai et fier de leur oisiveté. Ils rient, chantent et se battent sur la

grande place de l'Eglise ; j'y vois entrer à chaque instant des femmes voilées, qui en ressortent presqu'aussitôt.

Le maître de poste nous a donné des chevaux vicieux qui nous ont emportés en sortant ; il y avait là plusieurs hommes robustes qui nous regardaient, les bras croisés, sans avoir l'idée de nous aider ; *Thomas* est arrivé à propos. La fainéantise d'ici tranche avec l'activité de mes bons Suisses de la vraie Suisse.

27 septembre. — LUGANO. — L'arrivée de Lugano me remet en bonne disposition pour l'Italie ; le lac est beau et varié dans ses bords ; au nord c'est la Suisse, au midi l'Italie. Les figures commencent à prendre du caractère et de la beauté. On nous dit qu'un Anglais a été assassiné avant-hier sur la route, et que le brigand est déjà pendu. La cathédrale en marbre blanc est belle et renferme de beaux tableaux de *Luini* et des *Procacini*.

28 septembre. — CÔME. — Nous sommes arrivés à onze heures du matin, par un temps superbe, à l'auberge de l'Aigle, sur le lac ; après dé-

jeuner, nous avons été, par le lac, à la *villa d'Est*, autrefois à la Reine d'Angleterre, maintenant aux Torlonia. Le luxe extérieur de tous ces palais fait remarquer l'absence de confort. C'est partout *misère dorée*. L'église est belle, le portique en marbre blanc. Nous avons trouvé là M. et Mme de Chatenai, qui retournent en France; ces figures parisiennes gênent un peu l'enthousiasme.

Le comte *Giovio*, descendant de *Paolo Giovio*, nous a montré sa bibliothèque et ses beaux tableaux enfouillis; j'étais étonnée du goût exquis avec lequel il savait démêler ce qui était curieux et beau, à travers ce désordre; quel mélange de négligence paresseuse et de sentiment vif et vrai des arts! Le caractère italien ressemble à un beau palais foudroyé par l'orage; les débris sont superbes; mais ce sont des débris! La ville est animée; il y a un peu de commerce. Nous avons vu des *Luini* et des *Jules Romain*. On distingue encore la Suisse des hauteurs de la ville.

30 septembre. — BRESCIA. — ..... J'ai vu l'admirable Titien, la Femme adultère, et un Martyr de saint Étienne. Les palais sont presque tous de

Palladio, ou sur ses dessins. Je commence à m'intéresser à l'architecture, que jusqu'à présent je confondais honteusement avec la maçonnerie. Nous avons vu un temple découvert nouvellement; sous les voûtes, on distingue des fresques. Les fouilles se continuent; c'est le premier monument antique que je vois. C'est là qu'on a trouvé la statue en bronze de la Victoire.

1er octobre. — VÉRONE. — Nous avons couru au cirque. Il est si merveilleusement conservé qu'on n'éprouve pas d'abord beaucoup d'étonnement; cela semble être une construction d'hier. La réflexion est nécessaire à l'effet. Peu à peu l'attendrissement vous pénètre devant ce monument de la puissance et de la barbarie payenne; on voit se relever les grandes ombres romaines, et les ombres plus grandes encore des chrétiens vaincus dans le temps et vainqueurs dans l'éternité. Il y avait là deux jeunes Français qui nous ont expliqué le monument. Nous ne saurons peut-être jamais leur nom (1).

Nous avons rencontré M. et Mme Mallet. Cela

(1) L'un d'eux était M. Delacour, qui est devenu et resté toujours de nos amis.

m'a fait plaisir, parce que je les avais vus chez M. Meister, à Zurich.

Les palais sont ici moins beaux qu'à Brescia. Nous avons été, comme tous les voyageurs, nous attendrir sur les malheurs de Romeo et Juliette, qui, peut-être, n'ont pas existé. Mais qu'importe?... ce ne sont pas les noms dont il s'agit; n'y a-t-il pas eu à Vérone comme ailleurs des *broken-hearts* qui reposent aujourd'hui dans leurs tombeaux?

Le pont construit par *Vitruve* existe encore. Le maréchal Masséna a fait abattre un autre pont antique, dont il ne reste plus qu'une arche.

3 octobre. — Nous avons dîné à Vicence. Triste ville!... J'y ai vu son théâtre, construit par Palladio, sur les plans de Vitruve ; quelques beaux tableaux de Titien et de Paul Véronnèse. On rencontre dans les rues quelques belles figures de femmes; elles ont toutes dans leurs cheveux une petite fleur placée de côté d'une façon très pittoresque.

On nous a mené voir, à Arcua, la petite maison de Pétrarque, le fauteuil sur lequel il est mort. Son tombeau est dans le cimetière; je l'ai des-

siné. Nous voici en pleine Italie ; le langage fait plaisir.

5 septembre. — VENISE. — ..... L'arrivée m'a étourdie ; je ne conçois rien de semblable. La traversée de Fusine à Venise est de deux heures. Le soleil brillait comme je ne l'ai pas vu briller ailleurs. Nos gondoliers chantaient des vers du Tasse ; oui, bien réellement, des vers du Tasse ; le 7e chant, d'Herminie !.. D'autres gondoliers leur répondaient. Nous sommes entrés dans le grand canal, qui était tout couvert de gondoles noires. Quelle féerie que cette ville *sortant*, ou plutôt *restant* dans l'eau ! Je ne peux exprimer tout ce que je sens ici ; que de belles choses ! La place Saint-Marc, l'architecture moresque et gothique qui se détache sur le ciel bleu et sur la mer ; quelque chose qui fait dire : « Voilà l'Orient ! » à moi et à tous ceux qui n'ont pas vu l'Orient. Ce qu'on sent ne peut pas se décrire. L'intérieur de l'église Saint-Marc est un cours d'histoire et d'art. Quel luxe de marbre, de pierreries, de fresques !... Et cette prison, qu'un Vénitien ne regarde pas encore en face, tout près de la place où se rencontrent les masques du carnaval ! Nous logeons

sur le grand canal, hôtel de la Grande-Bretagne. Mes fenêtres sont tout près de l'eau... Oh! Venise, Venise, comme on y serait heureux à l'âge où l'avenir ne fait pas peur, parce que le passé n'a pas fait de mal! Comme *Ondine* serait heureuse à Venise, avant d'avoir trouvé son âme! Et pourtant, quelque chose de sévère, la conscience peut-être, dit que ce n'est pas là le bonheur fécond promis à la vie chrétienne, et qu'il vaut mieux fuir tristement Venise, avec son âme, que rire sans elle, comme Ondine emportée dans une gondole sur les eaux du grand canal!

Venise, 6 septembre. — Galerie Manfrini, où se trouve le portrait de l'Arioste, par le Titien; celui de sa maîtresse et de Giorgione, la sybile...

L'Assomption du Titien passe pour le plus beau tableau de coloris qui existe.

Je me prends vivement à la peinture. Dans chaque église, il y a à la porte une boîte sur laquelle est écrit: *Per il Signore, per la Vergine;* j'ai vu une de ces boîtes, sur laquelle était écrit: *Per S. Nicolas, una piccola moneta.*

Je croyais les gondoliers morts avec la liberté

de Venise ; heureusement ils survivent à la République et même fort gaiement ; ils chantent encore la *Biondina*. La vraie Biondina vit toujours comme la chanson qu'elle a inspirée, mais elle a les cheveux blancs, tandis que la chanson est toujours jolie !...

PADOUE, *9 septembre.* — Après avoir entendu la messe à Saint-Marc, nous sommes partis pour Padoue : triste ville. Auprès de Padoue, on trouve un palais des ducs de Modène qui renferme une belle collection d'armures du moyen-âge. Nous sommes entrés aujourd'hui dans les Etats du pape, et depuis lors nous n'avons pas été tourmentés pour les passeports.

FERRARE. — ..... Le cachot du Tasse est si petit qu'on a peine à croire qu'il ait pu y vivre tant d'années. Lord Byron a écrit son nom sur les murs : deux souvenirs et deux talents bien différents !

BOLOGNE. — Nous couchons à Bologne ; la tour penchée fait mal aux nerfs. La misère des rues est plus apparente que réelle. Le peuple, ici, étale ses haillons aux étrangers, comme un peu-

ple industrieux étalerait ailleurs ses boutiques. On peut vivre ici pour cinq baioques par jour. Le bas peuple travaille un jour pour gagner vingt baioques et se repose les trois jours qui suivent.

L'académie renferme les plus beaux tableaux. La Sainte-Cécile de Raphaël, la Sybile du Dominiquin, la Descente de Croix du Guide..., etc.

FLORENCE, *15 septembre.* — Nous couchons à Florence, quai de l'Arno, chez Mme Humbert.

16 septembre. —Nous dînons chez M. de Lamartine, secrétaire d'ambassade ici. Sa femme m'a menée au Casino; l'élégance anglaise domine à Florence; je n'y trouve pas la bonhomie que j'attendais en Italie. La société y tient trop de place. Elle devrait s'effacer devant ces grands palais qui rappellent par leurs crénaux toute l'histoire de Florence.

17 septembre. — J'ai vu *la Tribune.* C'est un monde pour l'art, avec ses dix tableaux et ses quatre statues. On se repose sur un des fauteuils du milieu, et on y oublie le temps dans une de

ces rêveries désintéressées qui reviennent souvent, j'espère, en Italie.

18 septembre. — J'ai vu l'église de Santa Croce et ses illustres tombeaux : *Michel-Angelo*, *Alfieri*, *Machiavel*, *Canova*, *Galilée*... ; puis la maison de Michel-Ange, dans l'état où il l'a laissée; ses pinceaux, ses palettes encore remplis. Ce soir, le théâtre *la Pergola*.

19 septembre. -- J'ai vu la *Madonna del Sacco* d'Andrea del Sarto ; elle est peinte à fresque sur les arcades de l'église de l'*Annonciade*. Son caractère de beauté m'a frappée comme une idée plus vraie, plus chrétienne que celles de Raphaël. Ici, la pureté n'est point de la *divinité;* elle est la plus parfaite innocence de la jeunesse. C'est une jeune fille, ce n'est pas encore la Reine des cieux. C'est parce qu'elle a été la plus innocente des jeunes filles venues et à venir, que le Sauveur l'a choisie pour son berceau. Raphaël l'a faite sanctifiée tout d'abord et divine par sa propre nature, et peut-être a-t-il contribué à la rendre souvent l'objet d'un culte idolâtre. Son génie a rencontré la superstition du peuple et l'a éternisée.

20 septembre. — Aujourd'hui, le palais Pitti, *la Madonna della Seggiola*; la Vénus de Canova, maniérée et désagréable à regarder. Les Parques de Michel-Ange, étranges par la vérité portée dans la fable. Le tableau ne doit pas s'oublier; il laisse une sorte d'effroi; c'est l'insouciance moqueuse pour la destinée humaine; son histoire, réduite à trois paroles fatales, impitoyables, dites à chacun avec une universalité d'indifférence qui glace. Je n'ai regardé le tableau qu'un instant, et il me poursuit. Je le voudrais dans la chambre d'un philosophe; il le convertirait!...

J'ai dîné chez le ministre de France, M. de la Maisonfort, avec M. de Lamartine.

31 octobre. — Aujourd'hui, chez M. Dumidoff, où on a joué une comédie française. Ce vieillard ne ressemble pas à ceux de Zurich!... Il se distrait de sa fin menaçante par la joie d'être riche. Trente comédiens sont chargés de le divertir. M. de Luchesini est mort subitement; c'est lui qui avait commandé la comédie qui a fait rire le soir toute la société sans lui! Les leçons de mépris pour le monde se retrouvent ici à chaque pas. On m'a montré ce soir une femme qui était actrice, et que le

comte Orloff a aimée et épousée; depuis, sa conduite est irréprochable; elle aime son mari et élève bien ses enfants; mais la morale de la société la rep ousse avec une inflexible dureté; cette même morale qui se presse chez M. Dumidoff, trop heureuse de ses fêtes et même de ses présents!...

22 octobre. — *Wilkie*, le peintre anglais est ici; j'ai vu ses tableaux, qui m'ont paru spirituels, brillants, mais sans élévation.

Mme de Bombelle, fille de Mme Brun, de Copenhague... Étrange personne, étrange talent, auquel je ne puis donner un nom. Est-ce du génie? Non; le génie pénètre plus avant ceux qu'il touche. Mme de Bombelle reste vulgaire quand elle n'est pas sublime. J'ai passé la soirée à me demander quelle est sa vraie nature et son vrai rôle entre la cuisinière et la femme inspirée. Quand elle commence et que sa voix si vulgaire s'anime et s'ennoblit, on se dit : « Sera-t-elle Dieu, table ou cuvette? »

M. de M... Sa conversation nous a frappées toutes, ce soir. Il y avait de la gaîté sans bonheur,

ou de l'inactivité sans paix intérieure. J'ai été bien contente du jugement de mes filles ; dans cette bonne voie d'observation, le monde n'a pas de prise. Mais quel bonheur qu'il en soit ainsi.... Ceux sur qui la tour de Siloë est tombée étaient-ils plus coupables ?

Ce soir, M. Dumidoff était fort malade ; il a voulu que sa comédie fût jouée également ; on a apporté sa chaise au milieu de la foule, qui profite de tout et se moque de tout. Le pauvre moribond souffrait et riait ; quel emploi de son courage ! Doit-on donc appeler du même nom cette force-là et celle du curé de Sempach ? Que lui en aurait-il coûté de plus pour être martyr ?... La direction de son âme !...

J'ai vu là un avocat fameux, exilé de Naples ; il s'appelle *Pocrio*.

La fille de M. de Lamartine est charmante ; il l'a nommée *Juliette*. C'est trop près de Julie. J'ai connu Julie, Julie Bouchot, Mme Charles, femme du physicien.

25 octobre. — On a peine à s'expliquer que les arts soient encore moins productifs ici que chez

nous; l'école moderne italienne est au-dessous de la médiocrité. Peut-être l'abondance des beaux modèles amène-t-elle l'imitation servile qui tue le génie. Il fallait être Michel-Ange ou Raphaël pour étudier l'antique et fonder des écoles. La bibliothèque d'Alfieri a passé à Mme d'Albani, sa veuve (après avoir été veuve du prétendant), puis à M. Fabvre, qui vient de la laisser à la ville de Montpellier, sa patrie.

Ce soir, nous avons lu, avec mes filles, l'histoire d'Italie, de Botta.

J'ai vu la maison que Mme de Staël a habitée longtemps · *Casino strozzi*.

29 octobre. — Nous sommes partis de Florence ce matin. Nous couchons à Poggibonzi.

20 octobre. — Buon Convento, Sienne : Fresques de Raphaël, à dix-sept ans. Dans la sacristie, Groupes des Grâces, étranges à trouver là ; le sacristain ne comprenait pas notre étonnement. Je ne sais s'il faut admirer cette disposition des Italiens à ne se scandaliser de rien de ce qui est beau; s'ils étaient aussi purs qu'ils sont enthousiastes, ce serait tout simplement admirable.

Radicofani, 31 octobre. — L'impression de ce lieu me pénètre de tristesse. L'auberge est sur la hauteur; les visages ont l'air tout fiévreux; la campagne est inculte et pierreuse. Je suis pressée de partir d'ici.

Montéfiascone, 1er novembre. — La ville très gaie, l'auberge propre, des visages plus accueillants.

2 novembre. — Nous dînons à Roncillone et couchons à Monterossi. Demain à Rome. Le cœur commence à me battre.

Rome, *3 novembre.* — Terre... terre!... Nous sommes à Rome! Arrivés à une heure, nous avons couru à Saint-Pierre. M. Artaud nous attendait ; il trouvait singulier que nous quittassions sa conversation pour tout voir; pauvre amour-propre, qui ne veut pas céder le pas, même à tant de siècles!

4 novembre. — ..... Il y a eu ce matin une grande fête à Saint-Louis. L'ambassadeur français, l'excellent duc de Laval, voulait être aimable pour nous sans blesser les ultras qui l'entourent. C'est difficile. Il n'a pas osé me placer dans

la tribune où était la duchesse de Lucques, Mmes de F...., de B..... et tout le faubourg Saint-Germain de Rome; j'étais seule, assez embarrassée, dans la tribune en face. En sortant, il a pris l'air étonné de ne m'avoir pas vue près de ces dames, quoiqu'il eut pris soin que je n'y fusse pas. J'ai eu l'air de le croire. Pendant l'office, j'étais tantôt prise par une petite souffrance puérile de vanité blessée, tantôt portée jusqu'aux nues par la belle musique et le beau nom de Rome, qui me résonnaient aux oreilles. Oh! notre vanité invétérée! Je ressemblais un peu à M. Artaux, de la veille!

6 novembre.—J'ai vu le Colysée, Mme Dodwell, le Panthéon.... La tête a besoin de repos après deux jours de Rome; je ne veux pas aller trop vite, de peur de faire confusion.

Je viens de dîner chez le duc de Laval, à côté du prince de Lucques, qui me semble à moitié fou.

7 novembre. — Je viens de passer la matinée au Vatican; je suis éblouie; je ne peux rien décrire, mais tout est gravé dans ma tête. Je ne savais pas que mes armes ornaient le Vatican: le chêne

du Roure entoure les Sybilles de Michel-Ange. Et mon frère ne veut pas reconnaître Sixte IV (1) et Jules II *de la Rovere*, comme de la famille ! Sa vanité est là. La mienne est de sourire à mes armes au Vatican.

8 novembre. — On ne loue pas assez Pie VII ; sa vie a été le modèle de la soumission chrétienne dans la souffrance, du courage indomptable dans le maintien des droits pontificaux et du bon goût artistique comme souverain de Rome ancienne et moderne.

J'ai vu les deux Sybilles du Guerchin et du Dominiquin ; ah ! quelle beauté d'inspirations diverses dans ces deux têtes ! quelle tristesse pénétrante dans celle du Guerchin : l'une commence et l'autre achève !

13 novembre. — ..... Prise *d'habit* d'une religieuse. Le duc de Lucques était près de nous ; il chantait les vêpres et entremêlait les psaumes de questions sur ce que nous verrions aujour-

(1) Sixte IV, fils d'un pêcheur de Savone, avait prétendu, après être monté sur le trône, se rattacher à la famille de la Rovere ; il fit construire au Vatican la chapelle Sixtine, où les armes de cette famille sont peintes sur les murs.

d'hui et sur les costumes du bal de demain. Je ne puis m'accoutumer à ces étranges façons.

16 novembre. — *Colombarium :* chambre où se mettaient les urnes contenant des cendres des morts. On voit encore beaucoup d'inscriptions au-dessus de chaque niche où les urnes sont placées. On nous en a expliqué plusieurs. Sur l'une d'elles on lit : *Il n'avait pas vingt ans !* Ces seules paroles éveillent la sympathie à travers tant de siècles qui ont dévoré bien des vingt ans ! Je n'aime pas la familiarité avec laquelle chaque voyageur prend et pèse dans le creux de sa main ces cendres qui ont vécu comme nous.

17 novembre. — La fontaine Egérie me plaît singulièrement ; je veux revenir souvent dans cette vallée. Ce soir, une scène désagréable entre M. M.... et le duc de F.... ; ils voulaient se battre à toute force. Jusqu'à trois heures du matin, M. de Sainte-Aulaire a travaillé à arranger l'affaire ; il y est heureusement parvenu.

19 novembre. — M. Artaud nous contait qu'il était présent lorsque, le *21 septembre*, on retrouva le corps de la pauvre miss Bathurst,

tombée dans le Tibre le *13 mars ;* son voile noir enveloppait encore sa belle tête, qui s'était modelée dans le sable du Tibre ; on pouvait la reconnaître. Le duc de Laval, qui avait dirigé la promenade, ne peut encore entendre prononcer le nom de cette pauvre fille !

23 novembre. — J'ai vu *Maria-Grazzia ;* le peintre Schnetz nous l'a envoyée ; elle nous a longtemps parlé de la *Montagne* avec un bizarre orgueil ; j'ai eu peur quand elle m'a pris la main. Elle portait au cou une petite croix d'or que je lui ai fait remarquer en lui disant : « Notre Sauveur défend de tuer. » Elle a baisé la croix avec un air de respect sincère ; puis elle a repris le récit des crimes de son mari, Gasparoni, le fameux brigand, comme Clémence de Maillé aurait pu conter les victoires du prince de Condé. Il est clair que le sens moral est faussé sur ce point chez ces pauvres gens ; ils se croient en état de légitime défense contre l'oppression d'un pouvoir qui leur paraît inique et dégradant. Cela fait peur !

23 novembre. — J'ai assisté au sermon d'un

capucin au Colysée ; on est étourdi dans ce lieu d'impressions contraires. L'âme se monte à la hauteur des martyrs, puis retombe lourdement sur le *capucino ;* un tel homme à une telle place ! Je tachais de ne pas entendre ses paroles. Tout à coup il a poussé un cri de *misericordia,* et tout le peuple s'est précipité à genoux, moi comme les autres, et aussi ébranlée que les autres par cette parole *misericordia* qui répond si bien à toutes les vies dans tous les moments ! L'inattendu, à Rome, est non-seulement dans ceux qu'on regarde, mais dans soi-même ; ce peuple *prime-sautier,* comme disait Montaigne, vous communique de sa rapidité d'évolutions contraires ; aussi je ne sais si on pourra jamais écrire sur l'Italie, avec vérité, un ouvrage suivi. On peut écrire son journal à Rome ; mais on ne peut écrire *un an*, *un mois* de suite en restant naturel et vrai toujours. Etre conséquent et parfaitement sincère est difficile partout et impossible ici. Je ne connais qu'un titre à mettre sur mon voyage à Rome, c'est : *Mes confessions*, afin de ne pas être entravée par un plan quelconque, soit dans les jugements, soit dans les impressions. Je suppose, par exemple, que j'entre dans Saint-

Pierre un jour de grande fête ; j'y vois le successeur des apôtres, couvert d'ornements magnifiques ; le représentant de notre humble Maître, entouré de pompeux cardinaux qui le servent à genoux, et lui apportent le chalumeau d'or et le calice orné de pierreries qui contient la sainte hostie ! Cette hostie qu'il ne va pas chercher à l'autel, mais qu'on lui apporte de l'autel à son siége pontifical. Je vois le peuple *l'adorer*, car comment dire autrement de bonne foi, quand on a vu le jour de saint Pierre à Rome ! Je vois tout cela, et je me sens désolée, confondue dans tout ce qu'il y a en moi de foi chrétienne ! En rentrant, j'ouvre vite mon journal, et j'écris, sous l'empire de ma sainte indignation, que les prêtres de Rome sont des jongleurs qui cachent l'évangile pour régner en son nom ; que le peuple romain n'a nul besoin de foi, mais de spectacles ; qu'il ne va point dans les églises pour y prier, mais pour y regarder ; et que si le calice n'est point orné de diamants, peu lui importe qu'il contienne l'hostie.....

..... Le lendemain, je passe devant une église dans un quartier éloigné ; j'entre, et je vois çà

et là des hommes agenouillés au pied d'une simple croix de bois. Je les touche en passant ; ils ne me voient pas tant leur prière est fervente. Leur expression me pénètre. Non, ces regards-là ne peuvent tromper ! Ce sont des vieillards ou de jeunes hommes, des femmes, des petits enfants, divers de condition et d'âges, tous pénétrés et animés d'une vraie foi ! Ils ne sentent pas le froid du marbre ; ils n'entendent pas les bruits de la ville; ils sont *près de Dieu*, avec leurs espérances et leurs misères ! A la porte, de bons vieux prêtres distribuent aux pauvres la nourriture; dans la sacristie, ils pansent les plaies les plus repoussantes avec un zèle, un amour paternel digne des apôtres; ils parlent aux malheureux avec une douceur, une foi qui les console : le lien de la charité est visible, et le Saint-Esprit semble la vie de leurs âmes. Je les regarde longtemps ; puis, après m'être prosternée aussi édifiée de leur piété, je reviens chez moi, et, tournant la page de mon journal, j'écris, sans penser à celle de la veille : piété des Romains ! simplicité de leur foi ! zèle apostolique des prêtres.... !

27 novembre. — PONTE-ROTTO. — La physionomie des Transtéverins m'a fait penser à toute l'histoire de Rome. Rien de si différent que les Romains de salon et les Romains des rues ; cela est un peu vrai de toutes les nations, où les belles manières confondent et étiolent toute originalité ; mais ici cela est *absolument* vrai. Entre les Romains qui remplissent les salons de la villa Borghese un jour de fête et les Romains qui se promènent chaque soir, étendus dans leurs grandes calèches, sur le chemin aride de Ponte-Molle, il y a deux peuples ; ou plutôt il n'y a qu'un peuple, les autres ne sont rien.

J'ai rencontré le prince de la Paix et Mme Lœtitia Bonaparte. La tolérance et l'intolérance de Rome sont curieuses. On y laisse vivre ensemble toutes les destinées ennemies avec une liberté complète. Mais on y défend d'avancer plus de six pas dans telle église, de toucher à telle croix de bois, etc., etc.

28 novembre. — J'étais au Capitole devant *le Gladiateur ;* une paysanne qui l'admirait a demandé au gardien le nom de cette statue ; il a répondu, assez bas : *Il Salvatore ;* la paysanne

s'est mise à genoux avec une ferveur moitié artiste, moitié pieuse, qui caractérisait bien le pays. Les villageois qui viennent pour le Jubilé encombrent les musées ; ils s'arrêtent devant les chefs-d'œuvre sans hésitation, avec un instinct merveilleux.

Ce soir, on a assassiné un homme dans la rue ; on le racontait dans mon salon sans étonnement et sans plus de pitié que si cet homme était mort de maladie, entouré des siens. C'était le mari de la femme de chambre de la princesse Lancelotti, qui dînait chez moi, et s'est excusée en arrivant, sur *cette circonstance* de nous avoir fait un peu attendre.....

8 décembre. — J'ai assisté ce matin à une fouille faite par les ordres de Visconti ; c'est extrêmement agitant ; il me semble que cela ressemble au plaisir du jeu, mais anobli par l'objet de la chance. A chaque coup de pioche, l'imagination se représente tout ce qui en peut sortir : un chef-d'œuvre en marbre, en bronze ; un instrument qui révélera un nouvel art oublié, peut-être une caisse en fer contenant des ma-

nuscrits, et alors quel vaste champ où la pensée sème sans entrave !

12 décembre. — Nous apprenons la mort du général Foy...!

13 décembre. — La cérémonie de ce matin à Saint-Jean-de-Latran était gâtée par des Anglais ; leur attitude dans les églises, ici, est blessante ; M. Erskine pourrait *gémir* ici ; mais il ne troublerait certainement la prière de personne.

14 décembre. — ..... Le jeune M. Fox a été en Grèce ; il me disait, ce soir, qu'il y avait vu de jeunes Grecs qui se partageaient en deux bandes, dont l'une dansait au son des instruments, pendant que l'autre gardait la danse en tirant des coups de fusil aux Turcs.

15 décembre. — ..... *Campo scelerato dove le Vestale erano Sepelite*..... Palais Rospigliosi, où est *l'aurore* du Guide ; j'aime bien mieux celle du Guerchin.... Le soir, concert anglais à Rome ! Tableaux anglais à Rome ! montrés par un Anglais, qui les achète pour qu'il ne soit pas dit qu'il n'a pas acheté de tableaux à Rome ! Com-

ment expliquer le goût ou l'absence de goût des nations ?

17 décembre. — ..... Ce soir, M. *Coissin* a fait une singulière scène chez moi ; elle a été d'abord comique ; puis la sincérité, justement indignée, de M. de Bunsen l'a rendue touchante.

18 décembre. — ..... Cérémonie étrange d'une *béatification* à Saint-Pierre ! Il s'agissait d'un moine napolitain. J'étais dans la foule, coudoyée par une pèlerine des environs de Rome ; elle m'a dit brusquement : « *Donde vieni? —Di Francia. — È lontana da qui? — Si, Molto lontano. — Quanti Giorui? ... Quindici ? O Dio !... Dunque, dite un Ave Maria per me!*

19 décembre. — Un paysan romain tomba dans un précipice. Quand il fut relevé, il aperçut deux statues de muses entourées de ronces. Elles lui parurent admirables. Il se dit : là où se trouvent deux muses, il doit y en avoir sept autres. Là dessus, il remonta comme il put, revint chez lui, et ne parla à personne de sa découverte.

Il était trop pauvre pour acheter le champ. Il

travailla donc avec zèle pendant cinq années; le prix du terrain amassé, il l'acheta, fit des fouilles, retrouva d'abord ses deux muses, puis les sept autres, qui ornent aujourd'hui le Vatican.

21 décembre. — ..... J'ai vu encore un colombarium et des inscriptions touchantes :

C'est moi qui te rends le service que tu devais me rendre, dit une mère à sa fille!

Sur une autre : *Nous avons voulu que nos cendres fussent mêlées ici.*

24 décembre. — Nous avons vu se fermer la *porta santa*; chaque cardinal porte une truelle; le pape jette le premier du plâtre sur la porte, les maçons achèvent. Cette porte restera fermée 25 ans!

..... Pourquoi un fait matériel insignifiant en lui-même fait-il tant penser! Mon cœur battait à mesure que le travail avançait. J'aurais voulu suspendre l'action d'aujourd'hui, dont le lendemain est 25 ans!

..... Nous apprenons le soir, par le prince Gagarin, la mort de l'empereur Alexandre. Il y a

dix ans, cette mort aurait changé la face de l'Europe ; aujourd'hui, c'est un événement tout russe.

31 décembre. — .... J'ai fini l'année chez l'ambassadeur de Portugal au palais Colonna. M. de Givré était là. A minuit, j'étais avec mes filles; elles dormaient toutes trois. Je les ai embrassées doucement; j'ai prié Dieu pour elles, et je me suis couchée. Ce coup de minuit retentit toujours solennellement dans mon cœur le 31 décembre : c'est pour moi comme l'étoile qui file pendant que la superstition du midi se hâte de former un vœu choisi dans le plus intime du cœur.

2 janvier 1826. — ..... Le docteur Maggiorani m'a montré la Minerve du Braccio Nuovo. C'est la plus noble statue du Vatican; elle unit bien la puissance au calme comme doit le faire la sagesse. Ce soir, j'ai été à *Tordinone* entendre Mme Marliani. M. Artaud m'a indignée ce soir dans sa conversation sur Mme de Staël. Que l'esprit est laid quand il ne s'anime qu'au profit de la vanité !

6 janvier. — J'ai assisté avec Mme de Celle à

une cérémonie touchante, à la *propagandâ fide.* C'est la messe dite en même temps dans toutes les chapelles d'une même église, dans chacun des rites chrétiens.

..... Mme Dawson est venue avec moi au Pincio; elle m'a touché en me parlant de son bonheur; elle disait : « Je crains bien qu'il ne dure pas, tant il est complet. » Je l'ai conjurée d'en remercier Dieu tous les jours en le lui confiant. Si je la retrouve dans quelques années, la trouverai-je encore heureuse?

Lady Bute et lady Sandon sont de vraies anglaises typiques; lady Sandon ressemble à *Lucy Edgermon.*

..... Le mercredi des Cendres 1824, on a trouvé dans le Tibre une jeune fille en domino noir avec un poignard dans le cœur. Presque tous les crimes ici viennent de l'amour; aussi ils ne causent pas la même indignation qu'ailleurs. Un Romain vous dit très simplement : « *Era tanto pazzo di lei, povero!* » comme excuse. Et rarement ils ajoutent « *povera!* » Et puis, la mort à Rome n'est pas un si grand événement. Ce n'est certes pas qu'ils soient ici plus courageux qu'ail-

leurs ; mais ils sont éminemment résignés. Ils diraient, avec un sentiment plus simple que M. Royer-Collard : « *Le fait est divin.* » On peut dire deux choses en apparence contraires : ils sont poltrons, et ils ne craignent pas la mort. Envoyez un soldat romain au péril, il vous dira naïvement : « *Ho paura!* » Qu'un prêtre s'approche du lit d'un malade et lui dise : « Tu vas mourir ! » la physionomie du mourant ne changera pas. Seulement il croisera ses mains en signe de prière, et il attachera des yeux pleins de confiance sur la croix du Sauveur.

..... Maria Grazzia nous disait dédaigneusement, en parlant d'un brigand, rival de son mari Gasparoni : « *Che a Amazzato colui ?.... Delle mosche !....* »

11 janvier. — J'ai dîné chez la duchesse de Saint-Leu ; elle conserve, sous la facilité naturelle à son caractère, des manières de souveraine. Comme il est difficile de briser son propre sceptre, quand même il n'a été qu'une décoration, et qu'il n'est plus rien du tout !

14 janvier. — J'ai vu ce soir une chose qui ne se décrit pas : le Vatican aux flambeaux !

27 janvier. — Mme de C..... est arrivée ; elle est gracieuse et dangereuse. — Sgricei a improvisé une tragédie d'Alboin..... — On racontait ce soir que la duchesse de Devonshire était morte de douleur de la perte d'un ami ; lady Binning disait : « Si c'est vrai, c'est bien *ridicule !* »

2 février. — J'ai été présentée au pape par le duc de Laval. Casimir Delavigne a dîné chez moi ; il nous a dit de beaux vers sur Cristophe Colomb.

On me contait qu'un Romain avait été déshonoré pour avoir provoqué son ennemi pendant le carnaval ; le lendemain, s'il l'avait assassiné, disait-on, *per amore,* toutes les boutiques se seraient ouvertes pour lui offrir asile et le cacher. Quel singulier peuple !

7 *février.* — Je pars pour Naples ; le duc de Laval nous conduit jusqu'à Mola di Gaetta.

11 février. — Capoue me frappe par la misère ; le bruit des voix bavardes et criardes étourdit. Différence de ces figures ignobles avec les mendiants romains, si noblement drapés !....

Arrivés à Naples à neuf heures du soir.

J'ai entendu la voix de Selvaggi avant d'être descendue de voiture ; cette bonne voix amie m'a rappelé Louville, ma bonne mère, mon enfance ; les beaux clair de lune sur le perron du château. Ah ! que tous les sentiments naturels sont durables et faciles à réveiller !

19 février. — ..... Nous logeons au palais Calabretti. J'ai vu en détail, pour la première fois, un vaisseau de guerre, *le Vésuve*, dont lord B......, officier de marine, nous a fait les honneurs. C'est une impression fort pénible que de voir toute cette science employée à la fois à se défendre contre la tempête, et à jeter la mort à ceux qui s'en défendent aussi. N'est-ce pas sur la mer que l'union entre les hommes devrait leur être un mutuel secours contre le danger commun ?

26 février. — La princesse de Lucques me parlait sérieusement des *Jettatori*. Elle en avait rencontré un ce matin, et *heureusement*, ajouta-t-elle sans rire, *je viens de déchirer à ma porte un superbe schall de cachemire; vous comprenez ma joie de voir que ce n'était que cela!....*

1er mars. — M. de Blacas nous a menés voir une

fouille qu'il fait faire dans les champs de Nola. Il nous a donné des vases trouvés devant nous ; ces vases étaient entremêlés de crânes humains, qui sont fort accessoires dans la fouille ; cette indifférence fait une vive impression ; les vases étaient, en général, placés le long du cadavre ; le duc de Blacas demandait à un ouvrier : « *È da sperar?* — *Si, signor, camino il morto.* » En effet, en *cheminant le mort*, il trouvait de fort belles choses. Qui a porté pieusement ces urnes dont nous faisons des joujoux ? Qui a pleuré sur ces cendres, remuées par nous froidement, comme si nous aussi ne devions pas mourir?

3 mars. — Nous couchons à Éboli ; Mme de Castellane est charmante ; sa gaîté ne tarit pas. Elle nous a fait rire la moitié de la nuit dans nos cellules de couvent. Je ne m'explique pas cette nature-là. Est-ce du bonheur ou de la comédie ?

4 mars. — PESTUM. — Beauté du monument ; c'est un autre effet que les monuments de Rome. Beauté noble de ces trois femmes en haillons ; elles ressemblaient, dans leur misère, à des esclaves grecques.

10 mars. — Nous retournons à Rome.

11 mars. — Couché à Santa-Agata à Terracina.

12 mars. — A Velletri dans le château de la princesse Lancelotti.

13 mars. — Arrivés à Rome à sept heures du soir. Le retour à Rome est vraiment quelque chose de très intime; on sent que c'est la seconde patrie de chacun: c'est le *home* de notre côté poétique.

22 mars. — *Miserere* de la chapelle sextine. M. Neükomm et moi nous étions dans un grand enthousiasme musical ; mais est-ce donc là prier ?

28 mars. — Nous partons de Rome; couchons à Civita-Castellana, — à Terni.

31 mars. — Lac de *Trasimene.* Coucher à Arezzo. Maison où est né Pétrarque pendant l'exil de ses parents.

3 avril. — Nous arrivons à Florence à midi, toujours chez Mme Humbert.

7 avril. — Dîner à Livourne. — Synagogue. — Couché à Pise. — Albertine s'est mariée ici.

Nous avons déjeuné chez l'archevêque Ignazzio. — Mélancolie des figures grecques ; je ne sais pas bien si c'est de la paresse ou de la pensée. — Couché à la Spezzia.

10 avril. — Couché à Gênes. — Les palais de Gênes sont d'une beauté qui ne me dit rien du tout ; l'hôtel de Londres a une belle vue sur la mer qui m'a fait plus de plaisir à regarder que tous les palais Rosso ou Bianco.

14 avril. — La route est triste. L'originalité se perd de poste en poste. L'Italie fait peine à quitter ; il est bon de ne pas la quitter tout à la fois.

Turin, 16 avril. — Turin m'attriste. Il faut combattre les jugements qui ne viennent que d'impressions personnelles. C'est un des lieux où j'ai été le plus triste.

18-19 avril. — A Suze ; — à Saint-Jean-de-Morienne.

20 avril. — Aux Echelles ; — France ! Depuis onze mois, nous n'avions pas entendu le français ; il est fâcheux de commencer par le français des postillons.

21 avril. — Arrivés à Lyon. — Notre calèche a versé avant Lyon; mauvaises routes de France. Impression de revenir chez soi; le *home!* le vrai *home!*

..... Le dernier jour de notre voyage fut malheureux; notre voiture versa encore à Nogent-sur-Seine; Thomas et Augustine se blessèrent assez sérieusement. Leur accident me rappelle un mot de Thomas qu'il serait ingrat de vous laisser oublier. Au moment où il fut jeté hors de la voiture, on le crut brisé, car il ne pouvait bouger; je m'approchai de lui, et aussitôt qu'il me vit, il s'écria avec un accent de joie profonde : « Ah! madame, quel bonheur, il n'y a pas un quart d'heure que M. Louis était à ma place! » En effet, mon fils venait de changer de siége avec lui un moment avant l'accident. Le bon Thomas, ramené sur des matelas à Nogent, y a passé quarante jours couché.

..... J'arrivai à Paris le jour du concert pour les Grecs. Je trouvai Mme de Broglie toute brillante de parure et d'enthousiasme pour cette belle cause de la liberté grecque, qui animait

alors noblement toute l'Europe. C'est à mon retour que je vis pour la première fois M. Doudan.

..... Je restai quelques semaines à Paris ; et lorsque ma mère partit pour Louville, nous nous établîmes à Étioles pour tout l'été. Mme de Broglie et son frère partirent pour Coppet, où ils arrivèrent quelques jours avant l'incendie d'une de leurs fermes. Mme de Broglie, que le spectacle effraya et qui était très avancée dans sa grossesse, accoucha avant terme d'une petite fille (Béatrix), qui vécut seulement quelques heures, *le 6 septembre 1826.*

1826-1827. — Pendant ces deux années, nous vîmes beaucoup, à Paris et à la campagne, Mme Pomaret et sa fille Blanche ; Mme Lebrun, Mme Aubernon. Elles habitaient toutes dans les environs d'Étioles, Soisy Champrosai. Nous faisions de grandes parties dans la forêt de Sénart. M. Duparquet et M. Lebrun nous récitaient, au pied du chêne prieur, les plus beaux vers des tragédies classiques avec un talent où se reconnaissaient les leçons de leur ami Talma.

En retournant à Paris, au mois de novembre,

nous étions en grand deuil de Mme de Soyecourt, belle-mère de mon mari. Je n'allai donc pas dans le monde, et je ne vis que notre société intime, qui nous offrait tant de ressources de cœur et d'esprit. Au printemps (1827), je fus avec mes filles à Broglie. Nos deux familles remplissaient le château d'espérances joyeuses, dont plusieurs ont été déçues! Combien de fois nous regardions ensemble Pauline, Louise, Anna, Victorine, Eulalie, Paule, qui couraient gaiement dans le parc, et nous parlions de leur avenir; nous disions : « La première qui nous quittera, c'est Pauline!..... » C'est de cette époque que mon amitié avec Mme de Broglie fut acceptée par toutes deux comme une des douces joies de notre vie. Elle m'envoya un petit livre de psaumes, sur lequel elle a écrit le passage de Samuel. Chapitre XVIII, verset 1er.

27 février 1828. — Le 6 février, mon beau-père tomba malade. Nous l'avons perdu le 19, à neuf heures et demie du soir. Sa mort a été si belle! Simple et bonne âme, qui aimait vraiment les autres plus que lui-même. Il a pardonné à tous ceux qui l'ont offensé et il a ajouté : *et à*

tous ceux qui en auraient eu l'intention et que je ne connais pas! Quelles touchantes paroles, qui pénètrent jusque dans les torts inconnus de peur d'oublier un pardon ! Quel bel héritage à laisser que le souvenir ineffaçable d'une telle mort !

Pyrénées : Cauterets, 1828. — ... Au mois de juillet, Lerminier s'inquiéta de ma poitrine et m'envoya une seconde fois dans les Pyrénées ; je partis de Broglie après y avoir passé, avec mes filles, quelques semaines.

Peu de jours après mon arrivée à Cauterets, je me rappelle avoir vu l'étrange entrée qu'y fit la duchesse de Berry, habillée en espèce de matelot : elle reçut toutes les dames qui se trouvaient aux eaux. Comme la duchesse de Reggio l'accompagnait, je crus devoir écrire à cette dernière pour lui demander si Mme Decazes et moi devions nous présenter chez la princesse, ne voulant pas lui manquer en ne tenant aucun compte de son arrivée, et voulant encore moins nous mettre en avant sans être certaines d'être convenablement accueillies. La pauvre duchesse de Reggio, malgré sa bienveillance générale et particulière pour nous,

fut obligée de me répondre que la *princesse* préférait de beaucoup ne pas nous voir ! On lui donna une fête ; tous les porteurs vinrent chanter et danser sous ses fenêtres. Cela dura toute la nuit. Je voudrais retrouver le chant des porteurs ; il avait quelque chose de si mélancolique, que les larmes m'en venaient aux yeux. Le mélange de joie et de tristesse se retrouve souvent dans les montagnes ; les chants, les danses mêmes n'y sont jamais complètement gaies ; la physionomie des pâtres se ressent aussi de cette double vie de la plaine où ils se rassemblent, et de la montagne où ils passent seuls de longs jours à contempler à la fois le ciel bleu et la neige des pics.

En retournant à Paris, nous nous arrêtâmes trois jours à Lagrave, chez M. Decazes, où M. de Sainte-Aulaire et Louis nous attendaient. Ces trois jours se passèrent pour nous sans une heure de recueillement ou d'occupation ; les visites des voisins commençaient à neuf heures ; on déjeunait, on allait faire une grande promenade dans les environs qui sont très beaux, puis on rentrait pour dîner ; on trouvait d'autres convives arrivés

des environs qui ne partaient qu'à la nuit. C'est là ce qu'on appelait, dans le Midi, la vie de campagne ! Notre paisible Etioles ne m'avait pas accoutumée à ce mouvement si vide ; je n'aurais pu le supporter longtemps.

L'hiver qui suivit mon voyage aux Pyrénées se passa encore hors du grand monde. Nous avions pris goût, mes filles et moi, à cette intimité de coterie, où nous trouvions, grâce aux esprits variés de nos amis, du mouvement sans fatigue. Voilà quelles étaient les personnes qui se réunissaient presque tous les soirs chez Mme de Broglie ou chez moi : M. et Mme Lebrun, M. Duparquet, M. Saint-Marc Girardin, le peintre Scheffer, M. de Sion, M. Ampert, Mlle Pomaret ; quelques étrangers comme M. Gans, professeur à Berlin, Michel Beer, auteur du *Paria*, bon et aimable jeune homme qui est mort dernièrement à Munich. Ces soirées s'appelaient *la table ronde*. Dans un coin du salon, il y avait ordinairement quelques députés causant de la séance du matin et se mêlant peu à nous.

Dans l'été de 1829, je fus, avec mes quatre enfants, à Yverdun. Mon fils se rappellera une

course de trois jours que nous fîmes ensemble à Genève, et l'admirable coucher du soleil que nous vîmes sur le lac..... Louis fut charmant et excellent !

L'automne était superbe cette année-là. Ma belle-mère nous engagea à le passer à Etioles et nous permit d'y recevoir quelques amis. Mme Collier, mère de Camille, notre chère amie, venait d'acheter sa maison d'Etioles. Nous nous voyions souvent. Plus tard, M. Duparquet a épousé Camille. J'allais souvent passer la soirée chez Mme Pomaret, à Soisy. J'avais pour elle un attrait que j'ai peu senti à ce degré dans ma vie. A plus de soixante ans, elle avait un esprit jeune et coloré, bien qu'elle eut cruellement souffert de tous les genres de souffrances ; son expérience semblait n'être achetée par aucune tristesse ; ou du moins jamais ses plus tristes souvenirs n'altéraient ni la sérénité de son âme ni la gaîté féconde de son esprit. Elle aimait qu'on fût plus jeune qu'elle, afin de prolonger dans les autres les espérances qui ne la regardaient plus. Ce besoin du bonheur d'autrui avait chez elle la force d'une passion et l'action d'une ardente cha-

rité chrétienne ; aussi ne se bornait-elle pas aux amis qui soignaient sa vieillesse ; je l'ai vue s'animer au nom d'une personne qu'elle n'avait jamais vue, et dont nous lui contions l'histoire. — « Et comment ne lui avez-vous pas donné » tel conseil ? nous disait-elle. Comment lui » avez-vous laissé faire telle chose ? Mais il y » a remède à tout, grâce à Dieu ; allez la trouver ; » dites-lui ceci..... » Puis elle parlait avec éloquence à l'inconnue jusqu'à ce que les rires d'un de ces messieurs vint lui rappeler qu'elle n'était pas plus que nous la mère, la fille ou l'amie de ceux dont nous n'avions parlé que pour la distraire de ses souffrances ; alors elle riait aussi, en s'accusant de ne pouvoir vieillir.

Mme Aubernon habitait, ainsi que Mme Lebrun, le village de Champrosai ; j'y vis deux ou trois fois le poète Béranger ; il me déplut beaucoup, sans en pouvoir préciser la cause. Nous voyions avec plaisir, au contraire, M. Thiers et M. Mignet. La méthaphysique était fort à la mode cette année-là dans notre petit cercle. Notre poésie n'était plus dans le coucher du soleil et le lever de la lune, mais dans l'action du *moi*

sur le *non moi*, dans l'*infériorité de l'intelligence sur le sentiment*, enfin et surtout dans l'*insuffisance de la vie commune!....*

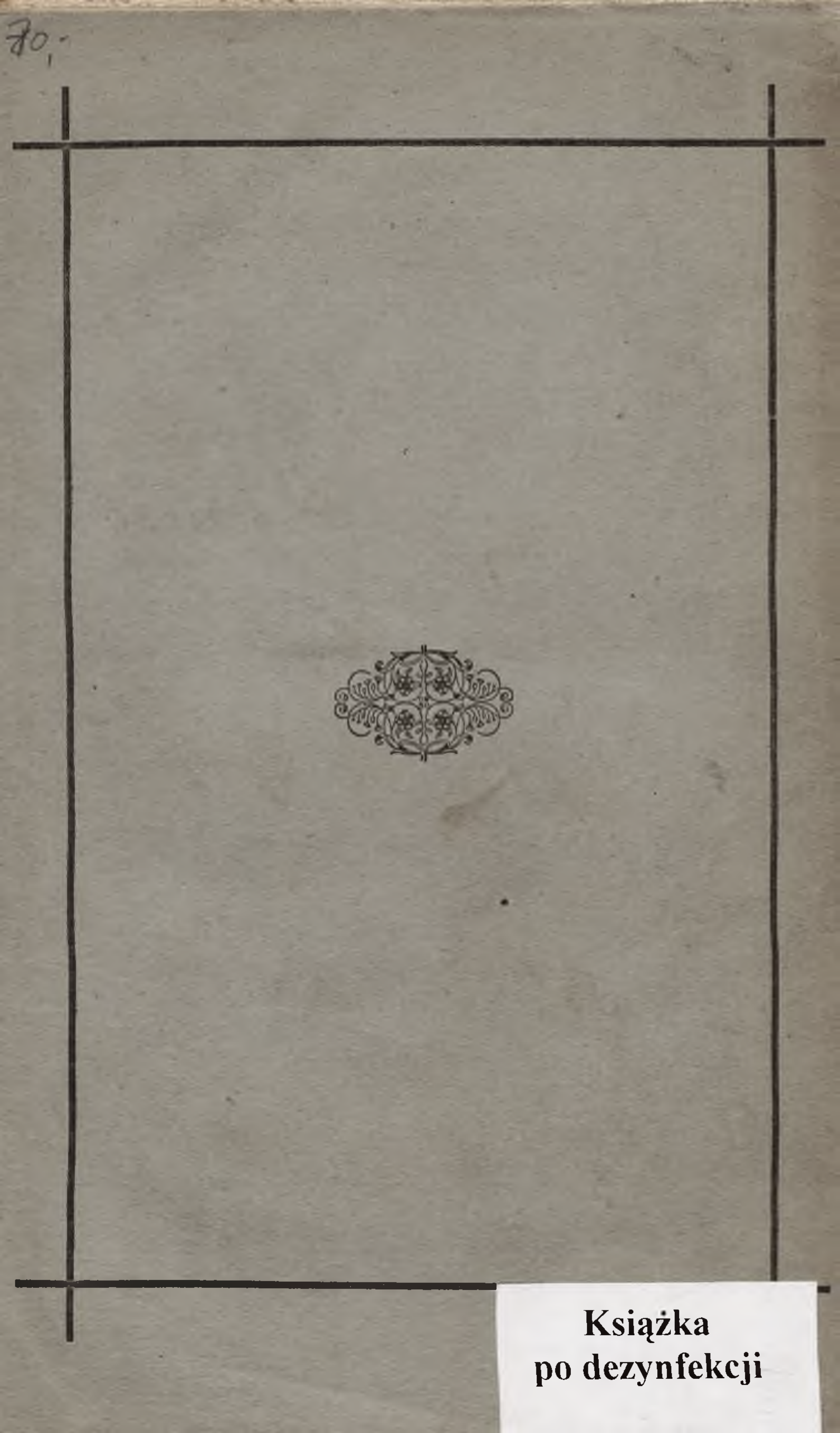
Au commencement de juillet 1830, M. de Sainte-Aulaire et Louis partirent pour Bruxelles. Je me rappelle que M. Lebrun vint un jour avec nous à la fête de Saint-Germain, près d'Etioles. Le temps était superbe, la fête très gaie, et vers le soir nous nous assîmes sur une colline qui dominait d'assez loin la danse des villageois. Au delà de la rivière, nous apercevions les jolis coteaux de Beauvoir et les clochers des nombreux villages qui bordent la Seine, par un beau soleil couchant tel que nous prétendons qu'il n'y en a pas ailleurs.

Nous causâmes d'abord de cette joie campagnarde dont les poètes doivent s'éloigner un peu pour le mieux chanter; puis de cette belle vue et du charme toujours un peu mélancolique de la nature; du bonheur de vivre comme nous le faisions, dans un cercle intime où l'habitude avait si bien mis nos esprits en rapports, que nous nous entendions du premier mot sur tous les sujets; enfin nous vinmes, je

ne sais comment, à parler d'Alger, qu'on venait de prendre, et du ministère Polignac, que nous n'aimions pas. M. Lebrun nous dit : « C'est singulier, depuis quelques jours, je suis tourmenté par des images de grands événements politiques : ce n'est pas à cause des journaux, ni des conversations violentes de l'opposition ; ce n'est pas du tout en moi une conviction logique, mais c'est une impression si forte, que je ne pourrais jamais me décider à quitter Paris dans ce moment !

Ceci nous était dit dans la première semaine de juillet 1830 ! Ne semble-t-il pas que l'esprit du poète planait déjà sur les prochaines journées ?

FIN.



70,-